



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

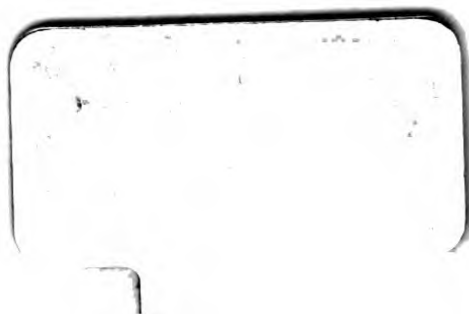


~~11/x 4883 A.1~~



REP.F 14 324 (1)

~~126 a 48~~





100

100

100

L'ENVERS ET L'ENDROIT

I

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LE BEAU D'ANGENNES.	1 vol.
LA BELLE GABRIELLE.	3 —
LE COMTE DE LAVERNIE	3 —
DETTES DE CŒUR	1 —
L'ENVERS ET L'ENDROIT	2 —
LA MAISON DU BAIGNEUR.	2 —
LA ROSE BLANCHE	1 —
LES VERTES FEUILLES	1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

AUGUSTE MAQUET

L'ENVERS

ET

L'ENDROIT

I



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.



L'ENVERS

ET

L'ENDROIT

1

Aux environs de Verberie, entre l'Oise et Roberval, il n'y a pas encore bien longtemps qu'on apercevait, sur un coteau rouge, une vieille tour carrée, mal coiffée d'un chaume gris ébouriffé. Sorte de squelette de moulin à vent sans bras, elle servait de grange à une petite ferme voisine, et l'on avait renoncé à en faire un colombier, parce que les corbeaux, inexpugnables dans leurs crevasses, s'obstinaient à manger tous les pigeons, moins peut-être par goût pour cette viande mélancolique que par respect pour la tradition.

Cette ruine s'appelait Montvalat. Nul n'eût su dire pour quelle raison, ni les valets de charrue qui depuis un siècle y mettaient leurs chevaux à l'ombre, ni les chasseurs qui s'y donnaient rendez-vous, ni le vieux mendiant qui

savait s'y creuser un gîte sous la saillie cylindrique de l'énorme parpaing de pierre.

L'auteur de ce récit s'est arrêté là bien souvent, pour rafraîchir ses chiens, et il disait *Montvalat* comme tout le monde, sans que ce nom éveillât rien dans son esprit. Tout au plus, rapprochant machinalement ces deux idées, mont et vallée, y trouva-t-il la raison du nom donné jadis à cette tour, à cause de sa situation sur un monticule au-dessus d'une ride de la plaine. Là se bornèrent ses recherches archéologiques, et c'était plus qu'on n'en avait jamais fait pour cette ruine vénérable.

Depuis, un grand niveleur a traversé ce pays. Huit rails de fer écrasent maintenant les sables rouges du coteau. La première locomotive a balayé en passant la tour carrée. A-t-on comblé le vallon? a-t-on rasé la montagne? peu importe. Il ne reste plus rien de Montvalat, pas même le nom, pas même peut-être le souvenir.

C'est alors que par un hasard étrange, et comme s'il eût déchiffré tout à coup une inscription tutélaire, celui qui écrit ces lignes a trouvé, en cherchant autre chose, le sens du mot enseveli avec la vieille ruine. Ce mot est un nom, et ce nom une histoire.

Les Montvalat, ancienne famille de l'Artois, grands seigneurs au seizième siècle, avaient beaucoup souffert sous Richelieu, qui leur avait éventré plus d'un donjon. Domptés et ralliés, ils étaient venus apporter les débris de leur fortune sur les bords de l'Oise, où le chef de la

maison, amoindri et passablement humilié, s'était décidé, en soupirant, à bâtir un petit château entouré d'un millier d'arpents de terre et de bois.

Mazarin, clément, mais homme de mémoire, avait appris à Louis XIV le nom de ce rebelle, avec certaines particularités de sa rébellion. Le jeune prince non plus n'oubliait guère, et son enfance, écoulee parmi les mépris et les luttes, léguait nombre de ressentiments à sa virilité. Longtemps après la résurrection de la toute-puissance royale, il bouda Montvalat, qui fut oublié dans ses terres. Deux générations se rouillèrent ainsi obscures, loin des premiers rayonnements d'un règne qui lustrait à neuf l'or, l'azur et la pourpre de tous les blasons de France.

En ce temps-là, un gentilhomme ne pouvait faire ou agrandir sa fortune que par le roi. Or, les choses de ce monde, quand elles ne croissent pas, diminuent. Les Montvalat étaient donc bien réduits, lorsqu'en 1680 environ, le dernier des disgraciés du roi, Louis-Marie, marquis de Montvalat, chef de la famille, mourut sexagénaire, laissant trois fils dont l'aîné n'avait pas vingt-quatre ans. Ces jeunes gens se partagèrent le patrimoine. Je dis se partagèrent, car ils s'aimaient tendrement, comme c'est l'ordinaire parmi les gens persécutés. Et au lieu de tout prendre en chassant ses deux frères à Malte ou dans l'Église, l'aîné, qui s'appelait Robert, garda chez lui Henri, le second, et Didier le dernier des fils. Tous trois vécutrent libres dans le domaine de Montvalat; heureux, s'ils

n'eussent pas senti couler dans leurs veines, malgré la jeunesse insouciante, ce sang tumultueux et brûlé d'un père dont la vie avait dévoré tant d'ambitions et de chagrins.

Le château se composait d'un corps de logis modeste, flanqué de deux pavillons ou tours carrées. La ruine dont nous parlions tout à l'heure était l'une de ces deux tours. Robert, l'aîné, habitait le centre, Henri l'aile droite, Didier la gauche.

La vie était bonne, dans ce pays de ressources. L'eau, les bois et la plaine, trois richesses inépuisables, défrayaient à Montvalat les besoins et les plaisirs. Comme, du bois patrimonial, on touchait à la forêt d'Hallate, contiguë elle-même aux forêts de Chantilly, c'était, dans les taillis des trois frères, un perpétuel va-et-vient de cerfs, de chevreuils et de sangliers. Cette abondance attirait à Montvalat l'élite des chasseurs du voisinage, et, parmi tous ces compagnons de bruit et d'exercice, la douceur et la loyauté des trois gentilshommes leur avaient concilié de solides amis.

L'un d'entre eux, surtout, s'était attaché à Didier de Montvalat. Il était Clermont, de la branche de Chates, héritier unique de la seigneurie de Clermont, voisin et familier des princes de Condé, chez lesquels il avait été nourri page, comme on disait alors.

Le grand Condé, vieillissant, fatigué, mais toujours sûr de son coup d'œil, distingua Clermont parmi la jeune no-

blesse qui l'entourait, et il l'attacha aux princes de Conti, ses deux neveux, à leur début dans la carrière.

L'ainé de ces princes venait d'épouser la fille du roi et de mademoiselle de la Vallière, Marie-Anne de Blois, légitimée de France ; Condé avait été la demander à sa mère ensevelie vivante aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, et cette alliance, il la sollicita, dit-on, avec ardeur, car elle lui promettait pour sa maison un avenir de grandeur et de préférence. En effet, Louis XIV, heureux d'unir l'enfant de son amour à un prince de son sang, avait doté comme une reine la fille de Louise de la Miséricorde.

Cette faveur de l'astre qui vivifiait tout, Condé l'espérait surtout pour le plus jeune de ses neveux, qu'on appelait alors la Roche-sur-Yon, et qu'il aimait à l'idolâtrie, ayant deviné chez lui les hautes qualités qui font les héros. — Celui-là, pensait le grand homme, continuera mon nom et ma race ; celui-là est le germe sacré : ménageons-lui les caresses du soleil. Beau-frère d'une fille chérie du roi, toujours à portée du trône d'où tombent les commandements et les grandes charges militaires, il saisira sans obstacle les occasions de s'illustrer. Vienne une journée de Rocroi, le Condé est prêt.

Cependant ce mariage ne tint pas ce qu'il avait promis. Louis XIV, aussitôt qu'il eut marié sa fille, se souvint qu'il avait des fils à établir. Le duc du Maine, infirme, poltron, ridicule à la guerre et ridiculisé par les soldats, fit, cruellement pour le cœur du père et de sa gouvernante

Maintenon, briller la valeur et la bonne mine des neveux de Condé. Le peuple aimait ceux-ci, les sachant d'un sang pur ; il leur témoignait son amour avec frénésie ; à eux les acclamations bruyantes, les refrains enthousiastes ; au fils de la Montespan un froid silence, quelquefois un amer sourire, plus éloquent qu'une injure.

Cet antagonisme ruina l'édifice élevé par Condé. Le roi regarda les Conti d'un œil sombre et se promit de leur refuser désormais ces occasions, mortelles à la popularité de ses bâtards.

Il enveloppa même dans cette défiance la princesse de Conti sa fille, qui, jeune, belle jusqu'à éblouir, et adorée à la cour, n'était point haïe du peuple comme les enfants de la Montespan, car les larmes et les expiations de la Carmélite avaient racheté son titre de duchesse et les grandeurs de sa fille. Louis, secrètement excité contre celle-ci par ses sœurs et son frère du Maine, ne la persécutait pas encore, mais il guettait le prétexte et enveloppait les Conti d'une surveillance effrayante pour quiconque eût senti couvrir l'orage.

Or, excepté Condé, le courtisan sagace, qui donc se fût alarmé à la cour de Chantilly, ou dans la petite cour très-choisie que la princesse de Conti tenait à Versailles ? Toute cette jeunesse rieuse, railleuse et puissante, princes vaillants fiers de leur épée, princesse enivrée de ses succès et de sa beauté, sans rivale, disait-on, sur la terre ; tous ces enfants n'avaient-ils pas les fêtes, les parures et

l'amour? n'avaient-ils pas les bénédictions et l'encouragement populaires, et la splendeur du passé, comme les promesses de l'avenir? Quelle place restait-il à la prudence parmi tant d'éblouissements? Néanmoins l'orage grossit, savamment préparé au sein même de Jupiter, et ce prétexte tant souhaité précipita la foudre.

C'est dans cette cour remuante et belliqueuse que le jeune Clermont grandissait, s'attachant de plus en plus aux Conti, et prenant sa part, comme en famille, des leçons de Condé ou des intrigues et des espérances de la maison.

Tous les congés que lui donnaient Versailles et Chantilly, Clermont les employait à courir à Montvalat, près de son petit ami Didier, le dernier des trois frères. Ces jours-là étaient de grandes fêtes pour tous quatre. Le page apportait chez les solitaires comme un reflet des splendeurs de la cour. Ses récits émerveillaient l'auditoire ardent et impressionnable.

Quand il peignait en traits de flamme les cérémonies, les divertissements, les amours, il apparaissait à ses amis comme un être privilégié, vivant avec les demi-dieux, s'abreuvant de nectar et glissant entre les nuages et la terre. S'il parlait des projets brillants de ses jeunes maîtres, s'il détaillait leurs journées d'exercices guerriers, d'études politiques, s'il soulevait plus hardiment le voile jeté sur un radieux avenir, alors que le vieux règne se briserait et que la jeunesse régnerait à son tour, Clermont voyait autour de lui flamboyer les regards, il enten-

dait soupirer ces vaillantes poitrines, il comprenait le muet reproche de ses amis, honteux d'être écartés de tant de périls et de gloire. Aussitôt il les rassurait : — Patience ! disait-il, si les rancunes du roi sont éternelles, le roi ne l'est pas. Monseigneur le Grand Dauphin montera sur le trône, et nous sommes au mieux avec Monseigneur. C'est, de lui à nous, un échange assidu de petites cajoleries cachées, comme une secrète alliance. Frère de notre belle princesse, madame de Conti, il aime passionnément sa sœur, il la respecte et se plaît chez nous. Il ne parle jamais de madame de la Vallière sans témoigner pour elle d'une sympathie et d'une vénération presque religieuses. Patience ! chers amis, je cause souvent de vous avec nos princes, et s'ils avaient le crédit des bâtards de la Montespan, votre réconciliation avec le roi serait faite. En attendant, comptez sur mon zèle pour saisir au vol toute occasion qui s'offrira de vous rapprocher de moi. Nous ferons notre première campagne ensemble !

Sur ces paroles franches comme leur amitié, Clermont serrait les mains de Didier, souriait aux deux frères, et les heures s'envolaient, et jamais il ne quittait Montvalat sans y laisser une consolation, un espoir.

II

Un soir de juillet 1685, Robert et Henri s'évertuaient, avant souper, à étudier leur *Théorie de l'attaque des places*, car c'étaient des esprits sérieux, stimulés par les plus nobles ambitions. Didier quittait la tour carrée pour aller prendre son bain dans l'Oise, lorsqu'un galop de cheval retentit sur la route, à quelque distance du château, et tout à coup Clermont se trouva devant Didier, les bras étendus, l'œil étincelant de promesses.

Au cri de joie poussé par leur frère, Robert et Henri se penchèrent hors de la fenêtre, aperçurent le page de Conti, et, jetant bas crayons et compas, descendirent précipitamment à la rencontre du bien-venu visiteur.

Clermont, d'ordinaire élégant et raffiné, ne portait ce jour-là ni broderies, ni dentelles, ni plumes. Son pourpoint de drap vert bordé d'un velours noir, étroitement agrafé, sa ceinture de cuir, ses manches à parements, impitoyablement fermées à la chemise fine qui s'en échappait seulement aux poignets, des gants de daim à revers, de lourdes bottes de voyage, la solide épée à la coquille de fer remplaçant la fine rapière de toilette, un

je ne sais quoi de sauvage et de mystérieux qui respirait en lui et s'exhalait de lui, arrêta soudain les trois frères devant leur ami, lequel, pour un instant, garda le silence et parut jouir délicieusement de leur surprise.

— Eh! seigneur, s'écria Didier le premier, non sans un serrement de cœur qui faisait trembler sa voix, d'où nous vient ce guerrier au maintien terrible?

— Demande plutôt où il va, répondit le page; mais, d'abord, ajouta-t-il en tournant la tête pour s'assurer que les valets n'écoutaient pas, tirons à l'écart, mes amis, hors des murs : ici comme à Versailles ils pourraient avoir des oreilles.

Robert se dirigea vers la pelouse un peu roussie qui séparait le château des parterres. Là, bien à découvert, sous le ciel étoilé, eux seuls pouvaient s'entendre; ils se serrèrent en un groupe étroit, et Clermont, posant sa main sur l'épaule de Didier :

— Aujourd'hui 20 juillet, lui dit-il à voix basse, nous avons tous deux dix-sept ans, toi et moi; aujourd'hui la Providence m'a fait un présent : j'en apporte la moitié à mes amis de Montvalat.

— Qu'est-ce que ce présent? demanda Didier doucement ému.

— Une nouvelle, une grande nouvelle.

Les trois jeunes gens tressaillirent. Leurs yeux seuls interrogèrent Clermont.

— Voici, répliqua-t-il. Le jour que je vous ai promis

tant de fois est enfin arrivé. Plus de gêne, plus de prison, plus de maître jaloux, plus de Maintenon bigote.

— Le roi est mort ! s'écrièrent à la fois Henri et Robert.

— Non, non, il vit, et vivra cent ans. Il vivra toujours. C'est dans cette crainte que nous venons de prendre un parti. Comme il nous est bien démontré que, pour nous étouffer, le roi ne veut plus de guerres ; comme il est évident que d'ici à deux ans la France sera une immense capucinière, dirigée par Louis quatorzième du nom, avec M. du Maine pour premier acolyte, nous n'hésitons plus. Nous allons demander ailleurs ce qu'on nous refuse ici. L'empereur fait la guerre aux Turcs, nous partons trouver l'empereur.

— Comment ! vous partez ? demanda timidement Robert ; qui, vous ?

— Oh ! rassurez-vous, Montvalat, s'écria Clermont, la compagnie est nombreuse et passablement choisie. C'est d'abord Monseigneur le prince de Conti, M. le prince de la Roche-sur-Yon, son frère ; c'est M. le prince de Turenne, MM. de Créquy, M. de Villeroy, MM. les ducs de Liancourt et de la Roche-Guyon, M. le prince Eugène... toutes personnes d'assez bonnes maisons, comme vous voyez, et dont l'absence fera peut-être plus de tort à l'armée française que leur présence ne produisait d'effet à la cour.

— Quoi ! toute cette noblesse sort de France ? dit Robert.

— Elle n'y sera plus demain au matin.

— Et toi, murmura Didier frémissant, tu pars aussi, j' imagine.

— Comme tu vois.

— Je ne devine pas bien alors, répartit vivement le jeune homme, en quoi consiste ce présent si agréable dont tu prétendais apporter ici la moitié.

— Quoi ! tu ne comprends pas, interrompit Clermont avec chaleur, que j'apporte la liberté, la vengeance et la gloire ! Tu ne comprends pas que je ne veux rien de tout ce qui se prépare, si je ne le partage avec vous ! Quoi ! tu supposerais que, dans une aubaine où le roi n'est pour rien, j'ai oublié mes trois amis et tout gardé pour moi seul en égoïste ! Enfants que vous êtes, mais on va sabrer des Turcs, conquérir des duchés et piller des sultanes. Mais sautez de joie, enfants, je vous emmène !

— O Clermont ! brave Clermont ! s'écrièrent avec ivresse les trois frères en se précipitant l'un au cou, l'autre à l'épaule, le troisième sur la main ouverte de leur ami.

— Oui, reprit-il, c'est convenu avec M. le prince de la Roche-sur-Yon. — Amène tes camarades, m'a-t-il-dit, je me charge d'eux.

— Il se charge de nous, le digne prince !

— Oui, mais faisons vite ; je me suis dérobé tandis qu'ils arpentent la route d'Allemagne. Le prince m'a donné jusqu'à demain pour rejoindre. N'emportez que le strict nécessaire : nous avons de l'argent ; vos chevaux et vos épées avec un porte-manteau, en voilà assez pour le pré-

sent. Plus tard vos bagages arriveront. Faisons vite, vous dis-je, et surtout pas de bruit, car la moindre indiscretion perdrait tout. Vite! une heure de retard, et nous serions arrêtés!

— Arrêtés? demanda Robert, et pourquoi?

— Comment, pourquoi? Si jaloux que soit le grand monarque, et si content de savoir MM. de Conti loin de Versailles, croyez-vous que cette satisfaction et cette jalousie aillent jusqu'à laisser passer chez l'empereur la fleur de sa noblesse et deux princes du sang royal?

— C'est donc à l'insu du roi, balbutia Robert, que MM. de Conti font le voyage?

— Pardieu! s'écria Clermont avec un franc éclat de rire.

— Et sans autorisation même d'un ministre?

Clermont se mit à rire de plus belle.

— C'est bien là ce qui en fait le charme, dit-il, n'est-ce pas, Didier?

— Je le crois bien! s'écria celui-ci transporté. Allons! Henri, allons! Robert, dépêchons, ne faisons pas attendre notre général!

— Un moment, un moment, dit Robert subitement refroidi.

— On dirait que vous hésitez, Montvalat! demanda le page surpris.

— Je n'hésite pas du tout, monsieur de Clermont, répliqua Robert; je refuse.

Un cri de désespoir poussé par Henri et Didier n'ébranla point sa résolution. Il poursuivit en regardant fixement ses frères :

— Si nous étions princes du sang, ou seulement Bouillon, ou seulement ducs, et bien en cour comme ces grands seigneurs qu'on nous nommait tout à l'heure, vous me verriez déjà botté, armé et en selle : car le roi pardonnera toujours à son gendre et au beau-frère de sa fille la princesse, il pardonnera aux forts.

Mais qu'êtes-vous, messieurs de Montvalat ? des gentilâtres en disgrâce, presque des rebelles. Ce qui s'appellera escapade de la part des autres se nommera pour vous désertion, trahison, lèse-majesté. On boudera ces gros messieurs ; à vous, on vous coupera la tête.

— Oh ! oh ! dit Henri avec un sourire de dédain.

— Eh bien, après ? s'écria Didier, bouillant et mutiné.

— Après ? répondit Robert froidement. Eh bien, monsieur, si l'on vous coupe la tête pour avoir trahi l'État et le roi, notre nom sera déshonoré. C'est précisément le contraire de ce que j'ai juré à notre père, lorsqu'il est mort en me recommandant de vous protéger, en vous recommandant de m'obéir.

Robert s'arrêta. Henri baissait les yeux. Didier, pâle et le cœur gonflé, avait quitté le bras de Clermont et détournait la tête.

— D'ailleurs, reprit Robert, croyez-vous que je ne souffre pas, moi aussi, de perdre une chance qui était le

rêve de mes jours, le délire de mes nuits? Croyez-vous qu'elle ne me dévore pas, cette obscurité qui vous pèse? Ah! s'il ne s'agissait que de la vie... mais il s'agit de l'honneur... Au surplus, M. de Clermont est un parfait gentilhomme, un ami véritable, ce n'est pas lui qui voudrait nous perdre. Consultez-le, maintenant qu'il a réfléchi... Tenez, je m'abandonne à sa décision : s'il persiste à nous emmener, je cède, nous partons.

Henri et Didier, par un mouvement rapide, se tournèrent vers Clermont, d'ordinaire si résolu, si téméraire. A son tour, il baissa la tête et ne proféra point une parole.

— Hélas! murmura Didier.

— Vous voyez, reprit Robert tristement. Est-ce cruel, à vingt ans, de parler comme je viens de faire? Mais je ne suis plus un jeune homme, je suis leur père, monsieur de Clermont.

— Vous êtes un brave cœur, dit le page ému. Moi, j'étais et je suis encore un fou. Mais si l'honneur consiste pour vous à refuser, il consiste pour moi à consommer cette folie. — Puisque tu t'obstines dans ce coup de tête, — a dit le grand Condé à M. de la Roche-sur-Yon, — prends Clermont. — Je suis pris, mes amis.

— Et sans trop de répugnance, interrompit Henri essayant de sourire.

— Laissons-le partir, dit Robert avec effort : tout retard est pour lui maintenant un danger, pour nous un supplice.

Alors il embrassa tendrement le page, qui tendit les bras à Henri. Quand ce fut au tour de Didier, l'étreinte fut longue; l'enfant étouffait son désespoir; Clermont refoulait des sanglots prêts à éclater. Robert les sépara avec une affectueuse violence; Henri entraîna l'un vers la cour, où l'attendait son cheval; Robert s'empara de l'autre, le berçant pour ainsi dire sur son sein. Vainement chercha-t-il à l'empêcher d'entendre. Les fers du cheval au départ résonnèrent bruyamment sur le pavé. Didier tressaillit et releva la tête. Il ne vit plus que son frère Henri qui revenait vers eux, seul, lentement et le front incliné.

III

Après le départ de Clermont, une tristesse profonde envahit la maison des trois frères.

Les deux aînés perdaient l'espoir d'une fortune brillante, compromise désormais par la ruine certaine de leur jeune protecteur. En effet, Robert comprenait et s'efforçait de faire comprendre à ses frères les conséquences de la colère du roi lorsqu'il apprendrait la fuite des princes ; quant à Clermont, il serait sacrifié, peut-être même par ses maîtres. Sans compter les mauvaises chances d'une guerre en Hongrie, guerre sauvage, avec des barbares, tous les fléaux semblaient ligués contre cette expédition de Français étourdis qui, croyant n'aller affronter que des Turcs, rencontreraient la peste, la famine, et les trahisons, non moins dangereuses, de l'Autriche, à laquelle ils vouaient leurs courages.

Ce fut pendant longtemps au foyer des Montvalat le sujet des entretiens de chaque jour. Peu à peu les vives impressions du moment se perdirent dans l'habitude, et la douleur aiguë fit place à une sombre uniformité.

Didier seul ne s'accoutuma pas à la perte de son ami.

C'était une âme tendre, une créature nerveuse, poussant à l'extrême la joie ou l'amertume de ses perceptions. Ce jeune homme aux sourcils bruns, aux cils soyeux qui voilaient ses longues paupières, au teint blanc et nacré comme celui d'une jeune fille, cet être frêle dont la prunelle noire recélait des flammes inextinguibles, tandis qu'on lisait sur ses traits corrects, sur ses lèvres dessinées par un carmin pâle, l'austère froideur et l'ascétique chasteté des martyrs de la Rome chrétienne, ce pauvre cœur aimant, qui de sa première sympathie s'était fait une passion ardente, faillit succomber au chagrin de la séparation.

Ses deux frères, émus de l'état où ils le voyaient, lui devinrent doux et complaisants, plus encore que par le passé. Ils s'efforçaient de le distraire. Naïfs consolateurs qui n'avaient pas même la conscience de leur insuffisance et se figuraient calmer par un présent, par une caresse de frère, l'insatiable soif de tendresse qui s'allume en certaines âmes, symptôme précurseur de la fièvre d'amour !

Il ne fut donc plus contrarié dans ses langueurs, dans ses mornes paresseuses. Quelquefois il passait des jours à flotter, couché dans son bateau, sur la nappe verte et molle de l'Oise, parmi les joncs qui criaient sous la proue, parmi les herbes tièdes, dont les panaches, polypes onduleux, finissaient par s'emparer de la barque et l'amarrèrent dans leurs touffes comme à un îlot fleuri. C'est là que, tard, aux premiers feux de l'étoile du soir, le retrouvaient des

serviteurs inquiets qui l'avaient appelé sans le tirer de son étrange sommeil. On lui faisait alors la guerre sur ce goût bizarre, on le poussait à la promenade, on le réconfortait soit par quelque souvenir de Clermont, soit par quelque hypothèse plus ou moins encourageante sur l'expédition de Hongrie ; enfin, on lui arrachait un sourire, et puis on se couchait ; et les deux aînés, qui dormaient jusqu'au matin, n'entendaient pas Didier s'agiter dans sa chambre et continuer par l'insomnie nocturne l'œuvre de destruction commencée par les torpeurs du jour.

Cependant le temps marchait. De l'ami absent, pas de nouvelles. Comment Clermont n'avait-il pas écrit ? Robert de Montvalat fit un voyage à Paris. Il y apprit que la cour était divisée en deux camps depuis le départ des princes. Un ministre les ayant rappelés instamment, avec promesse de pardon pour tous, excepté pour le prince Eugène, à qui défense était faite de revenir en France, ceux qu'on favorisait avaient refusé de rentrer. Celui qu'on exilait avait répondu : « Je rentrerai en France, et malgré eux. »

Cette réponse du prince Eugène courait Paris comme un frisson prophétique, et le roi n'avait fait qu'en rire avec M. du Maine et leurs amis. La France paya plus tard ces rires dédaigneux d'une moitié de son sang et de dix ans de larmes.

Robert était encore à Paris quand on y apprit tout à coup la bataille de Grann, en Hongrie, et la défaite des Turcs, et les prodiges de valeur accomplis par MM. de Conti

à la face de l'Europe. L'escapade de ces jeunes gens tournait en Odyssée héroïque ; on s'arrachait dans les rues les bulletins de leur victoire, comme si elle eût sauvé la France ; les deux Conti furent chantés au coin de tous les carrefours, et leur popularité s'accrut des persécutions royales.

La princesse de Conti, fille du roi, quitta la cour sur ces entrefaites. On prétendit qu'elle venait d'être exilée aussi. L'histoire d'une querelle entre elle et le fils boiteux de la Montespan se propagea aussitôt et prit les proportions d'une insulte faite à la princesse, qui défendait, dit-on, son mari et son beau-frère contre les sarcasmes du bâtard jaloux.

Le fait est que Madame de Conti se retira chez le prince de Condé, son oncle, à Chantilly. Le roi s'y opposait, prétendit la chronique : il voulait l'envoyer ailleurs, mais les instances de la princesse furent si vives que le père dut céder à sa fille. Elle partit à peu près seule. Il va sans dire que dans les moments d'orage, les courtisans restent volontiers du côté de la main qui tient la foudre. La princesse s'ensevelit sous les ombrages séculaires chéris du grand Condé. Celui-ci, à l'arrivée de cette visite compromettante, les quitta bien vite pour un sourire du roi qui l'appelait à Marly. La fille de la Vallière resta seule avec un écuyer dans l'immense château.

Aussitôt le peuple, aussitôt les bourgeois, aussitôt la jeune noblesse, de plaindre et d'adorer cette reine de

beauté, cette fée enchanteresse, abandonnée à dix-huit ans parmi les loups. Plus d'un roman de l'époque fait allusion à l'illustre Aristonice ou Cléobule, princesse incomparable et errante que l'auteur promène avec des torrents de larmes dans la sauvage Hyrcanie, au bord des précipices grouillants de vipères. Aristonice signifiait Marie-Anne, fille de France, et cette Hyrcanie féconde en lions n'était autre chose que le grand quinconce ou l'allée de Sylvie.

Telles furent les nouvelles que rapporta Robert tout palpitant. Il revint à Montvalat, croyant y trouver des lettres de Hongrie, et se hâtant, parce qu'il savait que les lettres lui seraient adressées, que Didier n'oserait les ouvrir sans lui et se consumerait dans l'attente. Pas de lettres à Montvalat, pas l'ombre d'un souvenir ! Ainsi quand toute la cour avait reçu des courriers, quand le moindre courtaud de boutique discutait la topographie de la bataille et le nombre des canons et des queues de cheval imprimés dans les gazettes, un ami, le plus tendre et le plus dévoué des amis, eût ignoré jusqu'au fait lui-même, sans ce voyage de Robert.

Les deux aînés doutèrent du cœur de Clermont.

Didier haussa légèrement les épaules, et, regardant Robert avec un muet reproche :

— N'est-il pas plus simple de supposer, interrompit-il, qu'il est blessé mortellement ou mort ?

Il s'agissait de guérir cette nouvelle souffrance. Ro-

bert devinait à la pâleur de son frère les résultats qu'un pareil doute amènerait en peu de temps. Il se consulta longuement avec Henri, et tous deux, sous prétexte d'une partie de chasse, se rendirent à Chantilly, où jamais ils n'étaient allés, — très-fiers de leur nature, se sachant pestiférés de la disgrâce royale, et résolus à ne rien solliciter, fût-ce de Clermont. Mais, pour cette fois, en présence de la cruelle incertitude où les plongeait son silence, la fierté fléchit, les deux frères partirent avant l'aube, et le soleil levant les trouva frappant à la porte du pavillon qu'habitait l'officier de service au château de Chantilly.

Il leur fut répondu que M. de Clermont se portait à merveille, qu'il était surprenant qu'il n'eût pas écrit à ses amis de Montvalat, car il avait écrit à plusieurs autres. Cet officier même était l'un de ces heureux. Il fit voir sa lettre à Robert, une lettre triomphante et gaie.

Robert et Henri, confondus et ne doutant plus de l'oubli du page, sentirent pourtant beaucoup de joie à le savoir sain et sauf. Pour s'expliquer l'exclusion dont ils étaient victimes, ils firent mille suppositions. Une seule eût suffi. Ils n'avaient qu'à se rappeler leur nom, suspect à la cour, et à réfléchir qu'une lettre écrite de Hongrie par un page de Conti à un Montvalat était bien aventurée à la poste, sous un ministre aussi curieux que M. de Louvois. Mais cette réflexion si raisonnable fut la seule qu'ils omirent; ils revinrent donc chez eux, et instruisirent Didier de son bonheur et de son malheur.

Ils accompagnèrent leur récit de quelques apophtegmes sur la vanité des amitiés de cour, engagèrent l'enfant à se montrer un homme. Ils ajoutèrent, sans amertume, que Didier en verrait bien d'autres dans la vie, qu'il n'était qu'au début, etc., etc. Ils terminèrent en lui remontrant affectueusement qu'on a tort d'aller chercher loin ce qu'on a sous la main, et, ouvrant leurs bras au petit frère, lui donnèrent la preuve de cette vérité par une tendre et chaleureuse étreinte.

Soit que Didier les crût, soit qu'il craignît d'être ingrat en ne feignant pas au moins de les croire, il passa dès ce moment à un état plus calme, à des manifestations plus raisonnables. Il reprit peu à peu ses travaux en compagnie des aînés ; — travaux fort intermittents, sans doute, mais qui témoignaient d'une rémission salutaire de son esprit. Son penchant pour la solitude ne diminua point, mais on put s'apercevoir qu'il cherchait à se distraire, et plus d'une fois Robert l'y excita, soit en garnissant généreusement sa bourse, soit en affectant de ne le plus surveiller lorsqu'il s'absentait de Montvalat.

IV

Ces absences de Didier se multiplièrent peu à peu, et à tel point qu'elles finirent par inquiéter ses frères autant que d'abord elles les avaient réjouis.

Ce n'était pas cependant que le résultat n'en fût assez avantageux pour le moral et pour la santé du jeune homme. Chaque jour il sortait à cheval et ne rentrait que le soir. S'il revenait à l'heure du repas commun, il y apportait un bon visage, un appétit satisfaisant. Il se montrait tantôt rêveur avec de doux et fins sourires ; tantôt, s'il se sentait observé, causeur et conteur intarissable. Alors il énumérait les routes qu'il avait battues, les détours qui l'avaient égaré, tel recoin inconnu de la forêt d'Hallate où il s'était oublié avec un livre.

Il paraissait avoir pris un grand amour des bois, lui naguère exclusif pour l'eau et la plaine.

Seulement, quand Robert lui demandait, sans intention malicieuse, quelques détails précis, ou lui proposait de l'accompagner dans ces excursions merveilleuses, c'était soudain un embarras visible, une retraite maladroite à travers des faux-fuyants dont on le railla d'abord, et dont

plus tard on s'étonna qu'il eût besoin de faire usage.

La nouvelle maladie de Didier se révélait, entre autres diagnostics, par une recherche de parure jusque-là inusitée. Ses frères le virent avec étonnement passer de la simplicité campagnarde à une minutie digne de Versailles. Cette métamorphose s'opéra tout à coup, du jour au lendemain. Il soignait ses habits, choisissait ses dentelles, composait ses costumes de sortie comme un gentilhomme du bel air qui dîne chez les marquises, et cela pour courir en plein bois dès six heures du matin. La chose, si peu naturelle qu'elle fût, n'aurait peut-être pas éveillé la défiance des aînés, sans une remarque fortuite de Robert, à laquelle succédèrent des soupçons sérieux.

Il lui sembla, un soir, tandis qu'il regardait rentrer Didier, que le jeune homme était suivi à distance. Des fenêtres du château, la vue s'étendait sur toute la plaine et enfilait la route coupant un long massif de bois. Robert crut remarquer, dis-je, que deux hommes venus bien loin derrière Didier s'arrêtaient au coin du massif, s'abritaient à l'ombre des derniers bouquets de chênes, et suivaient de l'œil le jeune cavalier, qui rentrait au pas, voluptueusement, la tête penchée, comme alourdie par l'extase.

Au sortir de ce bois, commençait la plaine, sans interruption jusqu'au monticule, piédestal de Montvalat. Ces observateurs purent donc voir Didier gravir lentement le chemin sinueux et pénétrer sous la voûte du château. Alors ils parurent échanger entre eux un geste de sa-

tisfaction et s'en retournèrent par où ils étaient venus.

Robert n'attachait point sur le moment beaucoup d'importance à cette particularité. Elle ne le frappa réellement que le lendemain au matin, lorsque, de la même fenêtre, guettant, sans se montrer, Didier qui partait avec un cheval harnaché de neuf, et pourtant moins splendide que son maître, il aperçut comme deux points noirs dans la clairière du bois au bord de la plaine. Ces ombres, son œil familiarisé avec le moindre détail du voisinage s'étonnait de les trouver là.

Il appela Henri, lui montra l'objet équivoque, et Henri, chasseur infailible, répondit que c'étaient sans doute deux chevreuils curieux humant le soleil sur cette lisière.

— Nous les verrons bien s'enfoncer sous bois, —ajoutait-il, —au bruit des pas du cheval.

Mais tout au contraire, à l'approche du jeune homme, les deux formes noires s'aplatirent sous l'herbe. Didier passa devant elles sans rien voir, —il rêvait comme toujours, — et peu à peu s'éloigna dans la route de sable jaune. Soudain, les deux prétendus chevreuils se levant, Robert et Henri distinguèrent deux hommes qui s'avancèrent avec précaution jusqu'au fossé de la bordure, puis se placèrent sur la route même, et, de là, observèrent l'insouciant voyageur qui continuait son chemin.

Lorsqu'il eut dépassé la ligne lumineuse de l'horizon, ils se mirent en marche sur sa trace. C'étaient les guetteurs de la veille.

Dans les campagnes, les habitants sont rares. Il est aisé à chacun de reconnaître un homme à des distances considérables. Un enfant distinguera d'une lieue l'étranger à ses allures, à son geste, à son habit. Tous les gens du pays, Robert les connaissait, il les signalait sans hésiter, maraudeurs ou braconniers, rampant dans le sillon ou glissant dans les broussailles ; mais ces deux personnages, ces deux ombres d'un noir si ferme, d'une démarche si peu rustique, il avoua aussitôt qu'il ne les connaissait pas, et son frère ayant partagé sa surprise, c'est-à-dire son inquiétude, tous deux sortirent du château sans ébruiter leurs projets, et, coupant au court le long d'une oseraie qui rejoignait le bois, ils manœuvrèrent de façon à rencontrer les inconnus suspects à l'intersection des deux chemins.

Mais la fortune ne les servit pas. Ils ne purent revoir ces hommes. Vainement parcoururent-ils les allées, les carrefours si connus : rien, pas de traces, pas de nouvelles. Ils rentrèrent à Montvalat, épuisés.

Le soir, Didier, en arrivant, les trouva près du feu, causant avec animation, et ils le reçurent avec une gêne manifeste. On soupa tristement, le repas fut court, la prolixité de Didier n'arracha que des monosyllabes à ses frères.

Quand les valets furent éloignés, Robert pria le jeune homme de le suivre dans sa chambre, celle-là même qu'habitait autrefois leur père. Henri s'assura que per-

sonne ne rôdait dans le vestibule, et, montrant un siège à Didier, qui essayait de railler leurs airs solennels, il vint s'asseoir lui-même à la droite de Robert, qui préparait avec recueillement son meilleur exorde.

— Didier, mon frère, dit-il enfin, vous nous causez de grands chagrins, à Henri et à moi. Vos absences, que nous ne comprenons pas, que vous ne nous expliquez pas d'une manière satisfaisante, nous paraissent de nature à compromettre le repos de cette maison.

Il se tut, cherchant la réponse dans le regard incertain du jeune homme.

— Mais, mon frère, répliqua Didier affectant l'air d'une victime, vous ne m'avez jamais interdit de sortir. Si maintenant telle est votre volonté, je ne sortirai plus.

— C'est mal prendre mes paroles, Didier, ou plutôt c'est une feinte nouvelle. Vous savez à merveille que je ne vous enchaîne pas, pas assez peut-être. C'est dans votre intérêt que nous nous préoccupons de vos sorties, c'est pour votre sûreté,

— Ma sûreté ! — s'écria ironiquement le jeune homme en saisissant avec adresse ce mot qu'il croyait hasardé, — que risqué-je donc à me promener aujourd'hui dans des bois où je vais seul depuis ma naissance ?

— Il serait possible, dit froidement Robert, que vous risquassiez beaucoup plus aujourd'hui qu'il y a un mois, par exemple.

Didier se tut, attentif.

— Il serait possible aussi, ajouta le frère aîné, que vous n'allassiez pas seulement dans ces bois dont vous parlez.

Didier rougit.

— On ne va pas dans les broussailles avec des dentelles, on ne fait pas pour les taillis des toilettes comme celles que nous vous voyons faire à vous et à votre cheval.

Didier passa de l'écarlate au ponceau brûlant.

— Où allez-vous ainsi chaque jour depuis un mois ? demanda tout à coup Robert.

Le jeune homme, blessé, effrayé peut-être de la question si directement posée, se cabra et soutint un moment le regard ferme de son aîné.

— Assurément vous faites mal, poursuivit Robert, car vous vous cachez de vos meilleurs amis ; donc vous craignez leurs reproches. Vous faites mal, vous dis-je, et nous ne sommes pas seuls à nous en apercevoir. Déjà votre conduite attire l'attention publique ; déjà vos démarches sont observées.

— Observées ! balbutia Didier en attachant sur son frère deux grands yeux timides.

— Oui, vous êtes espionné, suivi, compromis sans doute, et nous gémissons d'ignorer, Henri et moi, ce que savent les gens qu'on attache à vos pas, les espions qui vous guettaient hier et vous ont suivi ce matin.

Didier eut une mauvaise pensée : il crut que ses frères cherchaient à l'effrayer pour tirer de lui son secret. La

première jeunesse est ombrageuse et fière. Ces parfums printaniers montent facilement au cerveau. L'enfant s'endurcit donc, et, prenant un air dégagé :

— J'ignore absolument, dit-il, le sens de tant d'énigmes. Me suit-on, ne me suit-on pas, qu'importe ? on verra bien que je me promène et ne fais point de mal.

Robert fronça le sourcil, Henri se leva impatient.

— Est-ce là votre réponse ? demanda Robert.

— Mais, mon frère....

— Est-ce votre dernier mot ?

Didier acquiesça du geste.

— Eh bien ! interrompit Robert avec dignité, puisque la tendresse et les douces paroles n'ont plus prise sur votre cœur, puisque vous vous faites un jeu de mes conseils comme de mes alarmes, puisque, en un mot, vous ne me laissez pour vous sauver d'autre ressource que la rigueur, je serai sévère ! A dater d'aujourd'hui, chevalier de Montvalat, vous ne sortirez plus du château sans ma permission.

— Mon frère ! s'écria Didier épouvanté.

— Vous savez que je me fais obéir, continua Robert, menaçant et pâle.

— Mon frère, je vous jure que je ne fais point de mal. Je vous jure...

— à allez-vous depuis un mois ?

— Oh ! ne me le demandez pas, je vous en supplie ! dit l'enfant tout palpitant et joignant ses mains avec angoisse.

— A votre majorité, je vous laisserai libre. Jusque-là, votre tuteur, votre aîné, votre maître, je vous somme de répondre à ma question.

Robert s'irritait. En lui s'allumait le feu sombre et dévastateur des colères paternelles.

— Je t'en prie, Didier, je t'en prie, réponds à notre frère, murmura Henri à l'oreille du jeune homme, qui chancelait éperdu.

— Non, taisez-vous, enfant ingrat, s'écria Robert, puisque vous n'avez plus pour nous ni respect ni amitié ! Taisez-vous ! Seulement, avec votre secret emportez cette liberté qui vous est si précieuse, nous ne pouvons plus vivre ensemble sous le toit de notre père ! Adieu !

Didier poussa un cri étouffé, courut à son frère et lui saisit la main en tombant à deux genoux.

— Pardon, Robert ! pardon ! dit-il en mouillant cette main de ses larmes. Ne me haïssez pas, vous allez tout savoir.

V

Robert se sentit désarmé. Il releva Didier, le fit rasseoir, lui donna le temps de se remettre.

— Espérons, lui dit-il, mon cher enfant, que toutes ces hésitations ne nous cachent pas un malheur.

— Hélas ! monsieur, répondit le jeune homme tremblant encore, s'il y a malheur, au moins aurai-je la consolation d'en souffrir seul.

— Il n'y a pas de malheur ou de joie qui ne s'étende à nous trois, dit Henri en embrassant Didier. Sois tranquille, Robert est bien bon, il nous aime, et, si tu as besoin d'aide, il ne te manquera pas.

— Je n'ai besoin que de votre indulgence, mes chers frères; et puis, quand j'aurai parlé, je ne demanderai plus rien que le secret et l'oubli.

Didier était si rouge, si troublé, que Robert l'interrompit.

De quoi donc s'agit-il ? Auriez-vous commis une faute ?

— Oh ! oui.

— Grave ?

— Je le crains !

— Est-ce possible, Didier?... Pauvre enfant!.. s'écrièrent les deux frères avec compassion.

— Plaignez-moi, plaignez-moi... je suis...

— Voyons.

— Je suis... amoureux.

L'enfant, après ce mot terrible, baissa brusquement la tête. Son trouble venait moins peut-être de la honte d'un tel aveu que de l'effroi causé à cette âme innocente par la violence du sentiment inconnu qui la tyrannisait. En effet, tant de timidité s'alliait mal avec le feu de deux yeux noirs que pas une femme n'eût regardés en face, pour peu qu'ils eussent osé la regarder eux-mêmes.

Cependant le début de la confiance avait soulagé considérablement le cœur des deux aînés. L'affaire pour eux diminuait de proportion; le crime devenait peccadille, le péril se changeait en risque. Voilà ce qu'ils se dirent l'un à l'autre d'un coup d'œil. Ils se trompaient beaucoup. Didier seul, dans son instinct, sentait juste, et avait donné à l'aventure son véritable nom : un malheur plein de gravité.

— Il s'agit de nous raconter cela, reprit Robert avec une sorte d'enjouement. Quand et comment t'est venue cette passion-là ?

— Oh ! mon frère, bien simplement, allez. On ne croirait jamais que tout un être, toute une vie, se trouvent ainsi transformés en un instant !

Didier mit dans ces mots une telle expression d'énergie

et de souffrance, qu'avec plus d'attention ses frères eussent plongé jusqu'au fond de sa plaie. Mais leur aveuglement ne devait pas se dissiper si vite.

— Nous t'écoutons, ajouta Henri en l'engageant d'un sourire.

— Il y a cinq semaines, dit l'enfant, la tête penchée, les mains jointes, — car il rassemblait péniblement ses idées et ses forces, — oui, il y aura demain cinq semaines, je vivais tranquille ; vos bontés m'avaient consolé du départ et du silence de Clermont. Je commençais à me sentir libre de cœur, comme vous me laissiez libre dans toutes mes actions. Je me souviens que, pour la première fois depuis bien longtemps, j'avais dormi la nuit entière, et qu'au réveil je me trouvais dispos, allègre, prêt à reprendre ma bonne vie d'autrefois, c'est-à-dire le mouvement, le grand air et tous les goûts qui pendant mon engourdissement m'avaient abandonné. J'allai en grande hâte voir mes chiens, vieux amis oubliés, qui, lorsque je les fis coupler, faillirent s'étrangler de joie ; je déjeunai d'un grand appétit, vous m'en fîtes la remarque.

— Je me souviens, dit Henri, tu partis en chantant.

— Oui, je chantais ; cela m'animait encore. Mon cheval m'emmena près des bordures de la forêt, où je découplai pour me débarrasser des chiens, qui s'impatientsaient. Bientôt ils attaquèrent je ne sais quoi, et je les perdis.

La forêt est grande. Nous y avons droit de suite, et je suivis les maudites bêtes. Mais, vous le savez, dans plu-

sieurs enclaves nous n'avons pas droit, et je fus forcé de tourner. Les bois étaient encore fourrés ; peut-être me laissais-je aller à des distractions ; toujours est-il que je m'égarai, je n'entendais plus les chiens. L'idée me vint qu'ils étaient retournés sans moi à Montvalat ; alors, m'orientant de mon mieux, je marchai encore une bonne heure, mais je n'étais que mieux perdu.

Il faut croire que j'avais franchi, sans y prendre garde, les limites d'une propriété particulière, car depuis quelques minutes je parcourais une sorte de parc aux larges allées moussues, aux hêtres séculaires, quelque chose d'émondé, de soigné, fort différent des sauvages massifs de la forêt. Mon cheval n'en pouvait plus : je l'attachai à un arbre et m'avançai dans l'allée, pensant, à son extrémité, trouver un rond-point et des poteaux, ou peut-être une maison de garde,

— C'est la réserve de M. de Condé que vous nous décrivez, s'écria Robert. Comment ne vous y reconnûtes-vous pas ?

— Non, mon frère. Je connais cette réserve dont vous parlez. Ce n'est point là que je me trouvais, ainsi que vous l'allez voir. J'en étais bien loin ; écoutez encore.

Robert, surpris, hocha la tête.

— Je m'en allais donc, cherchant ma route, poursuivit Didier, quand soudain j'entendis courir derrière moi : c'étaient deux hommes d'une tournure aisée, quasi militaire, qui semblaient chercher à me joindre. Je les attendis ; ils

furent bientôt près de moi, et presque au même moment des gardes que je n'avais pas remarqués, et qui me cherchaient aussi sans doute, débouchèrent du taillis et m'entourèrent. Derrière eux je vis mes chiens, tenus en laisse par un valet et se purléchant l'oreille basse comme après une curée frauduleuse. Les physionomies de tout le monde m'avertissaient de leur faute; j'avais, bien malgré moi, commis un délit de chasse dans cette propriété.

Aussitôt je fus décontenancé. Ces gardes, ces officiers me toisaient arrogamment. En ce temps-là, ma tenue de chasseur était plus que modeste, et vous ne me reprochiez pas de dentelles. Je sentis que j'avais toutes les allures d'un braconnier. On me questionna, je répondis mal; on me menaça, je me fâchai tout de suite, et je demandai à parler au maître du bois, dont j'affirmai que j'ignorais le nom et les limites.

Mais l'un des officiers, souriant d'un air froid :

— C'est à vous, d'abord, à vous nommer, dit-il; car enfin, si vous ne savez où vous êtes, vous savez parfaitement que vous n'êtes pas chez vous.

— En admettant qu'il ait un chez lui, interrompit grossièrement l'autre officier.

Je me sentis pâlir, et je crois bien qu'à défaut d'épée, je répondis à cet homme par un mortel regard dont il ne fit que rire, ce qui m'exaspéra. M'adressant au premier qui m'avait interrogé civilement :

— A vous, monsieur, lui-dis-je, je ne ferais pas diffi-

culté de répondre ; mais à cause de ce manant, de ce drôle, ajoutai-je en étendant la main jusqu'au visage de mon offenseur, je ne sonnerai pas un mot. Qu'on me conduise au maître !

— Ah!... ah!... murmurèrent les deux frères, aussi intrigués qu'intéressés, voilà un singulier début à votre histoire d'amour.

— Il est vrai, répondit le jeune homme, et je me crus bien près d'être écrasé par cette troupe, que mes paroles avaient rendue furieuse. Décidé à ne pas me laisser insulter, je détachai mon fusil, que je portais en bandoulière, et m'écriai de nouveau : — Passage ! où est le maître ?

Mais sur-le-champ ces hommes, qui me serraient si étroitement l'instant d'avant, s'écartèrent de moi. Quelqu'un les rappelait derrière ; je me retournai, je regardai la personne à qui l'un des officiers me montrait respectueusement. C'était une jeune femme, ou plutôt une jeune fille, debout, dans l'allée ; un rayon de soleil rouge jouait en miroitant sur sa robe de velours.

— Nous y voilà, dit Robert. Cette jeune femme, ou jeune fille, était bien belle, nécessairement.

— Oui, mon frère, très-belle.

— Elle vous interrogea, sans doute ?

— Je ne crois pas, mon frère. Non, je ne crois pas.

— Comment, vous ne croyez pas ! vous n'en êtes donc pas sûr ?

— Je suis plutôt sûr qu'elle ne m'a point parlé. Si elle

l'eût fait, je me rappellerais le son de sa voix. C'est moi, au contraire, qui parlai. C'était naturel, dans ma position.

— Que lui dites-vous, mon cher Didier? Voyons, ne vous faites pas ainsi arracher les paroles... Eh bien! vous ne répondez pas?

— C'est que je cherche, mon frère, je cherche tant que je puis... pour vous satisfaire... Eh bien, je pense lui avoir dit qui j'étais. Je pense avoir ajouté que mes chiens s'étaient perdus... Il est vraisemblable que je me serai justifié de mon mieux.

A ces mots si embarrassés, à ces luttes presque douloureuses de l'enfant contre une répugnance invincible, Robert et Henri, surpris, échangèrent un coup d'œil.

— Je pense... je crois... il est vraisemblable... en vérité, chevalier, vous ne me parlez pas comme une créature raisonnable... Serait-il possible que vous eussiez perdu la mémoire?

— Il n'y aurait rien d'étonnant, monsieur, répliqua doucement Didier : cette apparition m'avait saisi, cloué sur place, et il sortait de ses yeux une flamme pénétrante qui a dévoré en moi jusqu'au moindre vestige de ce qu'alors j'ai pu faire, dire ou penser.

— Quels yeux! s'écria Robert, je n'en ai jamais vu qui m'aient produit un pareil effet.

— Ni moi, ajouta gaîment Henri.

— Vous êtes bien heureux... ou bien à plaindre, mes

frères, murmura tout bas l'enfant, dont le sang brûlait la joue et rougissait de vives morsures le front si blanc, les tempes frémissantes.

— Cependant cette scène a dû finir, reprit Robert, et vous êtes revenu de ce parc enchanté au prosaïque Montvalat, à moins que l'enchanteresse n'ait préféré vous renvoyer sur un nuage. En ce cas, racontez au moins le coup de baguette.

Didier fit un mouvement d'impatience aussitôt réprimé.

— Monsieur, dit-il, ensuite je fus congédié par cette personne.

— Alors, pour vous congédier, elle vous a parlé ?

— Non. J'étais resté rivé à ses yeux qui m'examinaient. Quelqu'un me rendit mes chiens ; on m'arracha de cette allée ; je me sentais changé en une statue aux lèvres entr'ouvertes.

— Là ! tu vois bien que c'était une fée ! s'écrièrent ensemble Robert et Henri, riant pour le faire rire. Mais il ne sourcilla point.

— J'en ai eu l'idée, répliqua-t-il simplement. Une femme ordinaire ne saurait être si belle !

— Comment la nommez-vous, cette divinité, mon petit Amadis ? demanda Robert.

— Ah ! je ne sais point son nom.

— Bon ! vous êtes moins féru que je ne le croyais ; ne pas savoir le nom d'une femme qu'on adore ! c'est qu'on

ne l'adore pas. Tant mieux, tant mieux, chevalier. Cependant vous l'avez revue depuis ?

— J'ai voulu la revoir, oui, monsieur.

— Avez-vous réussi ?

— Bien rarement.

— Tout au plus une trentaine de fois en trente jours, peut-être ?

Didier, de plus en plus glacé, répondit :

— Il est bien vrai que tous les jours je me suis senti attiré de ce côté ; il est vrai que j'ai passé de longues heures à essayer de l'apercevoir, soit derrière une fenêtre, soit sous les tilleuls de sa terrasse, mais je ne suis point hardi, et j'eusse mieux aimé mourir que de commettre une indiscretion. Voilà pourquoi, en trente jours, comme vous dites, malgré mes assiduités, j'ai eu bien rarement le bonheur de l'entrevoir. Voilà comment je n'ai point appris le nom de cette personne ; il me suffisait de me souvenir que je l'avais vue et d'espérer que je la reverrais.

— Une terrasse... dit Robert cherchant... plantée de tilleuls...

— Il me semble que je connais cela, ajouta Henri, rêvant aussi.

— Ne cherchez pas, mes frères, interrompit Didier, la maison est dans les bois de Fleurines : elle appartient à M. de Sillery.

— L'écuyer de M. le prince de la Roche-sur-Yon ?

— Précisément.

— En ce moment en Hongrie avec Clermont et les princes?

— Oui, mon frère.

— Eh bien, alors, si l'on connaît déjà la maison et le propriétaire, la personne en question n'est pas une énigme tout à fait indéchiffrable ; — on s'informerá.

— Je pense, interrompit l'enfant avec timidité, que c'est une parente de madame de Sillery récemment sortie du couvent.

— Ah! vous pensez encore cela... Mais c'est une conjecture hardie... Où la prenez-vous? Sur quelle base?

— J'ai une fois questionné une femme de la maison... Oh! convenablement, balbutia Didier, à qui ces détails arrachaient l'âme.

— Et l'on vous a dit que c'était bien une parente?...

— Oui, mon frère.

— Ainsi, mon cher Didier, récapitulons. Vous êtes amoureux d'une jeune femme ou fille, belle à miracle, parente de madame de Sillery et fraîchement sortie du couvent...

Didier baissa la tête. Il en avait assez répondu ; le questionner au delà était une cruauté. Mais l'amour, cette douloureuse maladie du cœur, les meilleurs amis du malade n'hésitent presque jamais à le traiter par des remèdes qui déchirent le cœur lui-même. Robert se figura qu'avec une raillerie incisive, opiniâtre, il extirperait sans difficulté le germe encore inenraciné du mal.

— Vous êtes amoureux, continua-t-il, d'une fille ou d'une femme que vous avez entrevue..... de loin, de très-loin, et discrètement, une petite demi-douzaine de fois.

Même silence de Didier.

— Je gage avec vous, mon enfant, que vous n'êtes pas amoureux du tout, s'écria-t-il pour couronner sa période. Je gage que vous ne la connaissez pas, qu'elle vous est un prétexte à poésie, une sorte de remplaçant qui comble le vide fait en votre cœur par l'absence de Clermont. Enfin, chevalier, je gage que vous ne sauriez seulement nous dire la couleur de ces yeux magiques par lesquels vous vous prétendez ensorcelé. N'êtes-vous pas de mon sentiment, Henri ?

— Et je l'eusse exprimé de même, dit celui-ci. J'ajouterai, toutefois, qu'un amoureux bien épris est moins passif d'ordinaire et plus curieux que dans cette circonstance ne l'a été notre cher Didier. A son âge, les murs de terrasse n'ont pas la hauteur que leur attribuent vulgairement les architectes. Et, d'ailleurs, il n'est pas d'élévation que ne franchissent un soupir bien poussé, un billet bien lancé, une œillade bien amorcée. Qu'en pensez-vous, Robert ?

— Moi, je persiste, répondit le frère aîné, à nier devant ce jeune homme, non-seulement son amour, mais la femme qui l'aurait inspiré. Elle n'existe qu'à l'état de vapeur dans un cerveau malade. Autrement, notre frère est sage, il eût réfléchi, il eût discuté ce sentiment, il eût com-

battu, enfin. Un coup d'œil n'est pas une balle, que diable ! et n'abat point un homme irrémisiblement. Didier nous a raconté une fable, soit, mais j'en attends la moralité.

L'enfant, blessé au vif, se replia un moment sur lui-même.

Quoi ! après tant de souffrances, après tant d'efforts pour laisser aller ce secret en lambeaux saignants, ne rencontrer rien que l'ironie ! Pas une caresse, pas une goutte de baume sur la plaie si douloureusement découverte ! Didier se repentit d'avoir parlé.

— Nous attendrons votre conclusion, dit Robert de plus en plus persuadé que son souffle suffirait à dissiper le fantôme. Avouez, cher enfant, que cette bulle de savon si radieuse des couleurs du prisme, si savamment soufflée, si tendrement caressée par votre imagination, avouez, dis-je, qu'elle se ternit déjà, avouez qu'elle crève.... Ce dénouement nous rendra tous beaucoup plus heureux que nous ne l'étions ce matin : vous qui ne souffrirez plus, et nous qui ne vous verrons plus souffrir pour un enfantillage.

Ces consolations, plus cruelles encore que la raillerie, firent bondir Didier, l'affranchirent de tout scrupule, et changèrent sa passion en fanatisme.

— Vous vous méprenez complètement sur mes sentiments, répliqua-t-il, ou du moins je ne comprends pas les vôtres. L'amour, selon moi, n'est pas une souffrance, c'est le plus immense, le plus vivifiant des bonheurs. Je ne sais

pas le nom de la personne que j'aime, il est vrai ; à peine l'ai-je entrevue quelquefois, j'en conviens ; mais, si je m'en contente, tout n'est-il pas bien pour moi ? Escalader des terrasses, écrire des billets, on le fait, je le sais, mais je gagne plus à ma timidité qu'à toutes ces hardiesses un peu banales. La couleur des yeux dont vous me parlez, l'analyse de leur séduction, oh ! je n'essayerai pas de vous les dire. Cette beauté, je ne m'en suis jamais rendu compte à moi-même. Quand sa pensée effleure mon cœur, soudain le printemps m'inonde de parfums, l'aurore m'imprègne de lumière, le ciel chante pour moi toutes ses harmonies. Voilà ce que je ressentis en la voyant : ne trouvez-vous pas que ce soit un beau rêve ? Eh bien, c'est devenu une réalité, dont le seul ressouvenir gonfle mon cœur et caresse mes veines par mille frissons délicieux. Autrefois je n'avais pas cela, je ne connaissais pas l'existence. Pourquoi lutterais-je contre cet amour ? je lui dois une félicité céleste. D'ailleurs, pourrais-je lutter ? Ai-je mes forces pour le combat ? Êtes-vous bien sûrs que je vous comprene, quand vous me reprochez ma faiblesse, ou quand vous accueillez mes aveux par des sarcasmes ?... La passion est une folie : on ne raisonne pas avec les fous ! Écoutez-moi sans colère, mais écoutez-moi bien ; j'essaye de me traduire à vous ; j'y tâche avec le respect, avec la tendresse que je vous ai voués depuis ma naissance. Mais si mes paroles vous surprennent, si tant d'audace vous choque, ne les imputez pas au Didier que vous avez connu :

ce n'est pas à lui que s'adresseraient vos plaintes, ce n'est plus son cœur qui bat dans ma poitrine, c'en est un autre dont je ne comprends pas la nature, dont je ne sais plus calculer les battements. Ma raison est absente, mon âme est là-bas. Ce qui fut ma pensée est maintenant une image que je contemple incessamment au dedans de moi-même. Elle me sourit, je lui réponds ; elle m'appelle, je la suis : si c'est dans la vie, je vivrai ; si c'est dans la mort, je mourrai. Vous voyez bien que la raillerie serait inutile. Je subis mon sort, je ne le discute pas.

Il s'était levé pour épancher plus librement le flot tumultueux soulevé de son cœur à ses lèvres ; il se rassit soudain, épuisé, livide, et dans ses yeux hagards brilla funèbrement la seule étincelle de vie qui survécût en cette cendre glacée.

Le morne silence des deux frères témoigna que, cette fois, ils avaient tout à fait compris.

VI

Une semblable discussion entre frères équivaut à un rude combat. Tous trois avaient usé leurs forces et sentaient le besoin d'une trêve.

Les deux aînés engagèrent Didier à prendre du repos, et le conduisirent à sa chambre sans manifester ni regret ni colère. Eux-mêmes ne se rendaient compte qu'imparfaitement de leur impression. La nuit s'avavançait, apportant, comme toujours, la solitude rafraîchissante, les généreuses pensées, les sages conseils.

Didier demeura seul, effrayé à la fois et satisfait d'avoir vengé ses blessures. Robert et Henri restèrent assez longtemps dans l'ombre du corridor à surveiller les premiers mouvements de cet esprit exalté. Muets, anxieux, ils ne se rassurèrent qu'au retour du valet de Didier. Ce garçon raconta qu'il venait de mettre au lit son jeune maître. Alors les deux aînés, qui jusque-là n'avaient pas échangé une parole, entrèrent chez eux à leur tour. Robert se contenta de dire à Henri qu'il leur fallait essayer de dormir ; Henri comprit que dormir signifiait réfléchir, et il obéit.

Le lendemain, si matinals qu'ils eussent été, Didier l'a-

vait été plus qu'eux, car ils le virent tête nue se promener dans le parterre, alors que pour la première fois ils levaient l'un et l'autre le rideau de leur fenêtre. Didier, encore pâle et les yeux ombrés d'un cercle violacé, marchait le front haut, les mains libres, vêtu comme autrefois, c'est-à-dire sans arrière-pensées; il semblait dire : — Je ne sortirai pas ce matin.

Robert et Henri remarquèrent ce détail, qui leur parut de bon augure. Ils se réunirent chez Robert pendant une demi-heure, pour mettre en commun les réflexions de la nuit; ils s'avouèrent avec épouvante que la situation les débordait, qu'un caractère si énergiquement dessiné demandait les plus habiles ménagements. L'invasion soudaine de la passion dans un cœur disposé à l'incendie eût sans doute nécessité des mesures radicales, mais Didier l'avait dit : après le délire, le désespoir. Pour le présent, rien à faire que d'observer et de gagner du temps.

A la suite de ce conciliabule, les aînés descendirent. Didier, sans paraître les attendre, circuitait d'un pas égal, avec sang-froid, sur les pelouses. Son calme annonçait une résolution inébranlable. Lorsqu'il vit venir à lui ses frères, il ne changea point d'attitude. Comme le champion après le signal, il se tenait sur la défensive, décidé à ne point attaquer, à ne pas reculer. Ce fut le plan que Robert lut en caractères éclatants dans son regard clair et fixe, sur ses lèvres blanches et serrées. Toutefois, il venait au-devant de son frère aîné, et presque aussi familièrement

que d'habitude, et sa contrainte se révélait seulement par une nuance plus accusée de respect.

Robert, arrivé près du lionceau qu'il voulait dompter, débuta par une caresse. Il lui ouvrit les bras, et Didier, qui, la veille encore, s'y fût précipité avec une effusion sans réserve, rendu défiant par le choc qui l'avait meurtri, ne reçut l'accolade qu'avec déférence, et la remboura d'un profond salut.

Henri, peut-être, eût imité Robert ; mais, embarrassé par le coup d'œil scrutateur du jeune homme, il se contenta de lui serrer la main, et l'allée dans laquelle ils entraient se trouvant être plus étroite, il marcha derrière l'aîné, qui tenait toujours son bras autour du cou de Didier. Ce dernier comprit qu'une nouvelle action allait s'engager, dans laquelle on lui ménageait naturellement un désavantage quelconque. Il avait fait déjà la part du feu.

— Eh bien, mon frère, dit Robert le premier, avez-vous pu dormir ?

— Non, mon frère, répliqua Didier.

— Vous aurez beaucoup pensé, cher enfant ?

— Beaucoup, dit froidement le jeune homme.

Robert avait peut-être espéré une résipiscence. Le ton sur lequel ces deux syllabes furent répondues, leur accentuation brève et sèche comme le ressort d'un mousquet qu'on arme, démontrèrent à l'aîné que son interlocuteur était resté adversaire. Aussitôt, rendu par ce froid contact au sentiment de sa dignité, un peu honteux de ses

avances si mal accueillies, il ôta lentement sa main de l'épaule de Didier, et s'arrêtant au milieu de la promenade commencée :

— Je pense que nous aurons une belle journée ; n'est-ce pas votre avis ? dit-il à Henri, qui le rejoignit aussitôt.

Un pli imperceptible, l'ébauche d'un sourire amer parut et s'effaça au coin des lèvres de Didier. Il avait déroulé l'attaque ; on levait le siège ; il respira.

Robert, prenant Henri à son tour par le même geste affectueux dont naguère il caressait le frère rebelle :

— On chasserait bien un renard par ce beau froid sec ; qu'en dites-vous, compagnon ?

— A vos ordres, s'écria Henri. Préviendrai-je le garde ?

— S'il vous plaît, dit Robert.

Puis, voyant l'empressement amical du second, l'immobilité morne du troisième, symptôme menaçant qui l'alarma :

— Pardonnez mon caprice, Henri, s'écria-t-il soudain ; j'oublie que je suis brisé, malade. Je ne saurais endurer le cheval aujourd'hui.

Du coin de l'œil il guettait Didier pour surprendre au moins en lui un regret de ce malaise dont il pouvait à bon droit se croire la cause. L'enfant mutin ne s'attendrit pas ; il demeura farouche et insensible comme un marbre. Souffrait-il assez pour ne pas sentir la souffrance d'autrui ?

Robert, indigné de ce nouvel échec, se hâta de dire à Henri qu'il comptait sur sa bonne compagnie tout le jour. Quant à Didier, sans le regarder davantage, il lui jeta ces mots glacés :

— Que je n'interrompe point votre promenade.

Et il partit au bras de l'autre frère.

Tous deux supposaient bien que cette superbe attitude de Didier présageait une sortie dans la journée. Il n'en fut rien. Le jeune homme assista aux repas, en prit sa part, sans affecter ni triomphe ni tristesse. Il lut un peu dans sa chambre, mais il se promena la plus grande partie du jour. Sans cesse en vue de la maison, répondant librement quand on lui adressait la parole, n'évitant, ne cherchant personne, somme toute, malgré ses airs décidés du matin, il semblait avoir inauguré un système de concessions. Le soir vint sans qu'il eût parlé de sortir.

— S'il se contente de boudier un peu, et qu'il fasse ce que nous désirons, pensèrent les aînés, laissons-le boudier à l'aise. Son humeur passera ; le bénéfice restera.

Pendant la soirée, on causa comme à l'ordinaire. A part une légère fraîcheur dans les relations et certains phébus dans le langage, Didier fut bien. Henri lui proposa une partie de trictrac, qui, acceptée civilement, fut très-consciencieusement jouée. Robert regardait les coups, du côté d'Henri. On atteignit de la sorte l'heure habituelle de la retraite.

Plus Didier paraissait se soumettre, — hélas ! la nature

humaine est ainsi, et souvent la bonne nature, — plus Robert se drapait dans sa majesté pour faire payer au vaincu sa défaite. Au fond du cœur, il tressaillait de tendresse et de joie. Le petit frère, son flambeau à la main, vint saluer respectueusement les aînés, qui prirent leur revanche du matin par une froideur de même degré.

L'enfant parti dans sa chambre, Robert et Henri se trouvèrent moins à plaindre qu'ils n'avaient craint de l'être. Ils firent force plans pour l'avenir ; ils en revinrent toujours à l'indulgence, car ils étaient bons, délicats et pleins d'affection pour cet écolier trop précocé. Déjà ils se voyaient maîtres du lionceau apprivoisé, le forçant à déplorer ses aspirations à l'indépendance virile. Que si, par trop de soumission, cet enfant se rendait malheureux, et, cœur aimant, se consumait dans un amour défendu, on verrait, on s'informerait de cette jeune fille. Les Sillery étaient grands gentilshommes, mais, enfin, la distance n'était pas infranchissable d'un Montvalat à la pensionnaire, parente indirecte sans doute, car M. de Sillery n'avait ni fille ni nièce. Et puis, les choses n'iraient point jusque-là. Ces deux messieurs avaient des théories infail- libles sur l'amour.

Ils s'endormirent doucement dans de si complaisantes pensées. Et la nuit, même entière, ne leur eût pas paru longue, tant leur sommeil s'annonçait tranquille et bienfaisant.

Mais vers le milieu de cette nuit, Robert entendit gratter à sa porte. Une voix l'appelait :

— Monsieur le marquis, c'est moi, Adrien.

Robert alla ouvrir. Il vit son piqueur à moitié vêtu, quelque peu troublé, qui d'une main se grattait l'oreille, et de l'autre, fort tremblante, secouait plutôt qu'il ne tenait sa vaste lanterne, dont les rayons éblouirent M. de Montvalat.

— Qu'y a-t-il, Adrien? Pourquoi me réveiller ainsi?

Cet homme raconta que M. Didier venait de descendre à l'écurie, avait sellé un cheval, croyant n'être ni vu ni entendu, tant il marchait avec précaution et observait de faire passer l'animal sur la paille; qu'il s'était ouvert à petit bruit la porte basse, fermée seulement au loquet; qu'enfin il était sorti.

— Comment! s'écria Robert stupéfait, sorti! Quelle heure est-il donc?

— Tantôt une heure du matin, monsieur le marquis.

— Et tu l'as laissé sortir... malheureux!

Un large ébahissement du piqueur apprit à Robert que ce brave homme n'eût jamais pris sur lui la responsabilité d'une pareille consigne.

— Il a raison, pensa le maître. — Réveille M. Henri, ajouta-t-il, prie-le de ma part de passer chez moi.

Le digne Adrien attendait un remerciement, peut-être même une explication quelconque.

— C'est bien à toi de m'avoir prévenu, dit le marquis. M. Didier est un étourdi, et toi tu es un brave homme.

Adrien, satisfait, courut s'acquitter de sa commission.

Mais avant qu'Henri fût habillé, Robert, tout éperonné, entra dans sa chambre.

— Bottez-vous, mon frère, dit-il. — Toi, Adrien, selle-nous deux chevaux. — Vous pensez comme moi, n'est-ce pas, Henri? Ce drôle de Didier nous a joués : il est parti pour faire quelque nouvelle folie. Oh ! il me la payera ! Qui sait s'il ne se fera pas rompre le cou ? Vous savez qu'on l'espionne. Qui sait s'il ne tombera pas dans quelque piège infâme ? Maudit soit ce caractère traître et indiscipliné !

— Ayez pitié de lui, au nom de notre mère ! dit Henri d'une voix émue. Cependant il ne le mérite pas, j'en conviens, le sournois ! Qu'est-il allé faire ? Où est-il allé ?

— Eh ! pardieu ! mon frère, ce petit serpent nous a menti avec ses pudibonderies et ses bergerades ; il a pris ou donné quelque rendez-vous d'amourette : ne le voyez-vous pas clairement par son départ ?

— Un rendez-vous chez M. de Sillery ?

— Pourquoi non ?

— Il peut nous avoir donné le change sur la maison comme sur la maîtresse. C'est autre part qu'il sera allé.

— Non, Henri ; dans le premier moment de surprise, il n'a pas eu le temps de mentir ; j'en répondrais. Partons !

— Le rattraperons-nous, seulement ?

— Oh ! je brûle d'une colère que mon cheval comprendra, je vous le jure, s'écria le jeune homme en tordant son fouet dans ses doigts nerveux. Ah ! prenez vos pistolets ; bien ! et votre épée.

Une heure après, MM. de Montvalat, bien armés, bien montés, arpentaient rapidement la route, se dirigeant, non sans peine, malgré leur parfaite connaissance des bois, vers la maison si chère à Didier, dont parfois, au clair d'une lune avare, ils relevaient les traces fraîches encore dans le sable.

VII

On touchait à la fin de l'automne. Un vent sec chassait et ramenait, comme les flots d'une marée montante, des tourbillons de feuilles mortes. Parfois, au passage de gros nuages bistrés, l'obscurité la plus opaque enveloppait nos voyageurs, et, sous la couche de feuilles qui recouvrait la route, ils ne trouvaient plus, aux endroits incertains, les pas du cheval de Didier.

Cette recherche prolongeait pour eux les angoisses de leur expédition. Ils regrettèrent plus d'une fois de n'avoir pas emmené leur piqueur, dont le falot eût remplacé les astres obstinément voilés de cette nuit funeste.

L'oreille au guet, mettant à chaque instant pied à terre, ils perdirent un temps précieux. La fureur concentrée de Robert dégénérait en spasmes qui ébranlaient ses membres, et l'on entendait ses dents grincer comme dans la fièvre. Le patient Henri, exaspéré lui-même par les obstacles, déployait une activité voisine de la rage, car pour la quatrième fois il venait de perdre au coin d'un carrefour la piste du fugitif.

Tandis que de concert ils maudissaient Didier, honteux

l'un et l'autre, ivres de dépit, furieux contre l'ombre, la tourmente et leur impuissance, ils entendirent dans l'une des routes aboutissant à ce carrefour un bruit qui n'était ni le vent, ni le sifflement des feuilles, ni aucun de ces murmures mystérieux des grandes forêts, où les arbres s'entre-choquent, où les cerfs brament, où le hibou hulule, où les vieux sangliers rôdant par les gaulis se heurtent aux troncs sonores, harmonies multiples que le vent résume en une puissante et monotone voix, intelligible dans chacun de ses détails pour l'oreille exercée.

Les deux frères en furent frappés en même temps ; ce bruit singulier grandissait, il approchait.

— Un cheval ! murmura Robert.

— Un cheval emporté sans doute, répliqua Henri, car il court frénétiquement.

— Il vient, dit Robert, il vient ; écoutez, oui.

— Dans cette allée, ajouta Henri, il arrive comme la foudre.

— Il aura démonté son cavalier.

— Assurément... Ah mon Dieu ! quelle idée !

— Si c'était le cheval de Didier... N'est-ce pas ce que vous voulez dire ?

— Malheur, malheur sur ce misérable enfant qui n'a pas songé aux tortures qu'il nous fait subir !

Cependant s'approchait ce cheval, ou plutôt cette tempête ailée ; ses pieds frappaient la terre d'un roulement retentissant ; on entendait gronder le souffle dans ses flancs

gonflés; deux jets de vapeur brûlante sifflaient en jaillissant de ses naseaux et illuminaient pour ainsi dire les ténèbres de leurs traînées phosphorescentes.

Encore quelques secondes, et l'animal aurait passé devant eux. Avides, épouvantés, ils se demandaient s'il ne fallait pas lui barrer la route ou seulement s'assurer à son passage que c'était bien le cheval de leur frère et que le cavalier manquait. Mais soudain, comme pour répondre à leur question muette, un petit cri humain se fit entendre, un de ces rauques stimulants, plus aigre que le fouet, plus déchirant que l'éperon, qui enleva l'animal éperdu et précipita encore sa course furibonde.

Un cavalier guidait le cheval. Henri et Robert distinguèrent un moment son ombre courbée sur le cou de la noble bête; en vain crièrent-ils : — Didier! Didier!... en vain, se montrant, les bras étendus, essayèrent-ils de se faire reconnaître et d'arrêter l'élan de ce météore insensé : leurs cris, leurs gestes, se perdirent dans la poussière et dans l'écho de la trombe qui passa en grondant.

Mais tout à coup un silence. Le cheval s'est abattu à vingt toises des deux frères. Le cavalier a roulé par-dessus sa tête; Robert et Henri s'élancent, le cœur navré. Infailliblement, dans cette chute effroyable, l'homme et le cheval ont dû s'écraser tous deux.

— Ah ! malheureux ! crient-ils, malheureux !

Et ils s'empressent pour porter secours à l'infortuné, qu'ils croient encore être leur frère.

— Le premier qui me touche est mort ! répond une voix qui n'a rien d'humain, une voix sans haleine et brisée par l'agonie.

— Ce n'est pas Didier, s'écrie Robert en s'approchant, malgré la menace d'un pistolet soulevé par une main défaillante.

— Montvalat ! murmura la voix éteinte.

— C'est Clermont ! s'écrièrent les deux frères en soulevant dans leurs bras ce corps inanimé.

Mais vainement s'efforcent-ils de relever leur ami, qu'ils réchauffent et embrassent. Le page de Conti a perdu connaissance, peut-être même a-t-il perdu la vie. Ses yeux sont fermés ; de son front déchiré sur un caillou, le sang coule abondamment ; affaissé sur lui-même, il plie comme un cadavre dans les bras de ses amis au désespoir. Le cheval, plus heureux que son maître, ne gémit plus, ne souffre plus ; s'il est tombé, c'est qu'il était mort.

Mais tandis que MM. de Montvalat étanchent le sang et adossent Clermont à un arbre, ils ont tout oublié ; Didier s'est effacé de leur pensée. Ce qu'ils se demandent, c'est s'ils sauveront leur ami ; ce qui les inquiète, c'est cette arrivée si soudaine, si mystérieuse, du page, que tout le monde croit en Hongrie ; c'est enfin l'ardeur délirante avec laquelle il poussait son cheval, comme si la forêt n'était pas sûre, comme si quelque démon eût sauté en croupe derrière lui.

Mais cette nuit fatale couve encore d'autres malheurs.

Robert et Henri frissonnent tout à coup d'une terreur superstitieuse, car derrière leur groupe ainsi disposé sur le bord du chemin un nouveau bruit se fait entendre. Des cavaliers haletants, précédés de porte-flambeaux, semblent avidement chercher les traces du page. Ils arrivent, ils entourent les deux frères, dont les chevaux, libres à quelques pas, leur ont dénoncé la présence.

— Secours ! secours ! dit Robert en les voyant. Ce malheureux va mourir.

La troupe se composait de cinq archers, précédés par un capitaine. Tous mettent pied à terre.

— C'est lui ! nous le tenons enfin ! dit le chef en reconnaissant à la lueur des flambeaux le visage livide et ensanglanté de Clermont. — Qui êtes-vous, messieurs, ajouta-t-il en repoussant les deux frères avec défiance. Oui, qui êtes-vous, et comment vous trouvez-vous ici avec ce cavalier à pareille heure ?

Un des archers s'approchant de l'oreille du chef lui murmure bien bas à l'oreille le nom de MM. de Montvalat, qu'il a reconnu.

— Ah ! s'écria le capitaine, ce n'est pas étonnant. Bien ! bien ! c'était un rendez-vous. Qu'on les désarme ! qu'on surveille tous leurs mouvements ! Quant à nous, fouillons ce jeune homme, les papiers doivent être dans son pourpoint. Allons !

— Nous désarmer ! fouiller Clermont ! mais vous êtes donc des voleurs ? s'écria Robert. Nos armes, vous ne le

aurez pas, et si vous touchez ce malheureux, prenez garde ! Sachez que c'est un page de M. le prince de Conti.

En parlant ainsi, en se précipitant vers leur ami malgré les archers qui les avaient entourés, MM. de Montvalat venaient de jeter le désordre dans la troupe et de dégager Clermont, toujours sans mouvement au pied de l'arbre. Mais alors le chef de l'expédition jugea prudent de composer avec ses deux adversaires.

— Et vous, leur dit-il, sachez que nous agissons au nom du roi. Sachez que ce jeune homme est poursuivi depuis la frontière, qu'il a échappé à trois lignes d'agents apostés pour l'arrêter. Il est porteur d'une correspondance criminelle des princes de Conti pour certaine personne suspecte du voisinage, et nous avons ordre de saisir cette correspondance à tout prix. Quant à vous, messieurs de Montvalat, depuis un mois nous vous surveillons aussi tous trois, et pour cause. Résisterez-vous ? ferez-vous rébellion ? En ce cas vous êtes complices du crime dont nous recherchons les preuves. Décidez-vous promptement, car nous sommes pressés. Le roi commande. Êtes-vous pour lui ou contre lui ?

Le silence de Robert, son hésitation dans cette terrible conjoncture, firent voir aux archers que l'argument avait porté coup. Ils s'élançèrent sur leur proie ; déjà ils étendaient vers Clermont leurs mains avides, ils le touchaient.

Mais aussitôt de ce coin sombre se releva le prétendu cadavre : une flamme rouge, une explosion, jaillirent de

sa main. Le plus entreprenant des archers, le chef, bondit en arrière, la cervelle traversée d'un coup de pistolet.

Clermont, soulagé par la perte de son sang, refroidi par le vent et la rosée, avait repris connaissance pendant la discussion ; peu à peu, recueilli, écoutant, et décidé à mourir plutôt que de livrer ce qu'on lui voulait prendre, il provoquait ainsi ses ennemis à un combat désespéré.

Traversant jusqu'à ses deux amis, dans le premier moment de stupeur qui suivit son attaque, et pendant que les archers relevaient leur compagnon :

— Robert, Henri, si vous ne m'aidez pas, dit-il, si ces lettres sont prises, la princesse de Conti est perdue, et moi je suis déshonoré !

— Jetez-les dans un buisson, glissa Henri à son oreille.

— Impossible ! repartit Clermont, elles sont cousues dans ma ceinture ; il faut que je meure ici. Par grâce, mes amis, par pitié, ne leur laissez pas mon cadavre ! Secourez-moi !

— Contre le roi ! murmura Henri. O Didier ! misérable Didier ! pourquoi nous as-tu conduits ici ?

— Eh ce n'est pas Didier qui nous perd, c'est la fatalité, interrompit Robert de Montvalat. Soyez tranquille, monsieur de Clermont, nous ne vous abandonnerons pas. Prenez mon cheval, et fuyez ; nous arrêterons ici ces quatre hommes !

En même temps il soulevait le page dans ses bras vigoureux et le plaçait en selle. Les archers comprirent. Les uns se précipitèrent sur le petit groupe pour lui barrer le passage ; les autres, plus avisés, montèrent eux-mêmes à cheval. Mais Clermont, ranimé, avait déjà tourné bride et passé sur le ventre aux archers à pied. Des deux pistolets de Robert il abattit deux chevaux qui commençaient à le serrer de près. Les archers, furieux, firent feu à leur tour. On vit, dans la fumée, Clermont continuer sa route, mais Robert était tombé. Henri se précipita sur le corps de son frère en poussant des cris déchirants.

VIII

Didier, en s'échappant de Montvalat, savourait sa liberté avec une joie sauvage. Il aimait cette nuit noire; il buvait à longs traits ce vent aux froides rafales. Sa fièvre, irritée par vingt-quatre heures de contrainte, se résolut en soupirs de béatitude lorsqu'il arriva en face de la maison qui renfermait son trésor, lorsqu'il prit possession, comme à l'ordinaire, de son banc, vieille arche de pont en ruines, masquée par des saules et des lierres, d'où l'on apercevait, par-delà le grand chemin, les fenêtres de l'inconnue.

O jeunesse ! ô poésie saintement absurde des premières amours ! quelle réalité de délices égalera jamais vos chimeriques voluptés ! Lequel voit-on courir plus avide au rendez-vous, de l'amant qui adore la porte ou de l'amant qui en a la clef ?

Oui, c'était pour ce recoin mystérieux que Didier, depuis un mois, quittait chaque jour ses frères et qu'il eût quitté le monde ; c'était pour épier pendant de longues heures une apparition de cette divinité, pour observer

un de ses mouvements, pour deviner le jeu de son ombre. Pendant toute une semaine, elle ne paraissait pas : la maison semblait morte. Tout à coup on la voyait à la fenêtre, s'accoudant au balcon : alors un soleil surnaturel, un astre inconnu, celui du paradis des anges, transfigurait soudain le ciel et la terre. Didier voyait, il aspirait, il s'enivrait. Si l'idole descendait sur la terrasse des grands tilleuls pour s'y promener accompagnée, Didier ne remuait pas; caché comme un insecte dans son feuillage, il se réchauffait aux rayons de l'astre d'or, il faisait de loin sa provision de bonheur. L'inconnue se promenait-elle seule, Didier, plus hardi, allait prendre son cheval attaché dans le bois voisin; il se promenait aussi, lui, sur la route, devant cette terrasse, n'osant pas regarder, mais palpitant de la certitude d'être vu. Il passait bien loin, puis revenait, puis repassait encore, et ces témérités inouïes noyaient son cœur d'épouvante et d'ivresse.

Tel avait été, disons-nous, l'emploi de toutes ses journées, et quand il s'échappa dans cette nuit de tourmente, imprévoyant des catastrophes qu'il allait causer, Didier n'espérait même pas le stérile bonheur d'apercevoir une fenêtre, un rideau ou une ombre. L'obscurité était trop profonde, les volets trop bien fermés. Tout dormait à cette heure. Mais il respirerait l'air qui caressait cette maison chérie, il mêlerait son souffle aux murmures magiques qui berçaient le doux sommeil de la bien-aimée. Et puis, les ambitions grandissent chez les amoureux comme chez

l'avare : Didier méditait un grand projet réalisable cette nuit même, si la tempête propice voulait lui prêter son fracas et ses ténèbres.

La jeune fille avait, quelques jours avant, dans sa promenade, cueilli, puis effeuillé des chrysanthèmes sur la terrasse; ces précieux débris devaient être là, jonchant le sol. Didier les sentait sans les voir : il les eût trouvés les yeux fermés. Quelle belle entreprise, au plus fort de l'orage, contre les tourbillons du vent et l'effort de toute la nature ! Quelle volupté de pénétrer sur cette terrasse redoutable, non pour les vulgaires aventures auxquelles le prosaïque Henri avait fait allusion, mais pour la conquête d'une si suave relique ! Quel délice de saisir la fleur qu'elle avait touchée et de baiser le balustre de pierre à l'endroit où ses deux bras s'étaient posés !

Pour cette âme de salpêtre, le désir, c'était l'étincelle, c'est-à-dire l'explosion. Le moment est favorable. Un nuage immense enveloppe et confond ciel et terre. Les éléments sont déchaînés. Didier s'élanche de sa cachette, il escalade l'angle de la muraille, là où des cavités ménagées dans la pierre laissent un passage aux eaux de pluie. En quelques bonds il atteint le faite, il embrasse un arbre, il est arrivé.

Soudain le vent apporte à son oreille l'écho affaibli d'une détonation lointaine. Quelque braconnier, sans doute, à l'affût dans la forêt. Pauvre homme, que risque-t-il ? son coup de feu va se perdre dans la grande voix des rafales.

Qu'il fasse bonne chasse, qu'il soit heureux, ce n'est pas Didier qui le dénoncera.

Il s'avance courbé, retenant son haleine, vers l'extrémité de la terrasse, à l'endroit où la jeune fille a égrené ses fleurs. Mais voilà encore des coups de feu au loin, trois, quatre, cinq explosions.

Les forestiers faisaient donc bonne garde. Pauvre braconnier ! Ah ! tout le monde ne peut pas être heureux.

Didier palpe et saisit les chrysanthèmes flétris. Ce sont bien eux, c'est-à-dire bien elle; il remercie Dieu, qui a laissé tomber de telles félicités sur la terre. Désormais l'amour ne sera plus vague; l'amant ne sera plus seul; ces fleurs représentent une volupté pour chacun de ses sens. Maintenant il les touche : au jour il les verra sur leurs tiges rompues, sur leurs pétales mutilés, il reconnaîtra l'empreinte des doigts adorés qui les meurtrirent. Ce parfum âpre et balsamique de la pâle fleur d'automne éveillera en lui toute idée d'amour et de beauté. Le chrysanthème sera sa fleur, il a son secret. Et vous qui pouvez dormir quand Didier vous aime, vous que vos rêves n'avertissent point de sa présence, désormais, malgré vous, il possède une part de vous.

Certes, ce n'est pas après un tel succès, au sein d'un pareil bonheur, qu'il y aurait place pour le regret d'hier, pour l'inquiétude de demain. L'enfant ingrat n'a plus de famille, plus de mémoire; tout l'univers est pour lui dans ce sol qu'il foule, dans ces murs qui blanchissent vague-

ment au crépuscule. Qu'une fenêtre s'illumine, qu'une ombre s'y encadre, Didier va se prosterner, non pas devant Dieu, mais devant l'idole. Car ces fleurs sont magiques, leur séve est un philtre : qui sait si elles ne feront pas un prodige ? Effaçant le passé, pourquoi n'évoqueraient-elles pas l'avenir ?

Le prodige, le voilà. Une sourde rumeur se mêle aux bruits de l'ouragan. On dirait des voix étouffées auxquelles des soupirs répondent. Si Didier n'était pas assuré de sa raison, s'il n'avait là devant lui cette maison endormie, s'il ne sentait au-dessus de lui, autour de lui, partout, la nuit et la solitude, il croirait que la maison s'éveille, il croirait que des pas y retentissent, il croirait que des lumières s'y promènent.

Mais oui, grand Dieu ! on a marché. Oui, l'on a parlé. Tout s'allume aux parois latérales, les fenêtres s'ouvrent à grand bruit, les portes crient, un concert de voix empressées, haletantes, est suivi d'un tumulte de gens qui descendent, qui montent, qui courent dans les vestibules ; on selle des chevaux, on s'arme, on part. Tout ce désordre éclate et flamboie en une minute avant que Didier, foudroyé, ait eu le temps de s'assurer s'il rêve ou s'il est fou ; à peine a-t-il fait un pas vers l'angle qui a favorisé son escalade et protégera de même son évacion.

Au même instant, une longue traînée de lumière court en avant de lui et accuse démesurément son ombre sur la terrasse resplendissante. Il s'arrête, effaré, il se re-

tourne : une grande et large fenêtre vient de s'ouvrir de plain-pied avec le sol. Il n'a que le temps de se jeter derrière un arbre. Une femme s'élançe au balcon, vêtue à la hâte, et roulant ses cheveux d'une main mal assurée. Elle répond à peine à diverses personnes qui sont entrées avec des flambeaux dans son appartement comme pour lui apporter quelque grande nouvelle. Elle repousse des femmes qui achèvent de l'habiller. C'est l'inconnue, c'est l'idole, belle et touchante en ce désordre comme jamais poète ne put rêver Vénus blessée ou Armide en larmes.

Pendant qu'elle écoute avidement au dehors et interroge les ténèbres, une voix partie du fond des appartements, une voix bien chère qui remue Didier jusqu'aux entrailles, appelle tout à coup, lamentable et énergique à la fois :

— Madame la princesse ! madame la princesse !

L'inconnue se retourne, court à la rencontre de celui qui a poussé ce cri.

— Clermont ! dit-elle, mon pauvre Clermont !

Et Didier, pâle d'horreur, aperçoit dans le pavillon son ami, le page de Conti, effaré, inondé de sueur et de sang, qui tombe à genoux devant cette femme en murmurant :

— J'ai voulu mourir aux pieds de Votre Altesse Royale pour lui dire que la lettre de Monseigneur est sauvée.

Un nuage passa sur les yeux de Didier ; cette divinité, cette jeune fille, toute sa félicité, toute sa vie, c'était

Marie-Anne, la princesse de Conti, la femme d'un prince du sang, la fille du roi !

— Non, vous ne mourrez pas ! s'écria la princesse en relevant le page, que des mains empressées comblaient de soins auxquels il s'arrachait avec désespoir.

— Oh ! je le veux, madame ! il le faut ! dit Clermont : car ces coups de feu qui m'ont épargné sur la route ont frappé mes généreux défenseurs ; j'ai entendu leurs cris après le sifflement des balles. Eux, que je rencontrais par hasard ; eux, qui pouvaient me laisser mourir, ils sont morts peut-être !... Non, je ne survivrai pas à MM. de Montvalat !

A ce nom foudroyant, Didier, frappé déjà d'un premier coup si terrible, se releva, hagard, les cheveux dressés, se cramponnant pour rester debout à l'arbre qui l'enveloppait de son ombre.

— Les voilà ! les voilà ! on les amène ici ! s'écria un officier accouru près de la princesse.

Clermont, les assistants, madame de Conti elle-même, descendirent dans la cour pour recevoir le funèbre cortège.

Quand Didier, du haut de la terrasse, aperçut de loin les flambeaux et les torches défilant lentement dans l'avenue ; lorsqu'il put distinguer, sur la civière qu'on apportait, un corps ou plutôt un cadavre inanimé, le cœur lui bondit jusqu'à la gorge, il s'élança par-dessus le balustre, tomba dans un fourré dont les broussailles, en se brisant, le criblèrent de blessures ; il courut comme un forcené

jusqu'à la grille sous laquelle passait en ce moment Robert, son frère aîné, livide, sanglant et les yeux fermés. Debout près du blessé, marchait Henri, épuisé de larmes, une main de Robert dans les siennes. Il aperçut tout à coup Didier.

— Vous voyez votre ouvrage, lui dit-il en l'écartant avec une sombre colère. Sans vous notre frère vivrait, et grâce à vous il va mourir. Mais qu'importe? Chevalier de Montvalat, retournez à vos amours!

Didier se tordit les mains en silence; ses yeux arides cherchèrent Dieu dans le ciel pour le prendre à témoin de ce qu'il souffrait et faire un suprême appel à sa miséricorde. Cependant tout entra au château; Didier resta seul, anéanti; il espérait la foudre.

Mais bientôt, s'agenouillant devant une dalle tachée du sang de son frère :

— Dieu juste, dit-il d'une voix ferme, Dieu tout-puissant, recevez le serment que je fais de n'aimer plus rien que vous en ce monde! Sauvez la vie de mon frère, et je me consacre uniquement à vous jusqu'à mon dernier jour!

De cette place où venait de prier un enfant, se releva un vieillard, mort à jamais aux joies de la terre. Dieu l'entendit et pardonna sans doute : — il avait tant aimé!

IX

Plusieurs années après cet épisode, qu'on pourrait appeler le prologue de notre histoire, la fortune avait soufflé sur toute cette jeunesse fatiguée du calme plat de la cour, et les événements si impatiemment souhaités n'avaient manqué ni à l'Europe ni à Versailles.

Marie-Anne devenue veuve, à dix-huit ans, du prince de Conti; M. de la Roche-sur-Yon devenu prince de Conti par la mort de son frère aîné; les deux autres filles du roi et de la Montespan mariées, l'une au duc de Bourbon, petit-fils du grand Condé, l'autre au duc de Chartres, neveu du roi; l'édit de Nantes révoqué; la ligue d'Augsbourg déchaînant sur la France seule tout l'Empire, la Suède, l'Espagne, la Hollande et la Savoie; le grand Condé mort; la couronne d'Angleterre tombée sur le front de l'irréconciliable Guillaume d'Orange; Louvois foudroyé en quelques minutes; les victoires de Fleurus, Staffarde, Steinkerque, Nerwinde et la Marsaille, immortalisant et décimant la France; le maréchal de Luxembourg emporté avec la fortune du royaume : telles furent les distractions

que la destinée offrit à ces jeunes ambitieux qui trouvaient d'abord la vie trop monotone.

Quant à Versailles, il n'avait pas changé. Le roi n'était qu'un peu plus vieux ; madame de Maintenon n'était qu'un peu plus vieille. Leur férule n'était qu'un peu plus lourde pour des écoliers devenus hommes. Les princes et les jeunes gens s'allaient faire tuer à la guerre pour ne pas périr d'ennui.

Pour les princesses et les dames, n'ayant pas cette ressource, elles faisaient de leur mieux, et ce mieux était bien peu de chose.

Qu'on se figure, dans un silence opaque et solennel, une représentation cérémonieuse donnée par des ombres devant une assemblée de vivants, contenus bien moins par le respect que par la peur : le moindre rire mal étouffé fera scandale, le plus léger mouvement retentira comme un tumulte. Telle était la cour : une scène où les acteurs jouent et recommencent la même pièce ; une salle où les spectateurs, pressés de jouer à leur tour, n'osent pas siffler, mais trouvent la pièce trop longue.

Un matin, après la messe et avant le dîner, le roi, fatigué de Versailles, de Trianon et de Marly, las de la guerre et de la paix, des prologues d'opéra et des pamphlets de Hollande, n'ayant pas même la ressource d'aller s'ennuyer chez madame de Maintenon, qui était partie pour Saint-Cyr, le roi vit dans le parc des préparatifs de feuillages, d'illuminations et de feux d'artifice, et se souvint

tout à coup qu'il approchait de son jour de fête, c'est-à-dire de ses soixante ans, âge auquel un roi même n'est plus jeune, quoi que puissent faire pour le lui persuader la musique et la poésie.

Il s'assombrit. Le temps était maussade, la journée suspecte. Trois audiences menaçantes, demandées en forme par des gens qui, jouissant des grandes entrées, n'avaient qu'à se présenter pour être admis. C'étaient l'Allemande Madame, seconde femme de Monsieur, et femme difficile; le duc de Lorraine, un ami douteux qui, ayant perdu son duché, se mourait d'envie de le reprendre, tandis que le roi, pour le garder, essayait de lui faire épouser sa fille, la veuve de M. de Conti; enfin, le duc de Bourbon, un gendre. Ces gendres demandent toujours quelque chose.

Le roi voyait du coin de l'œil ces trois personnes qui l'attendaient et tuaient le temps à se faire ou à se rendre des révérences.

Il prit le chemin le plus long pour rentrer dans son cabinet, et, rencontrant le capitaine en quartier chargé, selon l'usage, de la police militaire de la ville et du château :

— Sait-on, demanda-t-il, quels étaient les gens qui menaient si grand bruit hier au soir derrière les réservoirs?

— Sire, c'étaient les délégués de la compagnie des gendarmes-Dauphin, répondit le capitaine.

— Depuis quand MM. les gendarmes se croient-ils autorisés à chanter et à porter des santés si bruyamment et si près de chez moi?

— Sire, ils avaient l'honneur de boire à M. le prince de Conti, un peu en souvenir de Steinkerque, dont c'est, je crois, l'anniversaire, mais surtout à cause de la présence du prince et pour le remercier.

— Ah! dit le roi très-froidement, M. de Conti était là, buvant avec les gendarmes de Monseigneur?

Ils'arrêta, puis reprit :

— Et on le remerciait... de quoi? de Steinkerque? c'est déjà vieux... D'ailleurs, il n'a pas, j'imagine, gagné la bataille à lui seul.

— Non, Sire, MM. les gendarmes témoignaient à S. A. R. leur satisfaction pour la nomination des deux brigadiers nouveaux qu'il vient d'obtenir pour eux de monseigneur le Dauphin.

— Quels brigadiers? demanda le roi en relevant la tête.

— MM. Robert et Henri de Montvalat, incorporés tout récemment aux gendarmes.

Le roi fit un mouvement. Ce nom de Montvalat l'agaçait toujours malgré lui.

— Monsieur le Dauphin, murmura-t-il, peut mettre dans ses gendarmes les brigadiers qu'il voudra, mais je ne veux pas de bruit à Versailles; dites-le à qui de droit.

Le capitaine s'inclina.

— De ce pas, Sire, répliqua-t-il, je vais l'annoncer à M. de Clermont.

A ce nom, le roi fit une grimace plus significative encore.

— Pourquoi à Clermont? dit-il.

— Parce que c'est lui, Sire, qui, en sa qualité d'enseigne des gendarmes, donnait le repas de fête.

— Eh bien! dites-le lui très-ferme, riposta le roi. J'aurais été bien étonné ce ne pas voir ce nom-là dans une affaire qui m'est désagréable.

Sur cette sortie, il quitta le capitaine et poursuivit son chemin. A la porte l'attendait le premier exempt du château avec le rapport de la nuit, résumé ordinairement très-perfide et très-redouté que la police particulière du roi lui dressait chaque matin de la conduite de toute la cour pendant les dernières vingt-quatre heures. Ce système d'espionnage, importé d'Espagne par Anne d'Autriche, et d'Italie par Mazarin, avait fait partie dès l'enfance du roi de son éducation politique, et, il faut l'avouer, lui rendait les plus grands services pour discipliner une famille nombreuse, divisée, et fort disposée aux empiétements de tout genre.

Le roi déchira l'enveloppe, et, tout en marchant, se mit à lire, entre autres révélations :

« 4 août. La maison de la rue du Pot-de-Fer, près les Sœurs de la Charité, devant laquelle, une nuit du mois dernier, on avait prétendu voir monseigneur le Dauphin

attendant, ce qui était absurde, appartient à une demoiselle de Choin, fille d'honneur de madame la princesse douairière de Conti. Cette demoiselle de Choin s'y est installée nouvellement. Elle y passe les instants de loisir que lui laisse son service chez madame la princesse. Cette nuit, après onze heures, un homme est entré mystérieusement dans ladite maison, d'où il n'est sorti qu'au point du jour. A son habit de nuit, d'une étoffe étrangère, il a été reconnu aussitôt... »

Le roi, assez peu intéressé, bien que le document promît mieux encore, interrompit sa lecture en songeant qu'il ferait attendre trop longtemps Madame, personne fort irritable sur les questions d'étiquette, et dont il craignait les boutades tudesques.

Il froissa donc le papier, ajournant la suite, et entra dans son cabinet.

Le roi donnait parfois aux dames leur audience d'une façon singulière. Il s'arrêtait devant la personne qui avait à lui parler, et prêtait une de ses oreilles, dans laquelle la réclamation devait être glissée à voix basse, laconiquement et sans aucune pantomime possible, comme au confessionnal. Il était arrivé souvent que deux parties en discussion occupassent à la fois chacune un côté du roi, lequel, avec une dextérité merveilleuse, écoutait et répondait à droite et à gauche sans que l'un des adversaires comprît la réclamation de l'autre ni la réponse faite par le roi.

Il va sans dire que ces audiences trop publiques et très-familiales, fort recherchées par les diseuses de rien, étaient l'effroi des plaignantes qui prétendaient à une discussion en règle. Or, dans l'audience *à l'oreille*, elles étaient expédiées en une minute, rarement en deux, et toujours avec une solution des plus vagues, en raison de la circonspection commandée par la présence d'un nombreux auditoire.

Le roi s'approcha donc de Madame, l'oreille tendue, pour lui donner une de ces audiences sommaires ; mais la digne princesse n'en voulut pas. Elle commença le cérémonial des audiences solennelles, prit sa distance, et obligea le roi à l'écouter en grand. Ce début sembla de très-mauvais augure à S. M., qui, par un salut gracieux à MM. de Lorraine et de Bourbon, les avertit de se tenir à l'écart. Ils passèrent dans la galerie voisine.

La princesse parlait un français vigoureusement timbré de consonnes germaniques. L'âpreté de sa diction ne s'alliait pas mal à une certaine animation de son teint, à certain éclat de ses yeux, qui promettaient à Louis XIV une scène de famille.

Lorsque Madame eut vu les deux princes hors de portée :

— Sire, dit-elle, mon fils, M. le duc de Chartres, a eu l'honneur d'épouser madame votre fille, et ce lui a été certainement un grand honneur.

Ce mot la suffoquait ; elle devint pourpre. Le roi se

rappelait la rage de Madame à l'occasion de ce mariage avec une bâtarde ; il se rappelait l'héroïque soufflet dont elle avait gratifié monsieur son fils le jour où celui-ci donna son consentement. Contre une telle amazone, la susceptibilité eût été dangereuse ; il le prit sur un ton conciliant.

— Ce fut une grande joie pour moi, dit-il, ma chère sœur.

— Eh bien ! Sire, il faut que la joie soit un peu pour tout le monde, reprit l'irascible Allemande. Madame votre fille ne rend pas mon fils heureux.

Le roi rougit, mais se contint.

— Est-ce possible ? dit-il.

— Oui, Sire, M. de Chartres est doux, patient avec les femmes, il est faible même, il tient en cela de Monsieur, qui n'a jamais su repousser une injure.

— Heureusement, madame, interrompit le roi, votre fils n'a pas la même faiblesse avec les hommes. Il est lion de ce côté. Il tient de sa mère.

Madame fit la révérence, mais ne désarma pas pour un compliment. Poussant ses avantages :

— Sire, continua-t-elle intrépidement, madame la duchesse de Chartres est d'un orgueil qui nous blesse tous. Nous sommes aussi de bonne famille et habitués à des égards. Elle en manque. Hier elle a offensé mon fils, et moi particulièrement.

— J'en suis au désespoir, dit le roi ; mais êtes-vous bien sûre ?...

— Jugez-en. Mon fils avait été supplié d'assister à une fête donnée en son honneur et en l'honneur de M. de Conti par les gendarmes-Dauphin.

— Je sais, je sais, interrompit le roi mal à l'aise.

— A propos de l'anniversaire...

— D'une bataille gagnée. Je sais, je sais.

— De Steinkerque, dit avec éclat la princesse, où mon fils a, dit-on, très-bien fait, en vrai prince du sang!

— Assurément, dit le roi fronçant le sourcil. Eh bien! madame?

— Eh bien! Sire, M. le duc de Chartres était convenu avec M. de Conti d'accepter l'invitation, quand madame votre fille, intervenant, a prétendu que ce serait désobliger Votre Majesté. Mon fils a soutenu le contraire. La duchesse s'est emportée, riant beaucoup de Steinkerque qu'elle appelait la journée des cravates. Elle a naturellement beaucoup d'esprit, madame votre fille, Sire, trop d'esprit.

Le roi, blessé par cette allusion à l'esprit proverbial des Montespan, se renferma dans un de ces froids silences qui désarçonnaient en Europe les plus audacieux harangueurs. Madame passa outre à fond de train.

— Mon fils se fâcha, ajouta-t-elle : la duchesse le traita en écuyer. J'arrivai pour essayer de rétablir la paix, et madame votre fille m'insulta à mon tour en parodiant ma prononciation allemande. C'était me reprocher que je ne suis pas Française. Jour du ciel! non, je ne le

suis pas, et je m'applaudis d'être née dans un pays où les enfants respectent leur mère !

— Calmez-vous, calmez-vous, ma sœur, dit le roi en lui prenant les mains. Madame de Chartres est une étourdie, une mauvaise tête, mais son cœur est bon, j'en réponds. Elle vous fera très-humblement ses excuses et les fera d'elle-même.

— Publiques ! alors , publiques ! s'écria la princesse exaspérée, car l'offense a été publique. Il y avait là quelqu'un quand elle nous a traités ainsi, mon fils et moi.

— Qui donc ?

— D'abord l'ex-précepteur de mon fils, l'abbé Dubois.

— Ce n'est personne, cela, ma sœur... Ensuite ?

— Ensuite le gentilhomme qui venait au nom des gardes, M. de Clermont.

Le roi bondit sous cette nouvelle piqure.

— Lui encore ! dit-il. Madame, ne faites pas attention ; ce quelqu'un-là est sans conséquence, c'est moins que rien. Vous en feriez quelque chose en demandant que notre fille se justifiât devant lui. Ces gens-là ne doivent nous entendre que quand nous leur faisons l'honneur de leur parler.

Puis, ajoutant à ces civilités diverses autres caresses et promesses qui dégonflèrent peu à peu le cœur de l'Allemande, il la congédia satisfaite à peu près pour cette fois.

— Oh ! ces Montespan, sang terrible ! murmura-t-il lorsqu'il fut seul. Cette enfant-là me donnera des chagrins.

Le roi pensait avec satisfaction qu'il avait deux filles avec lesquelles il serait probablement plus heureux.

Comme pour s'être contenu il se voyait un peu rouge et animé, il voulut employer à se bien remettre quelques minutes entre cette audience fâcheuse et les deux autres dont il était menacé.

Naturellement le rapport inachevé se présenta pour opérer cette transition. Le roi en reprit la lecture à l'endroit où il l'avait interrompue.

— Hum!... Choin!... Cette nuit, passé onze heures... un homme est entré mystérieusement dans ladite maison, A son habit d'étoffe étrangère, il a été reconnu aussitôt pour M. de Clermont.

— Ah! gronda le roi, impatienté par ce nom malencontreux, c'est donc une peste, ce Clermont-là!

Et, le roi frappant du poing sur sa table, l'huissier se figura que c'était le signal pour la reprise des audiences. Il introduisit donc M. le duc de Bourbon, qu'en se retournant le roi trouva au milieu de son cabinet. Et ce n'était pas une apparition capable de rasséréner un esprit malade.

En effet, le petit-fils du grand Condé ressemblait à un de ces nains effrayants de Paul Véronèse et de Vélasquez. Tête énorme, teint safrané, tronc bossu et rabougri, jambes torses; tout cela soudé ensemble par des nodosités formidables. L'œil bilieux, d'un noir-rouge, respirait une audace effrénée que, chez tout autre qu'un si grand prince, on eût appelée l'effronterie du crime. On sentait, sous cette

enveloppe, les violences d'un sang perpétuellement révolté par des obstacles invisibles ; dans les anfractuosités de ce moule s'agitait une âme tourmentée, faussée, honteuse, une âme qui eût été celle d'un roi, si le corps eût été celui d'un homme. Malicieux, instruit, d'une intrépidité dangereuse chez un personnage de ce rang, redouté, redoutable, haï presque autant qu'il était ridicule, tel était l'époux donné par Louis XIV à sa deuxième fille. Aux étrangers, le premier aspect de cette difformité diabolique causait la fièvre : ses intimes familiers en étaient quittes pour le frisson.

Il est difficile de comprendre comment le roi, si cruel pour ce qu'il appelait les magots de Téniers, avait pu se résoudre à croiser sa race élégante avec ce nain épouvantable. Mais le roman ne discute pas les raisons d'État. Louis XIV, en apercevant son gendre, se mit à lui sourire avec d'autant plus de bienveillance, qu'il le trouva plus torse et plus sinistre.

— Quelle bonne fortune vous amène si matin ? demanda le roi.

— Ma mauvaise fortune, Sire, mon désespoir, répliqua le duc de Bourbon fort ému, soit en réalité, soit pour le besoin de la cause. Je viens déposer une plainte aux pieds du roi, une plainte trop longtemps étouffée, mais que les circonstances rendent obligatoires pour mon repos et ma dignité. Puisse Votre Majesté me pardonner de lui causer cette peine ! Il s'agit de madame la duchesse de Bourbon.

— Ma fille !

— Oui, Sire. Ce n'est pas assez de cette humeur caustique dont tout le monde se plaint à la cour, et qui choisit ses victimes jusque dans sa famille, jusque dans son ménage, plus haut encore ! N'épargner rien, ni personne, est d'un goût au moins douteux chez une princesse née si près du trône...

— Mon fils, interrompit le roi avec bonté, soyez indulgent pour votre femme comme je le suis moi-même. Elle chausonne tout le monde, c'est vrai, moi tout le premier ; la manie est déplorable, mais non sans remède. J'ajouterai que ces chansons, trop facilement applaudies par les courtisans, ne sont pas toujours d'elle, et on lui en attribue malicieusement les plus méchantes, qu'elle n'eût jamais osé faire. Elle les reniera, je m'y engage. La paix.

Le duc ne se rendit pas aussi facilement que son royal beau-père l'avait espéré.

— Je ne lui reproche pas seulement ses chansons, dit-il, elle a d'autres torts infiniment plus graves... si graves que je rougis au moment de les déclarer à Votre Majesté.

— Vous me surprenez, murmura le roi, expliquez-vous, monsieur le duc.

— Sire, en vérité, la difficulté s'accroît à chaque mot qui se présente. Sire, madame de Bourbon aime la table.

— C'est vrai, c'est vrai, plaisir de vieillard ou d'enfant, plaisir qui convient peu à la jeunesse, mais plaisir innocent, au fond.

— Assurément, Sire ; mais à table, on boit... on boit du vin ; et si une femme, une princesse, en venait à s'habituer au vin...

— Oh ! ce n'est pas à craindre, duc.

— Pardonnez, Sire, pardonnez, répliqua le duc, ce reproche a pu être fait déjà un certain nombre de fois à madame de Bourbon.

Le roi, qui l'avait fait lui-même, ce reproche, n'insista plus. Il se contenta de dire qu'un défaut peut toujours être corrigé ; il promit une admonestation sévère. Mais le gendre n'avait pas tout dit.

— Les reproches de Votre Majesté sont, je ne le nie pas, fort sensibles à la duchesse, continua-t-il, mais elle sait les éviter, sans renoncer à son étrange goût. Elle se cache.

— Si elle se cache, c'est déjà un progrès, monsieur le duc.

— Loin de là, Sire, une personne qui s'enferme pour s'assurer la liberté est bien près de la licence.

— Monsieur ! monsieur !

— Et madame de Bourbon s'enferme si bien qu'elle m'a fait défendre sa porte, à moi... pas plus tard que cette nuit.

— C'est signe qu'elle vous respecte, et ne veut pas être vue dans un état peu digne de votre rang à tous deux.

Le duc, s'animant et pâissant de plus en plus, répondit avec véhémence :

— Madame de Bourbon n'a pas ce scrupule pour tout

le monde, car, tandis qu'elle se barricade pour moi dans la maison que vous lui avez donnée au bout du parc, maison trop commode, Sire; tandis que l'époux est exclu, d'autres sont plus favorisés.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le duc? demanda superbement le roi.

— Je dis ce que je sais, répondit le prince, tremblant de colère et de peur.

— Vous affirmez que madame de Bourbon vous a exclu pour recevoir quelqu'un?

— Parce qu'elle avait reçu quelqu'un, oui, Sire. J'affirme que cette nuit mes gens ont vu sortir de chez elle cette personne à une heure indue. J'affirme que l'insulte est de celles qu'un homme de mon nom ne subit pas sans vengeance, car j'aime ma femme, et je tiens à mon honneur, sinon à son amour.

En prononçant ces mots, le prince devint livide, et la violence qu'il se fit pour concilier le respect dû au roi avec sa passion haineuse bouleversa son visage et le rendit effrayant pour le maître lui-même.

— C'est moi qui me chargerai de vous venger, s'il y a lieu, répliqua sèchement Louis XIV. Reposez-vous sur moi de ce soin. Mais d'abord vous me donnerez bien toutes les preuves. Quel est l'homme que vous accusez?

— M. de Clermont.

Le roi fit un mouvement si brusque, il recula si précipitamment au bruit de ces deux syllabes cabalistiques, ses

yeux lancèrent un si furieux éclair, que le duc demeura saisi de l'effet qu'elles avaient produit sur ce buste de bronze.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez? dit le monarque; la chose est sérieuse, au moins, et je la crois impossible.

— J'ai dit que j'affirmais, Sire. Le rapport qu'on m'a fait détaille jusqu'aux moindres circonstances. L'homme que j'ai nommé, je dirais jusqu'à son costume, jusqu'à sa coiffure; d'ailleurs il se cachait peu. Sa pelisse hongroise est assez connue: il la portait hier.

— C'est vrai, pensa le roi, serrant ses lèvres et repassant d'un regard les lignes de son rapport à lui, qui signalaient, rue du Pot-de-Fer, l'habit étranger de Clermont. Il fit quelques pas pour rappeler son sang-froid, puis sonna l'huissier.

— Pas un mot! dit-il au duc. J'informerai. Vous aurez satisfaction. Adieu! monsieur.

Le duc prit congé. L'huissier entra.

— Qu'on prévienne madame la duchesse de Bourbon que je l'attends. Ah! M. de Lorraine: lui d'abord; introduisez!

Et le roi, qui brûlait de réfléchir, de s'éclairer sur ces mystères alarmants, fut contraint d'interrompre le travail de sa pensée pour aller au-devant du prince qui devait épouser sa troisième fille.

— Par bonheur, songeait le père si rudement éprouvé,

je n'ai rien à craindre de madame de Conti. Celle-là est sans défauts. Elle est la perle de ma famille et du royaume. M. de Lorraine ne peut que me remercier.

Ce fut dans cette illusion que le grand roi accueillit son hôte avec une familiarité presque paternelle. Le jeune prince lorrain, cependant, ne rayonnait pas comme il eût été convenable aux approches d'un événement heureux.

— J'ai l'honneur d'apprendre à Votre Majesté, dit-il après les compliments d'usage, que ses bienveillants projets sont renversés ou bien près de l'être. L'alliance de la France et de la Lorraine n'en sera pas rompue, sans doute, mais ce ne sera plus, comme nous y comptions, une alliance de famille.

Louis ouvrit ses grands yeux clairs, moins clairs toutefois que ce limpide langage. Cet étonnement signifiait si bien : — Pourquoi? que le duc de Lorraine répondit :

— Sire, j'avais depuis quelque temps soupçonné le peu d'attrait de madame la princesse de Conti pour l'alliance projetée, mais je doutais encore. On aime à douter lorsqu'il s'agit de posséder ou de perdre la plus belle et la plus accomplie des princesses. Douter en ce cas, c'est presque espérer encore. Malheureusement, aujourd'hui le doute n'est plus permis. Madame de Conti ne sera jamais duchesse de Lorraine.

— En voilà, mon cousin, la première nouvelle, dit le roi presque décontenancé par cette avalanche de disgrâces.

— Hier, Sire, reprit le prince lorrain, ayant fait demander à madame la princesse une entrevue vers le soir pour expliquer avec elle divers bruits qu'on m'avait rapportés, à propos de certaines préférences qu'elle aurait, je vais me faire comprendre, ayant, dis-je, fait annoncer ma visite à madame votre fille, je reçus pour réponse qu'elle était au lit, souffrante...

— En effet, interrompit le roi, ma fille n'a pu assister au jeu hier, elle est malade.

— Je le crus comme Votre Majesté, continua le Lorrain, mais bientôt on m'avertit de la parfaite santé de madame la princesse, et l'on me désigna même un endroit où je la pourrais voir se promenant dans l'état le plus prospère. Je me défiai de l'avis. Je voulus en prouver la fausseté, la malveillance : je me rendis au lieu indiqué, où je vis en effet la princesse en promenade.

— Cela prouve tout au plus, mon cousin, qu'elle allait mieux et prenait l'air ; elle aura fait cet effort pour ne pas contraindre ses dames à rester enfermées par ce temps chaud.

— Ah ! Sire, ce n'est pas avec des dames que la princesse se promenait.

Le roi rougit une troisième fois pour sa troisième fille.

— Avec qui donc ? mon cousin, murmura-t-il.

— Avec un excellent gentilhomme, sans doute.

— Son écuyer d'honneur ?

— Homme d'honneur, oui ; écuyer, non.

— Veuillez le nommer, mon cousin.

— Est-ce bien nécessaire, Sire? j'en appelle à votre haute délicatesse.

— C'est tellement nécessaire, mon cousin, dit le roi piqué, que, sans ce nom, je douterais de l'exactitude.

— Monsieur de Clermont, répliqua froidement le prince.

Un nuage épais, douloureux comme un vertige, obscurcit les yeux du roi. C'était la colère, plus que la colère, un choc impétueux de tout le sang chassé du cœur au front par le ressentiment d'une mortelle injure. A l'aspect de ce majestueux visage, envahi par la flamme et nuancé subitement d'une pourpre violacée, semblable à l'apoplexie, le duc de Lorraine eut peur et pitié tout à la fois. Il s'approcha vivement. Louis l'écarta d'un geste hautain.

— S'il ne s'agissait pas de ma fille, répliqua-t-il, si vos paroles ne s'adressaient point à moi, je croirais que vous ne les avez prononcées que par suite d'une gageure. Mais d'abord on ne gage pas avec le roi, ajouta-t-il d'un ton qui n'appartenait qu'à lui seul. Ensuite je ne saurais m'émouvoir d'une fable, d'une chimère, d'une erreur, mon cousin, car vous ne pouvez sérieusement prétendre que ma fille de Conti se soit hier promenée avec ce Clermont, attendu que c'est impossible.

— Je l'ai vue, Sire, et pour être parfaitement sûr, — en ces circonstances, et avec de telles personnes, on doit

l'être avant de prendre une résolution, — non-seulement j'ai vu madame la princesse, mais j'ai voulu qu'elle me vît. Je me suis donc approché, au risque de blesser les convenances ; j'ai eu l'honneur de la saluer, et j'ai parlé à M. de Clermont, qui, comme toujours, a été parfaitement civil et respectueux.

Les deux bras du roi tombèrent languissants sur la tapisserie de l'écran auquel il se tenait adossé.

— Voilà, Sire, ajouta M. de Lorraine pour conclure, un dénoûment imprévu, triste pour moi, mais qui, ne diminuant en rien mon respect et mon dévouement pour Votre Majesté, laissera bien entière, j'en ai l'espoir, l'affection dont vous vouliez bien m'honorer.

Étourdi par ce dernier coup, le roi n'écouta plus que sa fureur, et, sonnant avec vivacité :

— Qu'on avertisse madame la princesse de Conti, s'écria-t-il, j'ai à lui parler.

L'huissier allait répondre ; on entendit dans la galerie des voix de femmes : l'une, enjouée, bruyante comme une fanfare, éclata soudain sur le seuil du cabinet royal.

C'était la duchesse de Bourbon, accompagnée ou plutôt suivie de la princesse de Conti. La première se précipitait ; la seconde, au mépris de l'étiquette, se tenait sérieuse et réfléchie derrière sa jeune sœur.

— La princesse de Conti ! Votre Majesté permet que je me retire ? dit le duc de Lorraine.

Et, sans attendre la réponse du roi, il prit congé en

saluant, avec la plus noble courtoisie, celle qu'il venait de dénoncer si résolûment au père et au souverain.

— Venez, venez, ma sœur, s'écria la duchesse de Bourbon, petite et mignonne fée aux yeux pétillants, au mordant sourire. Venez, je vois d'ici que le roi veut me gronder ; vous m'aidez à supporter et à calmer sa colère.

— Il est possible que le roi veuille parler à vous seule, dit madame de Conti, inquiète malgré sa bonne contenance.

Et elle fit mine de s'éloigner.

— Restez, commanda le roi d'un air terrible. J'ai affaire à toutes deux !

X

L'aspect du roi irrité produisit son effet ordinaire sur les deux princesses, mais le caractère de l'une et de l'autre se peignit tout entier dans la manifestation de leurs sentiments.

Madame de Bourbon se monta l'esprit jusqu'à la fanfaronnade. Ramassant toutes les petites forces de son petit corps et allumant tous ses feux pour s'étourdir en éblouissant, elle traduisit sa terreur par une bravade désespérée.

La princesse de Conti, au contraire, immobile, droite et recueillie dans le fier silence d'une déesse, commanda e calme à ses yeux, la modestie à son maintien ; son émotion, qui l'étouffait, échappa au roi, si clairvoyant. Elle n'eût pu être trahie que par le cruel battement de son cœur, et le cœur humain, nul, excepté Dieu, ne l'entend palpiter, même à l'instant où il se brise.

En présence de ces deux jeunes femmes, l'une charmante, l'autre adorable, reflets vivants de leurs mères qu'il avait tant aimées, le roi ne se rappela ni sa jeunesse ni ses fautes, qui lui commandaient l'indulgence.

Blessé dans son orgueil par l'opiniâtreté de ce nom maudit qui faisait invasion à la fois dans tous ses secrets de famille, incapable d'expliquer cette invasion, sinon par une conspiration quelconque dont il ne tenait pas les fils, Louis n'avait qu'un désir, qu'un but, celui d'arracher le secret à ses filles par la douleur d'une torture équivalente à celle qu'on venait de lui faire subir.

Pourquoi et comment Clermont se trouvait-il partout ? Aux gendarmes, chez madame de Chartres, rue du Pot-de-Fer, chez madame de Bourbon, chez la princesse de Conti ; chez ces dernières surtout, dont la mésintelligence était notoire et semblait être un héritage transmis à chacune d'elles avec le sang des mères rivales. Cette mésintelligence n'était-elle qu'apparente ? Cachait-elle une entente secrète plus redoutable au roi que l'inimitié n'était désagréable au père ? La ligue des enfants royaux était-elle formée comme la ligue des rois et des peuples contre cette vieille autorité despotique, pesante à la famille ainsi qu'à l'Europe ?

Ou bien cette mésintelligence, très-réelle entre les enfants de la La Vallière et ceux de la Montespan, avait-elle été poussée par les deux filles jusqu'à la rivalité d'amour ? Clermont, beau et recherché, serviteur déclaré des Conti, aurait-il été ambitionné par la duchesse de Bourbon, cet esprit envahissant et dominateur ? Comptait-elle sur le scandale de cette usurpation pour causer un chagrin de plus à sa sœur aînée ?

Telles étaient les craintes fort confuses, mais poignantes, du vieux roi. Il hésitait entre l'un et l'autre danger, presque également inquiet de voir ses filles unies, ou de les savoir rivales. Aussi, dans sa pensée, combinant par un calcul prompt et sûr la double hypothèse qui l'alarmait, il voulut en opérer la solution à l'aide d'une épreuve contradictoire. Il se promit de faire déclarer l'une des princesses par la pression qu'il exercerait sur l'autre, sachant bien que, s'il y avait intrigue d'affaires, il serait assez fort diplomate pour le deviner, tandis que s'il y avait amour, les coupables, qu'il connaissait à fond, se trahiraient suffisamment elles-mêmes, l'une étant attaquée par l'orgueil et l'autre par le cœur.

C'est à cet adversaire redoutable que les pauvres femmes allaient livrer bataille, madame de Bourbon riant pour cacher ses frissons, madame de Conti toussant légèrement pour occuper le silence.

Le roi commença par la duchesse, qu'il sentit bien être la plus troublée. Brusquant les préliminaires, il lui apprit qu'une plainte venait d'être faite par son mari, plainte sérieuse et qui l'accusait d'une absence totale de dignité personnelle et d'égards pour M. le duc.

Le front de la duchesse, un peu nuageux au début de la mercuriale, s'éclaircit tout à coup. Elle pria le roi de bien préciser, attendu, dit-elle, que, le duc lui reprochant quantité de choses, il serait bon de savoir quelle était l'accusation privilégiée du jour.

Le roi répondit que la raillerie n'était pas de saison en présence d'une accusation plus que sérieuse, attendu que la faute pouvait être appelée déshonorante. Il ne s'arrêta point à gazer ; le mot gaulois ne l'effraya pas, et il nomma le premier grief du mari — ivrognerie, — sans plus de détours.

La duchesse devint rouge, et son œil s'enflamma de colère. Cette rude correction devant sa sœur !

— Je ne nie point absolument, répliqua-t-elle avec assurance. Le mot en dit plus que je n'en fais peut-être, mais la chose ne me procure pas encore les résultats que je lui demande.

Le roi la regarda, surpris de l'étrange justification.

— Oui, Sire, continua madame de Bourbon, ce n'est pas toujours parce qu'ils aiment le vin que les ivrognes boivent. Quelquefois ils essayent d'oublier. Supposez, par exemple, une femme jeune, passable et intelligente, qu'on aurait forcée, quand il y a tant d'hommes beaux, spirituels ou seulement convenables, d'épouser un nain, un monstre, un prodige ; une femme qui ne pourrait ouvrir les yeux sans voir cet effrayant bossu, ce gnome hideux ; une femme à qui on aurait imposé d'aimer ce phénomène, de le respecter, d'en perpétuer la race épouvantable... Quand cette femme-là chercherait par hasard à s'étourdir, à oublier, qui donc oserait lui en faire un crime ?

Le roi interrompit d'un geste inquiet.

— N'ayez pas peur, je n'ai nommé personne, dit la duchesse avec un impitoyable dédain.

Louis sentit qu'il n'était pas sur un terrain avantageux ; on le forçait de se défendre. Il attaqua brusquement.

— Une princesse n'est pas une femme, dit-il avec majesté. Et puis il ne s'agit pas seulement d'un vice. J'ai peur qu'on ne vous reproche beaucoup plus.

— Oh ! oh ! dit en éclatant de rire la duchesse sérieusement inquiète. Un crime, peut-être ?

— Vous avez refusé l'entrée de votre appartement à M. le duc, hier.

— C'est possible, Sire ; chaque fois que je le puis, je le fais. Certains visages font aimer la solitude.

— Si vous aimez tant la solitude, madame, reprit le roi armant ses yeux perçants d'une fixité insupportable, pourquoi recevez-vous des gens qui ne sont pas votre mari ?

— Quelles gens ? demanda la jeune femme frappée au cœur, mais redoublant d'audace.

Le roi promena son regard de l'une à l'autre des sœurs, épiant sur les deux visages l'effet du mot qu'il balançait avant de le laisser tomber.

Un homme qu'on a vu sortir cette nuit de chez vous, un jeune homme.

— Par exemple ! s'écria la duchesse tremblante de peur et trépignant pour faire croire qu'elle tremblait de colère.

— M. de Clermont, dit le roi.

Madame de Conti tressaillit d'abord à ce nom, mais se remit soudain, et il ne demeura sur ses traits que l'expression d'une surprise profonde.

Quant à la duchesse, comme si ce nom l'eût délivrée et lui assurât la victoire, elle partit d'un éclat de rire complètement irrévérencieux.

— Ce n'est pas aussi risible que vous le croyez, madame, interrompit le roi furieux d'avoir si mal réussi, car je saurai la vérité avant peu et je punirai les coupables.

— Sire, tout ce que Votre Majesté fera pour me punir ne vaudra pas ce qu'elle a fait en me mariant, dit la duchesse riant toujours. Au couvent, en exil, en prison, je n'ai rien à perdre que mon mari. C'est tout bénéfice.

Et elle rit de plus belle. La princesse de Conti écoutait, médiocrement rassurée.

— Sera-ce également avantageux pour l'autre coupable, reprit tout à coup le roi poursuivant son épreuve, et continuerez-vous à rire, madame, si ma justice s'appesantit sur M. de Clermont ?

— Votre justice sera une injustice, voilà tout, Sire ; au surplus, qu'on lui coupe la tête, à ce pauvre garçon, si cela peut faire plaisir à mon mari. Malheureusement elle ne lui servira pas à grand'chose. Cette belle tête-là n'irait pas sur ses épaules bossues.

Madame de Conti frémit à cette affreuse plaisanterie, et la duchesse, qui s'en aperçut en même temps que le

roi, s'approcha d'elle et lui dit avec une malice féroce :

— Défendez donc Clermont, ma sœur. Moi, je ne le puis, d'après tout ce qu'on vient de dire. Mais vous, dont on ne dit rien, vous à qui appartient ce pauvre gentilhomme, parlez donc !

— Allons ! pensa le roi, je suis toujours sûr d'une chose, c'est qu'elles se haïssent plus que jamais.

— Voyons, en effet, madame, dit-il en se tournant vers madame de Conti, qui dédaignait de répondre. Votre sœur a raison ; vous pourriez peut-être défendre ce gentilhomme.

— Comment, Sire, le défendrais-je ? repartit la princesse, à qui son habile ennemie venait de renvoyer la balle empoisonnée.

— Ma fille, outre qu'il est un zélé champion de votre maison, et qu'il s'est signalé maintes fois à votre service en des circonstances délicates que je n'ai point oubliées, — le roi faisait allusion à la lettre de Hongrie sauvée par l'intrépidité du page, — vous lui pourriez prêter votre appui dans les circonstances présentes, parce que vous devez connaître l'emploi de sa soirée d'hier.

L'amertume menaçante de cette attaque fit comprendre à madame de Conti que son tour était venu de se défendre vigoureusement. Elle n'avait pu prévenir la visite faite au roi par M. de Lorraine. Donc le roi savait tout. Plus de salut que dans une noble sincérité.

— Je comprends, dit-elle, la pensée de Votre Majesté

On a vu hier au soir M. de Clermont chez moi et avec moi. N'est-ce pas ce que le roi veut dire ?

— Vous aurez complété ma pensée, madame, quand vous ajouterez que vous aviez refusé votre porte à M. de Lorraine.

— Comme moi à M. de Bourbon, chuchotta la duchesse en se reprenant à rire.

— Avec cette différence, dit gravement la princesse, que M. de Lorraine n'est pas mon mari et qu'il ne le sera jamais. Car je désire conserver la liberté que m'a donnée si malheureusement mon veuvage : or, une personne libre n'a rien à se reprocher, quand elle dispose innocemment d'une heure de son temps qui n'appartient qu'à elle.

— Pour un Clermont, au refus d'un prince souverain, s'écria le roi avec une explosion de colère, pour un agent d'intrigues et un coureur d'aventures ! Voilà ce qu'on aura de la peine à me prouver, madame.

Là-dessus, donnant carrière à sa vieille haine contre Clermont, contre les Conti ; rappelant sans pitié leurs fautes ; revenant sur la guerre de Hongrie, sur la soif de popularité qui dévorait cette famille ; frappant furieusement le prince de Conti, frère du défunt, l'idole présente de la ville et de la cour, son principal épouvantail, le père outragé, dans une diatribe qui dura longtemps, fit au grand soulagement de sa bile, les affaires du roi de France. Questions d'Etat mêlées habilement aux questions de famille, Conti amalgamé avec Clermont, rébellion

et complot confondus avec débauche et adultère, exemples tirés de l'histoire ancienne ou moderne, tout fut traité avec développements.

Les princesses se turent, écrasées. Madame de Bourbon elle-même, au nom du prince de Conti, ramené si souvent et sous une escorte de flamboyants regards, devint aussi attentive qu'elle s'était montrée folle, et s'observa non moins soigneusement que sa sœur.

Le roi remarqua l'impression produite par sa harangue, mais sans savoir quel point avait particulièrement amené ce résultat ; l'une et l'autre se taisaient. Le silence est une défense si habile !

— Répondez quelque chose, au moins, s'écria Louis.

Madame de Conti, plus vaillante et plus généreuse, se dévoua la première. Elle répondit qu'elle n'avait jamais pu douter de la haine du roi pour la famille dans laquelle il l'avait fait entrer. Elle n'était pas coupable du mérite des princes ses parents, mérite qui leur faisait tant d'ennemis. Que M. le prince de Conti fût aimable, qu'il fût aimé, la chose était facile à comprendre ; toutefois, si c'était un crime, nul ne pouvait en rendre sa belle-sœur responsable.

Ici on eût pu voir glisser furtivement sur les joues nacrées de la petite duchesse une rougeur de flamme éteinte aussitôt qu'allumée, comme s'allume et s'éteint l'éclair. Mais nul ne regardait de ce côté. Le roi fronçait impérieusement ses sourcils noirs ; la princesse poursuivait son courageux plaidoyer.

— Quant à M. de Clermont, disait-elle, pourquoi tant de reproches et d'épithètes? Est-ce moi qui ai inventé ce gentilhomme? N'a-t-il pas été donné au feu prince de Conti par le grand Condé? N'est-il point passé au second Conti comme héritage de famille? Est-ce un mauvais serviteur du roi? est-ce un homme dangereux? Qu'on le dise. Nous sommes tous aux pieds de Sa Majesté; nous ne tenons à rien de ce qui peut lui déplaire. On me reproche l'entrevue que j'ai eue hier avec monsieur de Clermont; mais pouvais-je l'éviter? Il venait me parler de la part de Mgr le Dauphin, car Mgr le Dauphin l'aime, ce qui semblerait témoigner quelque peu en sa faveur; il venait, dis-je, remplir un message. Souffrante à cinq heures, j'avais refusé de voir M. de Lorraine. Mieux disposée à neuf, je me suis levée pour respirer après la chaleur du jour. Justement, j'accompagnais jusqu'aux grilles une de mes demoiselles, mademoiselle de Choin. à qui j'avais permis d'aller à Paris ce soir-là pour prendre possession d'une maison qu'elle vient d'acheter rue du Pot-de-Fer. M. de Clermont arriva; le nom de Monseigneur qu'il prononça produisit sur mes gens son effet habituel; je reçus le message et le messenger. Voilà mon crime. Les apparences doivent-elles ainsi prévenir un si grand roi habitué à tout discerner? Les apparences n'accusent-elles pas ma sœur de Bourbon et M. de Clermont? ajouta-t-elle avec une inspiration soudaine et victorieuse. Cependant il est clair que M. de Clermont, s'il était chez moi, n'était pas près d'elle. Il est

clair, par conséquent, que si l'on a vu sortir quelqu'un de chez ma sœur, c'est peut-être un autre, mais ce n'a pu être M. de Clermont.

A ces paroles, prononcées sans passion, mais avec une intelligence marquée, riposte ferme et sûre touchant deux adversaires à la fois, le roi se replia pour observer. La duchesse, inquiète, regarda sa sœur, qui la regardait aussi comme pour lui reprocher son attaque récente contre une alliée naturelle. Ce noble et doux reproche d'une belle âme troubla la duchesse et l'avertit de sa faute.

Elle se rappela la phrase de la princesse sur l'amabilité irrésistible du prince de Conti ; elle se rappela sa propre rougeur, que la princesse avait dédaigné de surprendre ; enfin, elle ouvrit les yeux et décida qu'elle ne repousserait pas l'alliance si loyalement offerte contre l'ennemi commun qui guettait toute faute de l'une ou de l'autre pour en profiter contre les deux.

Aussitôt, avec l'activité qui la caractérisait, elle se jeta dans la mêlée à son tour.

Ce fut sur son mari que portèrent tous les coups. Elle lui rendit avec usure ce que le roi avait si largement distribué aux Conti et à Clermont. Jaloux, aveuglé, comment pouvait-il avoir vu clair ? Était-ce raisonnable de la part du roi d'accorder créance à un plaignant dont l'esprit comme le corps était de travers ? D'ailleurs, M. le duc rapportait d'après ses espions. Des espions pour une princesse du sang royal ! et des espions qui se trompaient !

Quels désordres ne pouvait-on attendre d'une semblable tolérance? Et puis un argument primait tous les autres, celui de madame de Conti : si M. de Lorraine avait vu Clermont chez la princesse, M. le duc ne l'avait pu voir chez madame de Bourbon.

Heureuse d'avoir été comprise, madame de Conti se crut sauvée.

— Fort bien, pensa le roi, les voilà maintenant qui s'entendent. Faisons marcher ma réserve : il est temps.

— Mesdames, dit-il avec une cruelle lenteur, — car il les sentait toutes deux suspendues à ses lèvres, — vous avez bien tort de défendre si obstinément un homme qui ne le mérite pas ; un cavalier sans mœurs, sans goût ; un indigne enfin. Je regrette d'avoir à prouver ces dures paroles, mais je le dois, vous m'y aurez contraint par votre aveuglement. Vous, madame, continua-t-il en s'adressant à la princesse, ne parliez-vous pas tout à l'heure d'une demoiselle de votre maison à qui vous donnâtes congé hier?

— Mademoiselle de Choin, oui, Sire, répliqua madame de Conti.

— Qu'est-ce que cette personne?...

— Une fille d'un grand mérite, moins belle que spirituelle et instruite ; de bonne maison, douce et sage, dévouée et désintéressée. Je l'aime.

— Tout le monde l'aime, interrompit la duchesse.

— Fort bien. Elle est sortie de chez vous hier, n'est-ce pas, princesse de Conti?

— A dix heures, oui, Sire.

— Pour aller à Paris ?

— J'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté.

— M. de Clermont, à quelle heure vous a-t-il quittée, lui ?

— Vers dix heures et demie.

— Est-ce l'heure à laquelle on l'aurait vu aussi chez moi ? se hâta de dire la duchesse.

Mais le roi l'arrêta d'un geste qui semblait lui commander la neutralité.

— Alla-t-il, en effet, ou n'alla-t-il pas chez vous, duchesse ? était-ce lui qu'on a vu sortir, ou était-ce un autre ? Nous n'essayerons pas de le prouver présentement ; chaque chose viendra en son lieu. Mais une vérité incontestable, c'est que M. de Clermont est allé à Paris ensuite ; c'est qu'il est entré, à minuit, dans certaine maison de la rue du Pot-de-Fer ; c'est qu'il a passé la nuit dans cette maison, toute la nuit ; c'est qu'en un mot il trompe quelqu'un, je ne sais qui, à Versailles, et que sa maîtresse est ce prodige de talents, de mérite et de sagesse, que vous appelez mademoiselle de Choin.

Le contre-coup de cette révélation ne se manifesta chez la duchesse que par un petit cri d'étonnement ; mais il n'en fut pas de même de madame de Conti : la pâleur soudaine de son visage, le tremblement nerveux qui agita tout son corps, trahirent en elle des émotions bien différentes d'une simple surprise. Le roi, cette fois,

commençait à lire plus distinctement sur l'échiquier.

— Mademoiselle de Choin... un amant... c'est impossible, murmura la princesse.

— Les agents de M. le duc peuvent se tromper, répliqua le roi, mais ma police ne se trompe jamais.

Il tendit à la princesse le rapport accusateur. Elle le prit avec avidité, rassasia ses yeux de la preuve mortelle, et, comme si ce poison se fût infiltré jusqu'au cœur, elle chercha de ses bras rompus un soutien quelconque pour rester debout, puis céda au vertige, ferma les yeux et tomba terrassée dans les bras de sa sœur infidèle, qui triompha d'être sauvée quand son ennemie s'était perdue.

Mais ce contact d'une poitrine douteuse et les regards pénétrants du roi rendirent la princesse plus sûrement à elle-même que n'eussent fait les plus énergiques révulsifs. Elle se redressa, honteuse du moment de faiblesse qui la livrait à un ennemi puissant et à une alliée plus dangereuse encore.

— Pardonnez, Sire, s'écria-t-elle en se courbant devant le roi pour lui cacher ses yeux qu'envahissaient des larmes, je croyais à l'honnêteté de cette fille, je l'estimais, j'eusse répondu d'elle... ce coup m'a fait grand mal. Pardonnez-moi !

— A qui se fier ! murmura la duchesse avec une compassion hypocrite.

— A soi seule, répondit fièrement madame de Conti. Sire, je chasse mademoiselle de Choin aujourd'hui même.

— Et Clermont? demanda le roi.

— M. de Clermont ne m'est rien, dit la princesse tremblante. Il appartient à M. de Conti, mon beau-frère; il appartient à Monseigneur, il appartient au roi. Je n'ai pas à prononcer sur son sort.

— Voilà qui me met tout à fait à l'aise, répliqua le roi, sûr désormais du champ de bataille. M. de Clermont épousera d'ici à trois jours mademoiselle de Choin, ou passera le reste de sa vie dans une prison à l'État.

Un sourire malin sur les lèvres de la duchesse, un frisson sur les blanches épaules de madame de Conti, furent les derniers trophées que put recueillir le roi après sa victoire. L'audience était finie. Les deux sœurs partirent et se séparèrent.

— La princesse aimait Clermont, se dit le roi, — mais la duchesse, qui aime-t-elle?

XI

Dans cette cour immobile dont nous venons de noter les principaux bruits soigneusement épiés par toute l'Europe, vivait plus immobile et plus silencieux, plus ignoré, surtout, que le dernier des obscurs, le premier du royaume, l'espoir de l'avenir, l'étoile polaire de la jeunesse, monseigneur Louis, grand dauphin de France, héritier présomptif de Louis XIV.

Figure impitoyablement noyée d'ombre et qui ne rencontra jamais l'étincelle ; fils de roi, père de roi : car il le fut, comme si sa destinée eût voulu l'écraser entre deux trônes ; personnage aimé, sans que nul osât le lui dire, révérend sans être obéi ; royale chrysalide au réveil indéterminé, il végéta, il dormit sa vie dans les ténèbres.

Capitaine une fois, et illustré par de beaux faits d'armes, on souffla bien vite sur sa renommée pour qu'elle n'éclipsât point la gloire paternelle. Lui-même s'effaça, tout tremblant d'avoir fait ce bruit par hasard dans le royaume de son père. Et il en demanda pardon, et il n'en fit plus jamais.

Il vit défiler d'abord les victoires, les amours et les ma-

giques prospérités de ce règne. Puis vinrent les fautes, les revers, les pertes. Malheur ou bonheur, il regarda tout d'un œil sec, ne témoignant ni joie des conquêtes qui agrandissaient son héritage, ni regret des désastres qui le dévoraient. On eût dit qu'il devinait son sort et que, certain du néant, il lui demandait seulement le repos en échange d'une dédaigneuse indifférence. Mais sa génération haletante, qui l'attendait pour souverain; mais cette ligue sourde et irrésistible de tant de millions de vœux le poussant au trône, comment il n'en sentit point le souffle mystérieux, comment il résista dans son imperturbable apathie sans qu'un seul éclair eût trahi chez lui l'impatience, voilà le problème que l'histoire elle-même n'a pas cherché à résoudre, tant l'étude de cette figure inutile a semblé être inutile aussi à la postérité.

Il n'était cependant pas un conspirateur en France, un fougueux calviniste, un fanatique dangereux, qui fût surveillé avec plus de soin que ce soliveau par la police royale. Peine perdue : car quel mal peut faire une ombre ? Néanmoins jamais le roi ne s'était accoutumé à sa placidité, à son mutisme. Après s'être donné tant de peine pour le glacer d'une terreur sans relâche, lorsqu'il y fut parvenu, il n'y voulut pas croire. Monseigneur, sans mouvement, sans regard et sans voix, ne cessa jamais d'être plus redoutable à son père que celui-ci ne le fut à Monseigneur, et Louis XIV, qui devait lui survivre, ne crut à l'innocuité de sa vie que lorsqu'il fut bien assuré de sa mort.

Cependant, comme à l'époque où se passe notre histoire, Monseigneur le Grand Dauphin était vivant et d'une santé florissante ; comme il avait trente-sept ans environ, l'œil vif, le teint fleuri ; comme c'était un prince de grande mine, bien que médiocre de taille, portant haut la tête en public et déployant avec coquetterie les muscles d'une jambe admirable et la finesse d'un pied qui désespérait toutes les femmes ; comme, en outre, Monseigneur était veuf, c'est-à-dire libre et en disponibilité pour une alliance au cas où il arriverait à la couronne ; comme, enfin, il avait trois fils, et que nul ne prévoyait à son égard les desseins de Dieu, Monseigneur, momentanément réduit à l'état négatif, n'était pas moins dans l'avenir pour le roi et pour tout le monde une valeur absolue des plus considérables.

Le savait-il ? et le poids de cette grandeur qu'il lui fallait renfermer le courbait-il ainsi dans sa cage monotone ? Ce silence de statue, n'était-ce qu'une force compressive de l'excès des sentiments et des pensées ? Ce masque voulait-il cacher un visage trop éloquent ? Puisque le roi, son père, observateur incessant et sagace, ne décida pas la question, nous n'y prétendrons pas.

Toujours est-il qu'à Meudon, sa retraite, où il avait enseveli son existence problématique et fondé sa liberté sur l'obscurité, ce prince, moins esclave de son rang qu'il ne l'eût été avec des prétentions plus amples, jouissait en riche particulier des loisirs d'une paix inaltérable. Sa cour,

nulle ou à peu près et composée du trop-plein de Versailles, craignait si évidemment de se compromettre par des assiduités à Meudon, que Monseigneur, à son tour, ne se gênait jamais pour ses courtisans. Pas d'étiquette, pas de chaîne. La taciturnité bien connue du prince le sauvait des conversations embarrassantes. Sa sauvagerie lui épargnait les assemblées. Son manque absolu de crédit le délivrait des solliciteurs. Il vivait pour lui et le petit nombre d'intimes connus ou cachés qu'il avait su se choisir. Paresseux, comme Louis XIII son aïeul était triste, il passait des journées, — ses meilleures, — couché sur un canapé, les yeux au plafond, chantonnant les vieux airs espagnols qu'il avait entendu, enfant, chanter par sa grand'mère Anne d'Autriche, et que lui avait répétés sa mère. Sa porte n'était jamais franchement ouverte que pour les Conti, qu'il aimait, surtout sa sœur, fille de La Vallière. Elle était la seule femme de la cour qu'il eût toujours recherchée, attirée, soit parce qu'elle payait son affection d'un sincère et respectueux attachement, souvent éprouvé, soit pour d'autres raisons qui s'établiront dans la suite de cette histoire.

Le jour où le roi eut avec ses filles, à Versailles, la querelle domestique, source de tant d'événements, à l'heure même où la scène avait lieu, Monseigneur, à Meudon, venait de prendre son chocolat et le digérait voluptueusement, couché dans un pavillon frais et obscur, ventilé par une brise odorante. Ses jardins, moins pompeux que ceux

de Versailles, avaient beaucoup plus de fleurs, auxquelles l'ambre et le musc ne faisaient pas concurrence.

Monseigneur, paré comme à son habitude, depuis le matin, pour n'avoir pas la peine de s'habiller deux fois, tournait et retournait sur un coussin de fine toile bien froide sa tête vermillonnée et alourdie par un demi-sommeil qui laissait transparaître le rêve.

Une longue canne à pomme d'or, un jonc léger comme une plume, occupait à la fois ses quatre membres : car de la main droite, ou, pour se reposer, de la gauche, il frappait en cadence l'un et l'autre de ses souliers, à tour de rôle ; cette manière de castagnettes accompagnait passablement certain boléro qu'il fredonnait. Cependant son regard, suivant les ondulations de sa tête, allait parfois chercher à quelques pas, soit à droite, soit à gauche, un compagnon de cette sieste caniculaire, car il en avait un couché de chaque côté : à gauche, sur la dalle fraîche, c'était un chien ; à droite, sur un canapé, c'était un prince. Celui-là, molosse hérissé, à l'œil fauve, sans égal pour la chasse au loup, se nommait Pyrame. Celui-ci, beau, charmant, sans rival en guerre, en amour, en amitié, s'appelait François-Louis de la Roche-sur-Yon, second prince de Conti.

Je n'assurerais pas que Monseigneur n'eût préféré l'entretien de Pyrame à celui de son voisin de droite. Mais M. de Conti était le conteur le plus aimable et le plus aimé. Sa disgrâce presque officielle à la cour le rendait

secrètement cher à Monseigneur, et ce n'était pas un mince courage de la part de l'un et de l'autre que cette intimité cultivée malgré les envieux de Versailles.

Ce jour-là, M. de Conti semblait, grâce à je ne sais quelle langueur touchante, se rapprocher de l'humeur habituelle de Monseigneur. Tous deux avaient mêmes regards vagues, même sourire de souvenir sur les lèvres. L'un oubliait volontiers de parler, l'autre se laissait aller à n'écouter pas. Cependant cet apparent désaccord produisait une harmonie complète. Chacun de son côté, poursuivant une pensée cachée, permettait à l'autre la même distraction, en sorte que leur conversation les attachait bien autant par ce qu'ils ne disaient pas que par ce qu'ils eussent pu dire. Evidemment les deux rêveurs n'étaient ni à Meudon ni ensemble.

M. de Conti, après un de ces silences trop prolongés qui ressemblent à des pauses de sommeil, se releva soudain sous un coup d'œil curieux de Monseigneur. Il crut comprendre que ce regard signifiait : — Que faisons-nous ici ? Si nous ne nous parlons pas, dormons. — En effet, tous deux ressemblaient furieusement à des gens qui n'ont pas dormi leur tranquille nuit.

— Monseigneur, dit-il tout à coup avec la volubilité d'un ressort qui dévide une trame, votre santé a fait beaucoup de bruit hier au soir, au souper de vos gendarmes.

Et il conta en détail la soirée, les rondes sournoises qui du dehors surveillaient les convives, et l'absence du duc

de Chartres, empêché par sa femme d'assister au banquet, et le mauvais caractère de cette fille du roi, et les tribulations de son mari.

Le Grand Dauphin, qui haïssait son jeune cousin de Chartres, n'eut pas l'air d'avoir entendu ; il demanda seulement si les nouveaux brigadiers avaient été bien accueillis.

— Les Montvalat, répliqua M. de Conti, sont fort aimés dans les gendarmes. On les a pris comme un cadeau de V. A. R. Il faut dire que ce sont de dignes gentilshommes, et qui méritent de faire fortune, après tant d'années d'épreuves.

— Leur fortune, ils la feront comme moi la mienne, s'écria tout à coup une voix jeune et sonore, qui, pénétrant dans le pavillon comme un son de cloche argentin, acheva d'arracher les deux princes à leur sommeil ou plutôt à leur rêve.

— Tiens ! Clermont ! s'écria joyeusement M. de Conti.

— Ah ! c'est Clermont ! murmura Monseigneur sans tourner la tête ; bonjour, Clermont.

Malgré cet accueil amical qui prouvait tant de familiarité :

— J'entends Monseigneur, mais je ne le vois pas, dit le jeune homme s'aventurant avec une précaution respectueuse dans ces ténèbres auxquelles ses yeux durent s'accoutumer. Cependant je voudrais bien trouver ses augustes pieds, pour m'y mettre comme il convient à un suppliant.

— Ouvre un peu le rideau, bien peu, interrompit le Grand Dauphin, effarouché par ce mot de suppliant qui menaçait d'une supplique. Il songea dès lors à changer l'entretien qui débutait si mal.

Clermont, grand et beau cavalier de vingt-six ans, à l'œil noir, au teint brun, aux dents fraîches, obéit au Grand Dauphin, et pendant son petit travail il souriait à M. de Conti, qui, à la lueur du jour bleuâtre, discrètement tamisé dans la salle, observait la mélancolie de ce salut et la vague tristesse répandue sur les traits de son serviteur. Il s'apprêtait même à lui en faire avouer la cause, quand Monseigneur le prévenant :

— Pourquoi dites-vous, demanda-t-il à Clermont, que ces MM. de Montvalat manqueront leur fortune ?

— C'est une famille comme cela, Monseigneur, répliqua le jeune homme. Ils ont tout pour réussir, excepté le succès.

— Bah ! ils ont Monseigneur, dit M. de Conti, et Monseigneur les a. Bonne affaire pour tout le monde.

— Dieu soit loué ! s'écria Clermont. Il restera encore quelques braves gens pour servir S A. R. quand nous l'aurons pour roi !

Monseigneur redoubla la mesure du boléro sur le tranchant de ses semelles. Ce fut son unique réponse à cette provocation flatteuse. Clermont espéra qu'il pourrait placer ce qu'il avait à dire, et qui manifestement lui gonflait le cœur.

— La famille est comme cela, reprit Monseigneur tout à coup, il y a donc une famille Montvalat ?

— Monseigneur, il y a un troisième frère.

— Pareil ?

— Meilleur. Celui-là n'est pas un homme, c'est un saint. Pour expier on ne sait quelle peccadille, il est entré dans les ordres malgré les instances et les larmes de ses frères, malgré les miennes. Voilà dix ans de cela. L'Eglise n'a pas un sujet qui l'égale : austérité, charité, abnégation ; je le répète, Monseigneur, Didier de Montvalat n'est pas un homme.

— Il ira loin, hasarda le Grand Dauphin, qui craignait que ces éloges ne fussent une demande d'apostille.

— Il a fait tout le chemin qu'il voulait faire, Monseigneur, dit sérieusement Clermont.

— Serait-il cardinal ?

— Il est curé d'un village de deux cents âmes, Fleurines, près Chantilly. Monseigneur le prince de Conti le connaît bien !

— Si je le connais ! s'écria le prince. Ma belle-sœur, Marie-Anne, sur ma recommandation, et un peu sur celle de Clermont, ajouta-t-il avec malice, a voulu, l'an dernier, le faire évêque. Il a refusé ; il tient à son humble clocher, à son pauvre presbytère.

— Voilà un respectable prêtre ; avec l'âge, il est vrai, on devient casanier, dit naïvement le Grand Dauphin.

Clermont répondit :

— Monseigneur, Didier de Montvalat est de mon âge, il a vingt-six ans, et il vit comme Bossuet prêche. Au surplus, ajouta l'enseigne revenant au point de départ par la transition d'un soupir, c'est dans son presbytère que je compte aller me cacher bientôt.

— Te cacher ! dit M. de Conti en se levant ; pourquoi te cacherais-tu ?

— O Monseigneur, parce que, moi aussi, je suis dans une mauvaise veine ; je crois, en vérité, que mes amis les brigadiers me portent malheur.

— Eh !... quoi donc, balbutia le Grand Dauphin, forcé de s'intéresser à tant de tristesse, qu'as-tu fait pour te cacher ? Quelque sottise.

— D'abord, Monseigneur, je viens d'être tancé, c'est-à-dire secoué à tout rompre, par M. le duc d'Ayen, de la part du roi, pour le souper des gendarmes.

— J'en étais sûr ! s'écria M. de Conti.

Monseigneur continua son exercice métronomique et ne dit plus un mot. Le nom du roi prononcé devant lui produisait invariablement ce résultat. Craignant même que Clermont, après s'être annoncé comme suppliant, ne le priât d'intercéder pour lui en cette affaire, il se leva de son canapé, tira lui-même le rideau tout entier, au risque de s'effarer par un éblouissement subit. Cet effort d'activité annonçait chez Monseigneur l'état le plus violent de malaise et de trouble, et Clermont, qui connaissait le caractère du prince, se fût retiré aussitôt, sans M. de

Conti, qui lui demanda l'explication catégorique des paroles effrayantes qu'il venait de prononcer.

— Eh bien ! Monseigneur, répliqua l'enseigne tandis que le Grand Dauphin sifflotait pour faire croire qu'il ne voulait ni écouter ni entendre, sachez que tout à l'heure, outre les bourrades du capitaine des gardes, j'ai reçu, d'une âme charitable et anonyme, — entre nous, c'est un huissier, brave garçon, qui parfois me fait l'amitié d'écouter aux portes, — l'avis que ma disgrâce est sûre et ma liberté menacée pour un ou plusieurs crimes qu'à ce qu'il paraît nous aurions commis sans le savoir, pas plus tard que cette nuit... moi et ma pelisse...

— Cette nuit ! s'écrièrent en même temps les deux princes, attirés par les dernières paroles de Clermont, et se rapprochant de lui avec une curiosité irrésistible.

— Oui, Messeigneurs, dit l'enseigne, on a rapporté au roi que cette nuit, moi, Clermont, enveloppé dans ma pelisse hongroise, j'ai été vu à la fois sortant d'une certaine maison où certaine dame de Versailles...

Ici le narrateur s'interrompit, heurté à sa gauche par une main furtive. Il regarda : M. de Conti, les yeux brillants, dilatés, le suppliait d'un signe mystérieux de ne pas achever la phrase.

Mais, à droite, Monseigneur pouvait s'étonner de ne point voir arriver la fin de cette phrase maudite. Clermont, pour cacher le trouble de M. de Conti et dérouter tout à fait Monseigneur, se tourna donc vers ce dernier, puis,

cherchant à ce rattraper avec cette maladresse fatale qui, presque toujours, d'un faux pas fait une lourde culbute :

— Je perds la tête, dit-il agréablement : ce n'est pas d'un maison de Versailles qu'on prétend m'avoir vu sortir avec ma pelisse... non, c'est d'une maison de Paris, rue du Pot-d...

Et il riait le plus bruyamment possible pour mieux entraîner le Grand Dauphin à l'hilarité. Mais que devint-il quand il l'aperçut pâissant, bouleversé et. un doigt sur ses lèvres, faire à sa discrétion un appel plus énergique encore et plus pressant que celui du prince de Conti, Monseigneur non plus ne voulait pas qu'on achevât la phrase.

Cependant les deux Altesses s'étaient tourné le dos pour n'être point surprises l'une par l'autre pendant cette injonction en partie double, et Clermont, ébahi, à la gêne, n'essayait même plus de rien raccommo-der, dans la crainte de gâter tout à fait la situation.

Par bonheur un grand bruit se fit entendre dans les antichambres, et presque en même temps que les huissiers ouvraient les deux battants pour S. A. R., madame de Conti, la princesse Marie-Anne, apparut blanche, en désordre, et cherchant son frère, qu'elle appelait pour ains dire de ses yeux obscurcis par les larmes.

Cette diversion donna le temps à tous de se remettre. Une seule personne demeura visiblement troublée : c'était la princesse, qui, prenant les mains de Monseigneur, les

serra longtemps et affectueusement avant de pouvoir prononcer une parole. Elle n'avait aperçu que lui d'abord ; son beau-frère, M. de Conti, accourut à elle, la voyant si défaite et si tremblante. Clermont, de sa place, salua respectueusement à son tour ; mais la princesse ayant tourné la tête pour voir qui la saluait ainsi, elle reconnut l'enseigne et recula frémissante et cambrée comme devant un reptile. Clermont, lui, ne songeait qu'à rendre sa révérence la plus insignifiante possible ; il ne songeait qu'à empêcher tout son cœur de venir se refléter dans une politesse. Que devint-il, en voyant le doux visage s'enflammer de fureur et les doux yeux de haine ?

— C'est vous, dit la princesse d'une voix vibrante et lourde de mépris ; vous osez me saluer, je crois ! N'y revenez plus ! N'avez jamais l'impudence de lever les yeux sur moi, de vous trouver sur mon passage, sinon je vous garde un châtiment proportionné à votre insolence.

La voix ne grondait plus, le regard de feu s'était éteint, Clermont ne comprenait pas encore. Stupéfait, anéanti par la violence de cette apostrophe, il restait cloué sur place, la bouche entr'ouverte, les mains ramenées sur sa poitrine, comme pour dire : « Moi ? » Cependant il interrogeait de ses yeux éperdus Monseigneur et M. de Conti, non moins saisis que lui de l'incroyable emportement dont ils venaient d'être témoins.

Mais la fouguese princesse, ne se sentant pas obéie, se retourna soudain avec un geste hautain et trop intelligible.

Elle menaça si royalement Clermont de son doigt étendu que le doute n'était plus possible. On le chassait.

A lui, le gentilhomme irréprochable ; à lui, le vieil ami dont le sang avait coulé pour l'honneur de la famille ; à lui, le plus respectueux, le plus dévoué des serviteurs ; à lui, l'idolâtre, l'esclave, le chien fidèle, cette insulte, cette ignominie ! Ses yeux rendirent éclair pour éclair. Il n'eut que le temps de se souvenir qu'elle était femme ; princesse, il l'avait oublié.

Pâle de colère et de douleur, il balbutia quelques mots de respect aux deux princes et s'enfuit emportant le trait envenimé qui lui mordait le cœur.

XII

Les deux princes s'empressèrent, bien étonnés, autour de leur sœur, qui, après cette dépense exagérée de forces, était tombée assise, suffoquée par les palpitations. Ils ne pouvaient comprendre le changement de ce caractère si patient et si affable ; ils comprenaient moins encore comment Clermont avait pu mériter un si rude châtement, en sorte qu'ils exprimèrent à madame de Conti leur surprise et leur regret en des termes qui eussent consolé Clermont, s'il avait pu les entendre.

Mais la princesse retrouvant son énergie :

— On voit bien, dit-elle, que vous ignorez ce qui s'est passé. Si vous eussiez, comme moi, subi la scène que le roi vient de me faire à propos des désordres de M. de Clermont, s'il vous eût fallu, comme je l'ai fait, rougir et trembler sous les accusations les plus furieuses, vous tiendriez un autre langage.

Au nom du roi, Monseigneur commença à perdre de son assurance. M. de Conti, l'intrépide, faiblit un peu à son tour. Ce fut bien autre chose quand la princesse leur raconta les reproches, les ressentiments du roi et la haine

sans réticences dans laquelle il confondait les Conti et leur serviteur, ou plutôt leur âme damnée, Clermont.

— Mais enfin, qu'a fait Clermont? demanda M. de Conti; et s'il a encore travaillé pour notre service sa faute ne saurait-elle être excusée?

— Je ne pense pas, dit aigrement la princesse, que les débauches de M. de Clermont, ses courses nocturnes, ses bonnes fortunes équivoques, à peine déguisées, tant il les poursuit cyniquement, puissent s'appeler des services qu'il rend à notre famille. Désormais, quant à moi, je l'en tiens quitte. Au surplus, consultez le roi sur cette affaire, consultez madame la duchesse de Bourbon, appelée comme moi à se justifier.

Ce mot eut à peine franchi ses lèvres, que le prince de Conti trembla et réussit à peine à cacher son trouble.

— La duchesse!... dit Monseigneur, car l'autre prince n'eût pu encore parler... la duchesse en est?

— Oui, mon frère, et, avec moi, elle a eu sa part de l'algarade. Apprenez, apprenez à la source tout ce qu'on reproche à votre protégé, aventures de toute sorte, et à Paris, et à Versailles, et...

M. de Conti se précipita vers sa belle-sœur comme pour la calmer; il lui serra la main d'une façon significative, tandis que Monseigneur, mordant la pomme de sa canne, arpentait le pavillon et murmurait des airs lugubres.

— Allons! allons! chère Marie-Anne, du calme, s'écria

M. de Conti bien haut. — Plus un mot de la duchesse devant Monseigneur, ajouta-t-il tout bas, je vous en supplie ! Vous saurez tout !

Et, comme involontairement sa belle-sœur le regardait ébahie, il redoubla ses caresses et, grossissant le volume de sa voix :

— Il ne faut pas être ainsi féroce, que diable ! chère Marie-Anne, reprit-il avec agitation. Ce sont des misères envenimées pour nos ennemis, et Clermont, quoi que vous disiez, est un bon serviteur qu'on nous envie. Vous l'avez roué vif, ce pauvre garçon, vous l'avez traité comme un larron. Un si parfait gentilhomme ! incapable d'un mauvais trait, n'est-ce pas, Monseigneur ?

— Eh !... eh ! il faut voir, il faut voir, dit majestueusement le Dauphin sans interrompre sa promenade.

— Moi, je cours après Clermont, pour le consoler et l'empêcher de faire quelque folie, ajouta M. de Conti. Vous l'avez malmené de telle sorte, Marie-Anne, qu'il doit en avoir perdu la tête, et c'est un homme qui exagère l'honneur, voyez-vous !

Puis d'une voix insaisissable, d'une voix comme un souffle :

— Je vous attendrai au sortir d'ici... Silence !

Et il sortit après avoir broyé, à force de la pétrir convulsivement, la main mignonne de la princesse, qui, malgré son habitude des difficultés du monde, se trouvait embarrassée de sa contenance en présence d'un trouble

si extraordinaire. M. de Conti avait disparu avant qu'elle eût secoué la torpeur de cette complète annulation qu'il lui avait fait subir.

Mais à peine Monseigneur se vit-il seul avec sa sœur qu'il vint tout à coup s'asseoir près d'elle comme soulagé par l'absence du tiers qui le gênait.

— Le roi est donc bien fâché contre Clermont? dit-il avec curiosité.

— Furieux, mon frère ! mais beaucoup moins que moi.

— Vraiment ?

— Comprenez-vous cela, Monseigneur ? J'ai chez moi une fille honnête, bien élevée, sage, recommandée par vous, mademoiselle Emilie de Choin...

— Hum ! hum ! fit Monseigneur, roulant des yeux égarés à force de vouloir être indifférents.

— Cette fille, en qui j'avais confiance absolue, voilà-t-il pas ce misérable Clermont qui la débauche ! Ne lui fait-il pas accepter un rendez-vous dans sa maison à elle, et ne le surprend-on pas, cette nuit, sortant de cette maison de la rue du Pot-de-Fer?... Oh ! oh !

Et la princesse, le cœur dévoré, se cacha les yeux avec ses doigts entre lesquels jaillirent encore des larmes.

Le Grand Dauphin s'était écarté sur les derniers mots. Son visage, ordinairement immuable, trahissait la perplexité la plus violente. Cependant il se remit à l'aide d'un nouvel effort.

— Quoi, dit-il... on l'a surpris...et...le roi le sait ?

— C'est le roi qui me l'a dit.

Monseigneur se leva. Sa main blanche et fine tressaillait en chaque fibre.

— Est-on bien sûr que ce soit Clermont ? murmura-t-il en regardant sa sœur à la dérobee.

— Oh ! trop sûr... N'était-il pas enveloppé de cette houppelande hongroise si connue... et sur laquelle on a fait tant de chansons?... D'ailleurs, personne ne le nie, et mademoiselle de Choin elle-même...

— Ah ! vous en avez parlé à elle... s'écria Monseigneur, incapable de dissimuler l'intérêt qu'il mettait dans cette question.

— Il l'a bien fallu, mon frère ; j'ai bien été obligée de l'avoir avec elle, cette explication qui me torturait. Songez, mademoiselle, lui ai-je dit, que si vous ne vous justifiez pas, je serai forcée de prendre un parti sérieux ; — prenez garde !

Monseigneur frissonna.

— Eh bien ! dit-il palpitant.

— Eh bien , mon frère, elle était pâle, les joues marbrées, plus une goutte de sang dans les veines, mais elle n'a point marqué de faiblesse, elle n'a pas renié son amant. Je la pressais, je la suppliais de prouver son innocence. J'eusse donné deux ans de ma vie pour une bonne parole d'elle. — Puisque, m'a-t-elle répondu, l'on affirme avoir vu M. de Clermont sortant de chez moi, tout ce que je pourrais dire serait inutile.

— Et... voilà tout ? demanda le Grand Dauphin.

— Voilà tout. Je ne lui ai pu ensuite arracher un seul mot. Elle s'est courbée devant moi, comme si elle en appelait au pardon de Dieu. Soit ! que Dieu lui pardonne, s'écria Marie-Anne en proie à une surexcitation de colère : quant à moi, je ne lui pardonnerai jamais. Le mal qu'elle me fait, rien ne saurait l'exprimer ni le guérir ! — Relevez-vous, mademoiselle, lui ai-je dit, et sortez d'ici : je vous chasse !

Monseigneur s'arrêta tout à coup, comme frappé d'un coup invisible : il pâlit, il chancela.

— Qu'avez-vous donc, mon frère ? demanda la princesse se levant pour courir à lui avec une tendre sollicitude : souffrez-vous ?

— Ma sœur, dit le Dauphin, dont la voix tremblait et faisait trembler les lèvres éclairées d'un pâle sourire, je souffre, en effet, pour ce pauvre Clermont que vous avez si rudement traité, pour cette pauvre fille que je vous avais recommandée et que vous chassez avec ignominie.

Il s'interrompit suffoqué.

— Mais, Louis, pouvais-je faire autrement ? murmura-t-elle, saisie de voir pour la première fois le prince entraîné par tant de sensibilité.

— Est-on coupable quand on aime ? poursuivit-il de cette même voix émue qui bouleversait Marie-Anne malgré elle. Est-on coupable à ce point qu'on devienne un objet

de mépris et d'horreur, qu'on soit insulté, chassé, livré à l'opprobre, presque au bourreau ! Mais voilà une pauvre fille perdue, déshonorée, poursuivit-il avec agitation. Qui voudra la voir désormais ? Qui se retiendra de la mépriser, quand on la saura hors de chez vous, chassée ?...

Monseigneur, mordant ses mains et précipitant ses pas, offrait à sa sœur un spectacle à la fois bizarre et touchant.

— Bonne Emilie ! murmurait-il en haussant les épaules avec des élans de compassion exaltée, honnête fille, car c'est une honnête fille, ma sœur ! Qui vous dit qu'elle ne souffre pas en ce moment pour la faute d'un autre ? qui vous fait croire qu'elle est coupable ?

— Mais, mon frère, elle l'avoue ! répliqua la princesse, qui commençait à se demander si cette prodigieuse charité chrétienne ne trahissait pas chez Monseigneur un affaiblissement de l'intelligence.

— Elle avoue parce que c'est une âme noble, parce que c'est une martyre, un ange ! s'écria le Dauphin en revenant tout à coup vers sa sœur stupéfaite. Elle avoue parce qu'elle veut sauver un secret, et que pour remplir ce devoir elle serait femme à sacrifier son honneur et sa vie. Voilà pourquoi elle avoue, ma sœur, c'est-à-dire pourquoi elle ment !

La princesse regarda le Grand Dauphin, dont le visage empourpré témoignait d'une passion voisine de la folie. Il courut, oui, il courut à la porte du pavillon, en tira le

verrou, et, saisissant la main de Marie-Anne, celle-là même que M. de Conti avait tant martyrisée :

— Ne la chassez pas, dit-il avec véhémence, c'est la plus loyale et la plus honnête des femmes. Gardez-la pour son honneur, pour notre repos. Faites-moi cette grâce, je vous en conjure, moi votre frère et votre ami !

— Mais, Monseigneur, cette loyale, cette honnête femme a pourtant gardé toute la nuit M. de Clermont.

— Et si ce n'était pas Clermont ? dit à voix basse le Grand Dauphin.

La princesse releva la tête.

— Si c'était, continua Monseigneur, quelqu'un qui impose, qui commande, qui force ! Si c'était un amant auquel rien n'oserait résister dans ce royaume : si c'était moi.

— Vous ? bégaya la princesse en joignant les mains avec stupeur,

— Moi, qui l'aime, moi, qui, depuis deux ans, lui ai voué la plus tendre affection avec l'estime la plus entière ; moi, qui, pendant ces deux années mortelles, n'ai réussi, ni par prières, ni par présents, ni par promesses ou menaces, à ébranler cette âme à la fois timide et généreuse, inaccessible à toute autre séduction que celles du cœur. Oui, ma sœur, c'est moi qui, pour entrer chez elle en trompant les espions, ai pris l'habit de Clermont, qui m'est dévoué et qui n'a rien à perdre ; c'est moi, enfin, qui suis tout pour Emilie. Vous avez entre vos mains ma vie, ma consolation, mon bonheur !

Au saisissement causé par cette révélation, se joignit chez la princesse une joie ineffable, immense. Clermont, qu'elle n'avait si brusquement haï que pour l'avoir trop secrètement aimé, ce digne ami n'était pas coupable ; il était bien libre, de ce côté du moins !... Marie-Anne embrassa son frère avec une sorte d'ivresse.

Tout à coup la mémoire lui revint. La dernière parole du roi retentit à son oreille ; elle poussa un cri de désespoir.

— Courez à Versailles, courez, mon frère, dit-elle au Grand Dauphin, sauvez Clermont, s'il en est temps encore, sauvez Emilie !

— Qui donc les menace ?

— Le roi ordonne qu'ils se marient.

— Emilie... Clermont ?...

— Sous trois jours.

— Je l'en défie ! s'écria le Grand Dauphin avec une expression d'audace qui frappa la princesse, habituée à sa soumission proverbiale. D'ailleurs, Clermont est mon serviteur, je lui dirai de refuser, il refusera.

— Alors il est perdu, on l'emprisonne !

— Soit ! Clermont souffrira encore cela pour moi : nous réglerons plus tard !

— Mais je ne veux pas qu'on sacrifie Clermont ! s'écria la princesse à son tour et d'un ton chaleureux, et avec un flamboyant regard, qui frappèrent Monseigneur comme son exaltation, à lui, avait frappé la princesse.

— Ah ! murmura-t-il, surpris.

— Vous comprenez, Louis, dit Marie-Anne rouge et caressante, que ce serait une injustice. Vous êtes une âme si noble que vous ne consentiriez pas à la ruine de ce malheureux, ruine infaillible, si nous avons l'air de l'abandonner. M. du Maine, la Maintenon, M. le duc de Bourbon, le duc de Lorraine, excitent le roi contre lui. Il n'a que nous, et nous lui manquerions après tant de services, après dix années d'abnégation et de dévouement !... Non, Monseigneur, non, jamais vous ne me conseillerez de trahir ce brave serviteur pour un caprice sans doute éphémère.

— Et moi, répliqua le Grand Dauphin grave et frissonnant, abandonnerai-je mon amie, la seule qui me fasse supporter une vie intolérable, la seule qui m'aime parce que je suis Louis, et non parce que je serai roi ? Quoi ! dans cette cour, dans cet enfer, chacun dispose au gré de ses plaisirs ou de ses ambitions, chacun commande, chacun existe ; l'un a les finances, l'autre les armées, un autre l'Eglise, un autre la popularité, l'amour, tous, ma sœur, tous ont quelque chose qui les soutient et les anime ; vous-même, hélas, qui me regardez ! et moi, moi le dernier de ce royaume, moi qui ne demande rien, qui ne désire rien, qui n'attends rien même, et n'aspire qu'à conserver mon repos et la propriété d'un pauvre cœur ignoré qui bat pour moi, je devrais encore faire ce sacrifice ? vous me conseilleriez de jeter au vent mon amour, au

vent ma joie ? Ah ! le Dauphin de France est bien peu, sans doute, mais enfin c'est au moins un gentilhomme qui, laissant à tous ce qu'ils ont, ne veut pas qu'on lui prenne ce qu'il a. Que le roi garde ses secrets, sa toute-puissance et sa couronne, c'est à lui. Toutes les soumissions, toutes les bassesses, qu'il les réclame de moi : orgueil, rang, espérances, gloire, je sacrifierai tout ; je sacrifierai ma maîtresse, mais ma femme ! non !... Je veux bien la cacher, mais je la garde !

— Votre... femme ! mon frère, murmura en pâlisant la princesse. Mademoiselle Emilie de Choin

— Est ma femme : il y a huit jours que je l'ai épousée ici, à ma chapelle, comme le roi a épousé madame de Maintenon.

Madame de Conti baissa la tête, écrasée par ce coup de foudre.

— Voilà pourquoi, reprit le Grand Dauphin avec noblesse, je me suis hasardé tout à l'heure à vous prier de la garder chez vous. Cette demande, je ne me fusse pas permis de la faire pour une maîtresse. Rien de plus chaste et de plus saint que notre amour. En l'abritant sous votre toit, je vous confiais mon honneur et mon bonheur tout ensemble ; mais le danger est grand, il peut vous effrayer : à Dieu ne plaise que je vous compromette. Je ne puis offrir d'asile à mademoiselle de Choin : ce serait me trahir et la perdre. Elle se retirera dans un couvent. Oubliez donc ce que je viens de dire. Je ne vous ai confié

qu'un secret. C'est un dépôt qui ne saurait vous nuire et qui, placé chez vous, ne risque rien.

La princesse ne put entendre froidement ces paroles, ou plutôt ce délicat appel à sa générosité. Elle s'approcha du Grand Dauphin avec compassion et avec respect.

— Monseigneur, dit-elle, vous êtes mon frère, et vous serez mon roi. Je vous ai tendrement aimé pour les bontés dont vous m'avez comblée, pour l'estime que vous avez toujours témoignée à ma mère. Je vous aime plus que jamais, et je n'oublierai de ma vie la faveur que vous me faites d'une confiance dont vous n'êtes pas prodigue. Elle est bien placée, croyez-le, Monseigneur. Mademoiselle de Choin restera chez moi comme mon amie, comme ma sœur. J'aurai pour elle tous les égards qu'elle mérite et que je vous dois. Hier, j'eusse donné ma vie pour vous, désormais je la donnerai pour vous deux. Est-ce ainsi que vous me voulez, réclamez-vous encore plus de votre servante ? Parlez.

Le Grand Dauphin allait et revenait sur lui-même, étouffant, brisé par les efforts qu'il faisait pour garder sa dignité au sein de la plus poignante émotion qu'il eût ressentie de sa vie. Mais l'aspect de cette adorable figure, mais ces yeux brillants d'amour et de loyauté, mais l'image récréatrice de cette Providence divine, l'amitié, lui arrachèrent un élan et un sanglot de joie. Il ouvrit les bras à sa sœur, ils échangèrent un long baiser, un serment scellé de leurs larmes.

— Allons ! dit madame de Conti la première, voilà qui est bien, je veille sur Emilie, veillez sur Clermont.

— Soyez tranquille : vous ne le haïssez plus autant, ce me semble, chère Marie-Anne ? dit le prince en souriant.

— Non ! Louis, plus autant, répliqua-t-elle avec un sourire pareil.

Ils se serrèrent la main. Le Grand Dauphin rouvrit la porte, elle partit. Lui se recoucha sur son canapé et étendit sa main enfiévrée, sous laquelle vint s'allonger le museau frais du chien Pyrame.

XIII

Madame de Conti était partie légère et rajeunie de dix ans, n'ayant plus dans l'esprit que cette ombre de préoccupation jetée sur sa joie par le trouble de son beau-frère.

Tout à coup, sur le chemin, au coude formé par la côte de Bellevue, elle aperçut un cavalier suivi d'un seul valet qui semblait l'attendre au passage. Elle reconnut M. de Conti, qui, remettant son cheval au piqueur, monta dans le carrosse et s'assit rêveur dans l'angle le plus obscur.

Après quelques minutes de recueillement, le prince sembla prendre soudain son parti. Marie-Anne retenait son souffle pour mieux écouter.

— Ma sœur, dit le jeune prince avec effort, j'espère que vous m'aurez compris et tenu parole. Monseigneur ne se doute-t-il pas du petit secret que nous avons ensemble? Non? merci! Il ne reste donc plus qu'à l'expliquer, ce secret. Il m'en coûte, je l'avoue, mais vous m'aimez, vous êtes indulgente. Vous savez comme on m'a marié, sans amour, à mademoiselle de Condé; vous connaissez mon isolement au sein de cette famille. Ma vie n'est pas joyeuse, vous en êtes témoin.

Il s'arrêta, pensif et de plus en plus troublé par un combat dont les désordres se trahissaient dans l'altération de son noble et charmant visage.

— Il me semble, Armand, lui dit doucement la princesse, que vous prenez le plus long.

— C'est vrai, répliqua-t-il avec vivacité. Je vous fais injure. Je ne voulais vous dire qu'une chose, la voici. Laisser le roi accuser Clermont, laisser Clermont en butte aux plaintes et aux mauvais traitements, n'est pas une action honnête. Ce jeune homme est innocent. Ce n'est pas lui qu'on a vu à Versailles sortir de la petite maison du parc.

La princesse fit un mouvement auquel se méprit son beau-frère. Il crut qu'elle contestait.

— La personne qu'on a surprise, ajouta-t-il, portait un habit pareil à celui de Clermont, j'en conviens. C'était une ruse, sans doute, pour dérouter les espions.

Marie-Anne, retrouvant chez M. de Conti les mêmes expressions que chez Monseigneur, n'en pouvait croire ses oreilles. Un moment elle pensa que ces deux amis de Clermont s'entendaient pour le justifier par un mensonge. Mais cette idée s'effaça bien vite devant l'immense gravité de l'explication fournie par Monseigneur. Pour M. de Conti, son front baissé, ses regards incertains, la gêne de son maintien, disaient trop qu'il n'avait jamais été plus sérieux.

— Nommez au moins la personne, dit-elle avec un coup d'œil scrutateur.

Le prince fit un effort :

— C'est moi, répondit-il.

— Vous, Armand ! dit la princesse avec effroi ; vous qui sortiez, la nuit, de chez madame de Bourbon, votre belle-sœur !

Il rougit et un nuage passa sur ses grands yeux mélancoliques. Presque aussitôt il redevint pâle et tremblant :

— Pourquoi de chez madame de Bourbon ? murmura-t-il. Est-elle seule dans cette maison ? Ne peut-on croire qu'il y ait chez madame de Bourbon une personne quelconque que j'y ai vue ? Vous le croyez, n'est-ce pas, Marie-Anne ? et vous n'accuserez pas ainsi votre sœur... Je proteste qu'elle ne mérite point les soupçons. Répondez que vous me croyez.

Madame de Conti, fort émue, garda un instant le plus douloureux silence. Dans ce court espace, à la lueur de cet éclair, elle entrevit tout ce que depuis longtemps, distraite et occupée d'elle-même, elle n'avait ni vu, ni senti, ni deviné, dans une ombre bien soudainement illuminée.

Inquiet de cette pause et des réflexions qui la remplissaient, le prince se rapprocha et demanda timidement s'il était nécessaire qu'il nommât cette personne pour disculper madame de Bourbon.

Mais déjà la princesse avait repris son sang-froid et compris qu'il est des secrets que pas un regard ne doit effleurer sur la terre, et qui changent, tôt ou tard, en

ennemi, l'ami imprudent qui les affronte. Elle répondit avec vivacité :

— Non ! Armand, plus un mot. Cette personne serait compromise. Cachez son nom à tous. Cachez-vous bien vous-même ; car le roi vous est un cruel observateur, et M. le duc, je vous en avertis, ne paraît pas disposé à souffrir que sa femme entretienne chez elle des intrigues d'aucune nature, même les plus innocentes, se hâta-t-elle d'ajouter.

Là recommença le silence. Un poids terrible oppressait ces deux poitrines généreuses. Madame de Conti sentit la première combien l'effort du prince avait été noble et chevaleresque ; elle lui tendit la main ; elle le remercia d'un sourire.

— Allez ! dit-elle, Armand, vous êtes le vrai sang des héros ; et celui qui, pour sauver d'un embarras son humble serviteur, ne craint pas de se livrer lui-même, celui-là trouvera toujours des femmes pour l'aimer, des hommes pour le défendre. Mais il y a du choix dans l'un comme dans l'autre. Fasse le ciel, mon frère, que maîtresse et amis soient toujours dignes de vous et connaissent le prix du cœur que vous leur confiez !

— C'est beaucoup pour moi, dit le prince avec un triste sourire, d'avoir une amie telle que vous. Les maîtresses, ajouta-t-il en soupirant, c'est la chance du jeu de la vie : heur ou malheur ; qu'y faire ! On aime, peut-on s'en empêcher ? On sait qu'on a mal sûrement placé son cœur,

mais le retire-t-on, ce cœur, sans qu'il le veuille? Parlons maintenant de Clermont, interrompit-il avec une gaité convulsive; c'est lui qui risque le plus, puisqu'il a encouru votre disgrâce, et vos regards courroucés foudroient un homme plus sûrement que les carreaux du Jupiter de Versailles.

— Clermont, répliqua Marie-Anne rougissant par degrés jusqu'à l'incarnat le plus vif, ne risque plus rien de mon côté. Je lui ai rendu ma confiance, depuis que vous m'avez appris qu'il ne s'était pas rendu coupable d'une déloyauté dans ma maison. C'eût été déloyal, en effet, n'est-ce pas, mon frère, de prendre, pour la détourner de ses devoirs, de sa sagesse, une fille noble confiée à mes soins, et dont la réputation est irréprochable?

En parlant ainsi, elle regardait le prince dans le but de découvrir s'il soupçonnait quelque chose du secret de Monseigneur; mais M. de Conti se contenta de sourire avec une gracieuse malice.

— Vous feriez bien votre cour à la vieille Maintenon, dit-il, Marie-Anne, si elle vous entendait poursuivre avec cette rigueur les contrevenants aux mœurs et à la chasteté. Savez-vous, belle-sœur, que votre petit sermon tombe tout justement sur ma misérable tête, à moi pécheur endurci, qui viens de vous faire ma confession? Ah! Marie-Anne, soyez charitable! pardonnez à ceux qui aiment, si vous avez le bonheur de n'aimer pas!

Le fin sarcasme et l'affectueuse pression de main qui

l'accompagna changèrent en trouble l'embarras de la princesse. M. de Conti pratiqua envers elle la charité qu'il venait de réclamer pour lui : il détourna l'entretien d'un sujet aussi périlleux.

— Je retourne, dit-il, chez Monseigneur. J'ai à convenir avec lui d'un alibi respectable pour notre Clermont : un petit mensonge bien appuyé suffira pour le tirer des griffes royales.

La princesse trembla qu'il ne se commît dans cette démarche quelque malentendu trop naturel entre deux mystérieux de cette force.

— N'allez pas vous trahir, mon frère! s'écria-t-elle, Monseigneur est indiscret.

— Monseigneur indiscret? dit le prince surpris. Harpocrate indiscret?

— On peut l'être quand on ne soupçonne pas qu'il y ait danger à parler! Ne demandez pas à Monseigneur de mentir pour justifier Clermont, il pourrait se cabrer faute de comprendre. Dites-lui seulement que vous m'avez vue, que nous avons cherché vous et moi un expédient pour tirer Clermont de sa mauvaise affaire, et que nous nous sommes arrêtés, par exemple, à ceci, qu'il avait passé la nuit dernière à Meudon, avec vous et Monseigneur.

— C'est parfait! s'écria le prince joyeux. Maintenant, un peu de sang-froid. Puisque je vais chez Monseigneur, je ne puis m'occuper du pauvre Clermont. Il n'est pas

aussi calme que vous et moi ; comprenez bien, Marie-Anne, que vous l'avez offensé, qu'il a de la mémoire, et que je le connais mal, s'il n'est en ce moment occupé à faire quelque coup de sa tête.

— Croyez-vous ? dit Marie-Anne inquiète.

— Je ne crois pas, je suis sûr. En ce moment Clermont court à une folie quelconque : au nom du ciel, bonne Marie-Anne, courez plus vite que lui. J'aime cet honnête homme, et si mal disposée que vous soyez pour lui, à présent que vous le savez blanc comme la neige ou comme vos belles joues qui pâlisent, de froid, peut-être, rattrapez Clermont, pardonnez-lui, calmez-le ; c'est un service que vous me rendrez et que je réclame pour l'amour de moi.

Après avoir débité cette prière du ton le plus lamentablement comique et avec une grâce railleuse qui bouleversa la princesse, M. de Conti lui baisa la main, fit arrêter le carrosse et reprit son cheval, laissant Marie-Anne le cœur navré par toutes ces plaisanteries, qui lui faisaient craindre que son secret à elle ne fût guère moins transparent que les secrets des autres.

Le prince n'avait pas encore tourné bride, quand il l'entendit commander à son cocher de continuer au galop jusqu'à Versailles. Il sourit doucement et se dirigea au pas vers Meudon.

Marie-Anne n'était pas au bout de ses chagrins. De retour chez elle, ayant fait venir mademoiselle de Choin déjà

prête à monter en voiture avec son bagage, et l'ayant tendrement embrassée devant tous, pour lui faire réparation, faveur que cette modeste fille reçut avec autant de noble douceur qu'elle avait mis de résignation à subir l'outrage, la princesse commanda qu'on lui amenât M. de Clermont.

Mais la réponse fut accablante. Clermont, rentré seulement depuis une heure, et dans un état voisin de la rage, avait changé d'habits, demandé un cheval frais; il était parti seul, en tenue de voyage, laissant pour la princesse une lettre que le majordome remit entre ses mains tremblantes.

C'était une démission respectueuse et brève, dans laquelle il annonçait que, décidé à quitter le service, il envoyait en même temps sa démission d'enseigne des gardes à Monseigneur.

Un éblouissement de mille étincelles blanches, un tintement aigu dans les tempes, faillirent renverser Marie-Anne à la lecture de ce billet.

Mais l'orgueil la soutint. Elle ne voulut point tomber devant tant de regards. Raidissant ses doigts pour ne point broyer le papier qui les mordait :

— Où croit-on que soit allé M. de Clermont? dit-elle froidement. Quel est d'ordinaire le but de ses promenades?

Chacun regarda son voisin, personne ne répondit.

— A-t-il vu quelqu'un avant de partir? continua Ma-

rie-Anne; n'a-t-il point donné des ordres pour sa compagnie? Qu'on voie les brigadiers des gendarmes-Dauphin, MM. de Montvalat, ses amis, je crois; ils sauront m'instruire. Et une réponse, — vite!

Une nuée de serviteurs s'envola dans toutes les directions.

XIV

L'instinct de madame de Conti ne l'avait pas trompée. Dans ces crises de la vie, l'homme de cœur s'adresse soudain à l'amour ou à l'amitié, ses deux ancres de salut. Il n'est pas de désespoir possible pour celui qui possède l'un ou l'autre.

Clermont, à peine à cheval, s'était rappelé ses deux amis, Henri et Robert. Il passa chez eux et les trouva discutant avec le tailleur les agréments de deux uniformes neufs. Les deux gentilshommes, toujours fidèles à leur devise : *doucement, longtemps*, ne songeaient qu'à se réjouir de la bonne fortune présente, et après un long sommeil sans rêves, ils s'apprêtaient à bien dîner, n'ayant de service que le soir. Leur seule crainte était qu'au souper de la veille, ce noble Clermont n'eût fait des folies de magnificence capables d'indisposer contre le corps des gendarmes la lésinerie de la vieille cour. Et leur crainte, quelle qu'en fût la base, dénotait un esprit toujours juste. Dix ans passés sur la tête de nos amis avaient mûri leur circonspection native ; plus expérimentés, ils étaient devenus plus craintifs. La science de la vie n'est autre chose

que beaucoup de crainte tempérée par un peu de raison.

En voyant entrer Clermont défait, l'œil morne, et vêtu en voyageur, les deux frères coururent à lui inquiets et la question sur les lèvres. Jusqu'au seuil de cette chambre, Clermont n'avait point songé à ce qu'il dirait. Voir ses amis, leur faire ses adieux, tel avait été le mouvement machinal. En face d'eux, il fut forcé de réfléchir.

Qu'allait-il leur avouer? dans quel dédale faudrait-il les conduire? Lui qui à peine osait descendre au fond de son âme, que révélerait-il sans torture et sans dangers? Ce fut alors qu'il comprit toute l'importance du coup de tête qu'il venait de faire; son départ le compromettrait sans retour.

Mais quand le cœur est déchiré, quand il saigne et que la blessure exaspère, la seule excuse du patient, c'est l'excès même de sa fureur. Celui-là qui crie bien haut persuade toujours un peu les autres, et d'abord il se persuade lui-même.

Clermont, interrogé par MM. de Montvalat sur ces apparences de départ, répondit qu'il partait effectivement. Il se plaignit avec amertume, — quand le tailleur fut parti, — des ennemis acharnés qui naissaient sous ses pas comme des fleurs vénéneuses dans ce sol putréfié de la cour.

Robert et Henri lui firent observer que le mérite a le privilège, comme le soleil, de faire pousser les mauvaises herbes avec les bonnes, que les ennemis sont salutaires,

et qu'un homme ne s'en va pas devant des ennemis. Ils ajoutèrent, assez cavalièrement, que d'ailleurs il avait des amis à opposer, de petits pour les frivolités, de grands pour les occasions sérieuses.

Clermont répondit que ses grands amis lui manquaient, qu'il ne voulait point compromettre les petits, que ces tracasseries de la cour lui pesaient depuis trop longtemps, et que, déterminé à saisir la liberté aussitôt qu'elle se présenterait, il s'allait rendre libre dès ce jour même. Continuant sur ce ton et s'animant à froid, il raconta, faute de pouvoir donner une raison meilleure, que M. le duc d'Ayen lui avait reproché de la part du roi ce souper de la veille ; que ce reproche brutal constituait une véritable provocation ; qu'il sentait sous cette taquinerie le vieux levain des rancunes royales ; que dix ans de luttes ruinent un homme ; que sa patience avait la vie moins dure que le roi. Bref, il épancha toute sa bile par de fausses issues, mais il l'épancha de manière à faire frémir, à faire trembler les deux frères, qui, pour le calmer, épuisaient tous les signes de la télégraphie, toutes les ressources de la mimique et toutes les caresses de leur cœur aimant et dévoué.

Rien n'y faisait. Ils le soignaient, ces pauvres amis, pour un mal qu'il n'avait pas.

— Enfin, que prétendez-vous ? demanda Henri, plus effaré que le frère aîné. Un départ, c'est une désertion. Avez-vous un congé ?

— J'ai donné ma démission, dit tranquillement Clermont sans songer à l'effet de cette parole sur les deux brigadiers qu'il avait installés la veille, et qui fondaient sur ce chef, leur ami, l'espoir et le bonheur de toute leur carrière.

Aussi, l'un en levant ses bras au ciel, l'autre en laissant choir les siens comme des branches mortes, lui apprirent-ils l'immensité du désastre.

— Seuls!... murmura Robert consterné, seuls dans ce corps où nous ne sommes entrés que pour vous!

— O Clermont, balbutia Henri, vous nous abandonnez!

Clermont passa dans ses cheveux noirs une main furieuse qui ravagea, déracina et meurtrit.

— Que voulez-vous? je suis ivre de rage, dit-il d'une voix sombre, je suis fou, pardonnez-moi!

— Mais vous reviendrez à vous-même, essaya timidement Robert.

— Jamais! c'est fini!

Et Clermont tomba sur une chaise, le front caché par ses mains frémissantes. Les deux frères échangèrent un coup d'œil de surprise; mais, respectant ce qui couvait sous une telle irritation, ils gardèrent le silence.

Clermont se releva tout à coup.

— Je suis venu vous embrasser, dit-il très-vite comme pour s'échapper à lui-même, et je pars.

— Vous n'avez pas besoin de nous? demanda Robert.

— Non, mes amis.

— Où et comment aurons-nous de vos nouvelles? car, si vous nous abandonnez comme officier, vous nous gardez bien un peu comme amis, n'est-ce pas?

Clermont fut ému. Il leur prit à chacun une main.

— Je vais, dit-il, droit au consolateur, au soutien, au maître. Je vais chercher celui qui est doux avec les malheureux, fort avec les méchants; celui qui pleurera, si je pleure, et de ses larmes saintes guérira ma blessure. Je vais chez Didier, votre frère, à Fleurines. Que n'y suis-je déjà! Que n'y ai-je toujours été!

Ce cri de la souffrance cachée n'était pas nécessaire pour confirmer les soupçons de Robert et d'Henri. Clermont n'allait certainement pas pour si peu s'enfermer au presbytère de Fleurines, il ne réclamait pas les consolations et les larmes de Didier pour une simple mercuriale du capitaine des gardes à propos d'un souper.

— Vous plaît-il que nous jouissions de votre compagnie pendant quelques moments? demanda Robert. Nous avons le temps, avant l'heure du service, de vous accompagner jusqu'à la première poste. Au moins, si nous ne pouvons aller jusqu'à notre cher Didier, nous serons-nous quelque peu rapprochés de lui.

Clermont consentit. Les frères eurent bientôt terminé les préparatifs de cette promenade. Tous trois sortirent par la Villette, marchant de front, Clermont au centre, tous trois plongés dans leurs pensées. Et ce n'eût pas été

un spectacle sans intérêt que cette petite troupe d'hommes florissants, vigoureux et braves, allant trouver comme dans un sanctuaire le plus jeune, le plus faible, le plus humble de tous, pour lui demander l'appui et la lumière.

La promenade fut silencieuse. L'un ne voulait point avouer, les autres craignaient de paraître questionner. Clermont tremblait d'être sollicité de renoncer à sa fuite. Robert et Henri étaient trop intéressés à ne point perdre leur protecteur, leur ami, leur chef, pour oser témoigner le désir de le garder. Le temps avait marché pendant ces scrupules et ces délicatesses. Trois heures sonnèrent au clocher de la vieille abbaye de Saint-Denis, que nos voyageurs avaient dépassée. Ils s'arrêtèrent au milieu de la plaine dorée qui resplendissait sous le rayon oblique du soleil. Robert pria Clermont d'embrasser pour eux le curé de Fleurines. Clermont les embrassa eux-mêmes en soupirant, et ils se séparèrent à la hauteur de Pierrefitte.

XV

Celui qui raconte la présente histoire en a beaucoup raconté dans sa vie. Il avait un goût particulier pour celles du temps passé, soit que les vertus et les vices des hommes paraissent plus en relief à distance et frappent plus facilement une vue un peu courte, soit qu'en effet dans le passé les bons cœurs fussent meilleurs, les passions plus nobles, les mœurs plus franches et d'une couleur plus saisissante.

On a beaucoup reproché à cet écrivain l'abus des rencontres, des combats et des grands chemins, aussi des hôtelleries et des chevaux ; mais il ne pouvait faire autrement, puisque ses histoires sont antérieures pour la plupart à notre siècle.

Pour le commerce, pour la guerre, pour les affaires, pour les relations d'amitié, d'amour ou de famille, les Français des deux derniers siècles voyageaient beaucoup, et par conséquent se rencontraient quelquefois par les chemins. De là les aventures. Toujours armés, divisés de religion, de partis, de castes, ils combattaient souvent : cela est naturel. Les carrosses n'existant pas plus que les

routes, tout voyageur allait à cheval ; et ce cheval n'étant point de fer, comme ceux que l'on a inventés de nos jours, et qui s'appellent *locomotives*, il mangeait et se reposait quelquefois avec son cavalier. De là les hôtelleries. Ne reprochez point l'hôtellerie au romancier : bientôt l'historien lui-même la réclamera comme étant de son domaine, garde-meuble assez mal tenu où l'histoire laisse moisir trop de choses dont elle ne se sert pas. Peu d'années encore, et l'hôtellerie n'existera pas plus que la grande route. Ce sera un vide dans le monde des choses et des idées ; certains amis de l'archéologie seront heureux d'en retrouver l'image dans quelque humble roman destiné seulement à distraire, et qui, grâce à la peinture d'une enseigne pittoresque, se trouvera élevé, sans y avoir prétendu jamais, à l'honneur d'être un livre utile.

Voilà pour les auberges et les grands chemins. Mais, quant aux chevaux et au reproche qu'on nous a fait d'exagérer leur force et leur vélocité, nous sommes moins superbe, bien que nous n'ayons pas moins raison. Peut-être la jeunesse nous a-t-elle entraîné à souffler aux coursiers de notre fantaisie des âmes disproportionnées avec les poumons naturels de la race chevaline. Certains trajets fabuleux ont été accomplis par ces bêtes poétiques en des espaces de temps plus fabuleux encore : il faut dire que, toujours amoureux du vrai, même dans la fiction la plus audacieuse, nous lui avons fait, et récemment encore, cette concession de tuer, sur le grand

chemin même, bon nombre de ces chevaux célèbres; mais, avouons-le humblement, le kilomètre est indigeste et la minute impitoyable. Évidemment nos chevaux de roman ont quelquefois marché un peu vite; mais, tout compte fait, leur œuvre n'était pas impossible : il s'agit d'admettre seulement que c'étaient de très-bons chevaux, bien conduits et rafraîchis de temps en temps, comme il convient. Cette hypothèse consentie, l'objection tombe, et les chevaux d'autrefois sont réhabilités avec l'auteur. Celui-ci s'engage désormais à n'user que dans les cas extrêmes de cette vélocité hyperbolique qui nécessite l'emploi des métaphores. Il s'engage à calculer avec le plus grand soin les distances, les délais et les temps d'arrêt, comme sur les livres des postes... Mais que dis-je? et pourquoi tant de conscience? La poste elle-même disparaîtra, les chevaux disparaîtront peut-être; tout cela deviendra fable, comme l'hôtellerie et la grande route; et alors personne ne comptera plus, et alors le roman fera foi, et, pareil à l'antique mythologie, rira au nez des sceptiques assez inurbains pour discuter ce qui les amuse.

En conséquence, nous pourrions passer outre et conduire Clermont tout droit à Fleurines (une bonne douzaine de lieues), sans souffler ni débrider. Mais l'excès du bon droit mène à l'injustice, et nous omettrions, par opiniâtreté, une aventure qui n'est ni sans importance ni peut-être sans agrément. Comme toujours, un cheval en

est le prétexte, une hôtellerie le théâtre. Nous sommes au xvii^e siècle. C'est à prendre ou à laisser.

A moitié chemin environ, au village de Louvres, après six lieues gaillardement dévorées, la monture du triste enseigne flaira une grande cour bien bourrée de paille, une de ces écuries à cent places où la litière monte jusqu'aux mangeoires, et son oreille mobile perçut très-distinctement le cliquetis aigret de l'avoine qu'on vanne. Cet animal s'arrêta court à la bienheureuse porte, et le maître, enfoncé dans son rêve, n'avait pas eu le temps de serrer la botte pour pousser outre que déjà un valet d'écurie saisissait la bride et tenait l'étrier, tandis que l'hôtelière, accourue sur le seuil, saluait avec force révérences et sourires le cavalier de belle mine qui lui faisait l'honneur de descendre aux *Quatre-Maillets*.

Clermont descendit. La broche tournait; l'âtre flamboyait; la vaste salle reluisait de cuivres, de faïences et d'argenterie. De deux belles servantes en fonctions, l'une rapportait du jardin un grand panier d'abricots gercés, hâlés, piquetés de pourpre; l'autre arrachait d'entre ses genoux robustes le bouchon d'une bouteille sonore. Tout cela disait au voyageur : — Assieds-toi et dîne. Clermont secoua la tête, tourna le dos aux poulets grésillants et ruiselants, aux abricots embaumés, aux servantes rougissantes; il entr'ouvrit machinalement de sa cravache la porte du petit jardin, allongea le cou, passa une épaule, puis le corps tout entier, et se mit à arpenter les allées

bordées d'oseille et de pimprenelle, pour donner à son cheval le temps de manger l'avoine.

Ces jardins rustiques sont aussi charmants qu'ils sont utiles. Pas un pouce de terre n'y est perdu. Une rose s'y débat dans les lacis des haricots à longues gousses; le thym fleuri remplace le buis, à la grande joie des abeilles; un chou plébéien a sa grâce parmi les rouges capucines et les campanules changeantes des volubilis. Le feuillage des carottes est fin et soyeux comme les plus délicats rameaux des aconits et des aches; sa verdure s'enlève avec une fraîcheur riante sur le fond violet des lourds bataillons de betteraves. Un pied d'œillets jaillit en fusées du sein des courges rampantes. Un jasmin poétique grimpe sur la potence vermoulue du puits. Là, l'unique mauvaise herbe qu'on tolère, c'est la pensée ou la fraise; elles pullulent dans les allées ou sur le bord. La ravenelle accapare les crevasses des murs. Vingt toises sur dix suffisent à tout ce nécessaire et à tout ce superflu; douze à quinze pieds d'arbres trop consciencieux pour se permettre d'avoir des feuilles, saupoudrent les plates-bandes de prunes jaunes, bleues, vertes, d'abricots confits quand ils tombent, de poires musquées, d'amandes hâtives; et en septembre la laide muraille de l'enclos disparaît sous les grappes et les pêches plus nombreuses que les pampres.

Clermont reposait doucement son esprit sur ces vulgarités riantes. Le contraste lui rappelait Versailles et ses arbres arrogants, et ses fleurs inutiles, et tous les chagrins

qui suivent l'orgueil. Satisfait d'un commencement de vengeance, il jouissait du trouble que son départ laisserait chez la princesse habituée à ses bons services, à son esprit aisé, à la douceur de son cœur. Si ingrate que soit l'âme des gens trop aimés, elle a forcément des retours de tendresse pour l'ami perdu ; elle gémit au moins de n'avoir plus son souffre-douleur.

— Que fait-elle ? se demandait Clermont. Elle a maintenant ma lettre ; elle la montrera au prince son beau-frère. Celui-ci est homme de cœur, il me plaindra ; il lui reprochera sa dureté injuste : car, enfin, je n'ai rien fait, à moins que mon secret, si longtemps contenu, si cruellement étouffé en moi, n'ait éclaté dans un rêve ; à moins qu'il n'ait lui tout à coup dans mes yeux comme le feu échappé du nuage trahit la tempête cachée en ses flancs, et alors la princesse, qui est fière, se serait offensée... Mais non, pas même ce prétexte. Nul n'a deviné ce qui accélère chez Clermont les battements du cœur. Didier même l'ignore, lui, le consolateur, le secours des affligés. Son œil perçant n'a pu plonger jusque-là, distrait soigneusement par la supercherie d'une légèreté affectée.

Aussi, comme le malheureux Clermont va se dédommager ! Comme, affranchi désormais de tout scrupule et résolu à se fermer tout retour, comme il va soulager son pauvre cœur et raconter sa faiblesse à Didier, et lui promettre de quitter la cour, où tant d'affection loyale se paye par une si farouche ingratitude !

Et, après cet aveu, Clermont se renfermera dans sa terre, située tout au plus à deux lieues de Fleurines, et, par les chemins qu'il connaît dans les bois, il viendra chaque matin trouver son ami le pasteur ; ensemble ils arpenteront le promenoir mélancolique du presbytère ; ensemble ils parleront de Dieu, qui remplace tout, et de ce monde évanoui comme une fumée, qui autrefois, un moment, prétendit à remplacer Dieu dans leurs jeunes cœurs. Et ce sera pour madame de Conti une douleur amère, car elle est bonne au fond. Ce lui sera une punition méritée d'avoir retranché de la vie aussi sûrement que par la mort un ami fidèle et un incomparable serviteur.

Il en était là de son soliloque, lorsque l'hôtesse entra dans le petit jardin pour demander à l'officier s'il ne s'appelait pas M. le comte de Clermont ; et, sur l'affirmative, elle ajouta que deux messieurs venaient d'arriver qui désiraient lui parler à l'instant même.

Clermont eut d'abord l'idée que Robert et Henri, pour un motif quelconque, l'étaient venus rejoindre à Louvres. Il ne supposa point autre chose et suivit l'hôtesse. Mais, en pénétrant dans la salle de l'auberge, il n'y trouva point ceux qu'il s'attendait à y voir.

Deux personnages dont les chevaux essouffés piétinaient à la porte, tenus par deux estafiers de mine équivoque, se chauffaient, par contenance, en août ! et causaient bas sous la cheminée. Ils se retournèrent à l'arrivée de Clermont. L'un portait l'épée sans avoir l'air pour cela

d'un gentilhomme ; l'autre avait un habit de cavalier, des bottes, et par-dessus le costume laïque il portait le petit collet.

Ce fut ce dernier qui s'approcha de Clermont, poliment, avec une certaine grâce même, et lui demanda un instant d'entretien particulier. Clermont ne connaissait de la maison que le jardin : il indiqua le jardin, où l'accompagna son étrange interlocuteur. Un banc fait de douves assemblées se rencontra près du puits sous une coupole de pampres ; Clermont l'offrit comme siège à l'inconnu, qui l'accepta toujours souriant.

XVI

C'était un diabolique sourire. L'homme ouvrait deux larges oreilles béantes sous ses cheveux plats et son tricorne fané. Jamais fouine en gaîté, chacal en appétit, ne montrèrent des dents plus aiguës, un museau plus effilé, des yeux plus alertes. Le tricorne obliquant à gauche découvrait un front intelligent, élevé, sorte de récipient tout aussi propre à contenir le bien que le mal. Seulement, ce n'était pas douteux, le mal était entré le premier et remplissait la boîte.

L'homme pouvait avoir une quarantaine d'années ; il était maigre, blême, ni petit ni grand, vêtu d'une étoffe sans nom comme sans couleur et sans date ; un de ces habits éternels comme les ont de pauvres officiers qui se déguisent rarement en bourgeois. Sur cette physionomie de singe passaient des reflets de grandes pensées chassées par ce malicieux sourire comme un vol de colombes par le sifflement d'un oiseau moqueur.

Cette figure remarquable n'était pas étrangère à Clermont ; il le témoigna par un mouvement d'attention que

saisit aussitôt l'homme au petit collet et aux grosses bottes.

— Eh quoi! monsieur, vous ne me reconnaissez-pas, dit-il, et nous nous sommes rencontrés pas plus tard qu'hier!

— Où donc, monsieur? demanda Clermont, irrité d'être relancé jusque dans l'exil.

— Chez S. A. R. le duc de Chartres, où vous veniez apporter une invitation.

— Ah!... pardon, monsieur l'abbé Dubois, je crois, s'écria Clermont avec un léger froncement de sourcils, tribut payé à l'équivoque réputation du personnage.

— Ex-précepteur de S. A. R. Mgr le duc de Chartres, et votre serviteur, dit Dubois avec obséquiosité. Nous nous sommes vus ailleurs, à Steinkerque, ajouta-t-il, j'y accompagnais mon élève.

Clermont, fort mal disposé, d'abord pour tout ce qui troublait sa douleur et sa solitude, ensuite pour cet abbé dévoué aux princes d'Orléans, ennemis jurés de Monseigneur et des Conti, voulut dégoûter sur-le-champ Dubois de la rencontre et débuta par la brusquerie.

— Je vous reconnaissais mal, dit-il, sous cet habit d'ordre composite. Et puis, je ne sais comment, chaque fois que j'ai l'honneur de vous apercevoir, un souvenir singulier vient brouiller ma mémoire. Il y a de ces bizarreries. Votre visage, très-reconnaisable, pourtant, me rappelle, je ne sais pourquoi, une figure qui m'était autrefois anti-

pathique, la figure d'un garçon passablement vicieux qui servait, il y a quelque quinze ans, chez un mien cousin, curé de Saint-Sulpice.

— C'était moi, dit tranquillement Dubois.

— Oh ! mais vous étiez peut-être servant, cleric, assistant, diacre, se hâta d'ajouter Clermont, honteux d'avoir humilié cet homme.

— Non, monsieur, j'étais laquais, interrompit Dubois aussi calme que Clermont se sentait embarrassé par cette imperturbable effronterie.

Il se leva comme pour congédier son interlocuteur, mais celui-ci, toujours gracieux, le pria de se rasseoir pour lui accorder quelques minutes d'audience. Clermont, dépité de n'avoir pas désarçonné le fâcheux par une première ruade, redoubla de malveillance et de mauvaise mine.

— Monsieur l'abbé, dit-il d'un ton bourru, le serviteur de M. de Chartres ne peut rien avoir de commun avec le serviteur de MM. de Conti ; je me suis fait une loi de ne pas transiger sur ce chapitre.

— Monsieur, repartit Dubois inaltérable dans sa sérénité, je ne suis plus, depuis longtemps, serviteur de MM. d'Orléans ; assurément j'ai eu le bonheur d'élever un prince, mais j'ai eu aussi le malheur de le marier. De ces deux services, l'un a complètement effacé l'autre. Madame m'a pris en horreur ; Monsieur m'exècre pour plaire à Madame, et mon élève me chasse le plus loin possible pour

ne pas déplaire à Monsieur ; il en résulte que je suis libre, tout à moi, et que j'occupe mes loisirs à des œuvres de charité ou de conciliation !

— C'est méritoire, interrompit Clermont, et je vous en fais mon compliment. Mais je ne vois pas quel rapport ces bonnes œuvres pourraient avoir avec un pécheur endurci comme moi.

— Un rapport assez direct, répondit gracieusement Dubois. Il faut vous dire, monsieur le comte, que je suis aumônier de la Prévôté. C'est une charge qui met sous ma direction spirituelle MM. les exempts et leurs acolytes.

— Grand bien vous fasse !

— Ce n'est donc pas, vous le voyez, poursuit Dubois, comme précepteur ou serviteur de messieurs d'Orléans, mais comme aumônier de ladite Prévôté, que je suis venu ici. J'accompagne une personne avec laquelle vous m'avez vu causer sous la cheminée tout à l'heure, et qui est le chef des exempts du grand prévôt, un galant homme, chargé d'une mission bien triste.

— Qu'y puis-je faire ?

— Oh ! cela vous intéressera beaucoup quand vous saurez que cet exempt est expédié pour faire l'arrestation d'un coupable.

— Qu'il l'arrête donc !

— Non ! non ! sa mission est avant tout morale. Le roi lui a commandé de se faire précéder d'un ecclésiastique dont l'éloquence puisse toucher le cœur du criminel, car

le roi est bon. A tout péché miséricorde ! Si l'ecclésiastique peut provoquer la contrition et amener la réparation de la faute, l'exempt n'a rien à faire : il salue le pénitent et se retire. Si, au contraire, le pécheur incorrigible résiste, — ce que je ne crois pas, — et refuse la réparation exigée, alors l'exempt se montre et le conciliateur disparaît.

— Mais, monsieur Dubois, s'écria Clermont à bout de patience et mordu au cœur par le ressentiment de ses souffrances un instant oubliées, que m'importent votre pénitent, votre exempt et votre conciliateur ?

— Rien ne vous importe davantage, monsieur le comte, — dit Dubois de son air placide et courtois, — car il s'agit d'amener un gentilhomme qui a compromis l'honneur d'une fille noble à épouser cette personne ou à se rendre en prison. Or, le médiateur chargé de cette tâche délicate, c'est moi, et le gentilhomme à persuader c'est vous.

Clermont ne s'attendait pas à la conclusion. Il fit sur le banc de douves un bond qui faillit précipiter le médiateur.

— Moi ! murmura-t-il, j'ai compromis...

— C'est l'avis du roi.

— Mais qui donc ai-je pu compromettre au point de l'épouser comme cela, sans dire gare ?

— Mademoiselle Emilie de Choin.

— Je ne la connais pas.

— Vous avez passé la nuit dans son domicile.

— Où cela, son domicile ?

— Rue du Pont-de-Fer.

— Encore le Pot de fer ! s'écria Clermont exaspéré.

Cette méchante plaisanterie ne va donc pas finir ?

— Elle finira, si vous épousez la demoiselle, dit Dubois qui commençait à prendre sa revanche et la prenait avec délices.

— Je n'épouserai personne, et je romprai les os à ceux qui me mystifient, continua Clermont en serrant les poings.

Dubois, de plus en plus railleur :

— Cher monsieur, dit-il, vous ne romprez point, j'imagine, les os sacrés de Sa Majesté, dont nous exécutons purement et simplement les ordres. Le roi se propose de venger la morale outragée ; il dit à un exempt de choisir un ecclésiastique pour porter la parole, c'est l'usage ; l'exempt m'a choisi. Je ne vous force pas, moi, d'épouser cette demoiselle, je ne vous y engage même pas, si la chose vous déplaît. Examinez seulement si elle vous déplaît plus ou moins que la Bastille ! voilà tout. Je fais mon devoir, c'est-à-dire une proposition ainsi conçue : — Prenez-vous pour légitime épouse mademoiselle Emilie de Choin, etc., etc. ? Répondez par une affirmation ou par deux négations, ce qui est la même chose, au dire de Vaugelas, et, quant à moi, je vous tiens quitte et vous passe à l'exempt qui vous attend là-bas !

— Mais on n'a jamais vu pareille infamie ! s'écria Clermont, s'abandonnant à sa colère, que Dubois voyait gronder et monter avec une satisfaction sauvage ; mais c'est l'abus le plus criant du despotisme !

Dubois, assis, emboîtait de ses deux mains ses mâchoires de singe, écarquillait ses petits yeux ronds et écoutait.

— Mais je n'ai pas parlé dix fois à mademoiselle de Choin, poursuivit Clermont ; mais jamais je n'ai mis le pied chez elle : c'est une lâche calomnie qui coûte à elle l'honneur et à moi la liberté ! Non ! non ! tout cela est impossible ; je ne le crains pas, je n'y crois pas !...

Soit que Dubois eût fait un signe pour appeler l'exempt, soit que celui-ci arrivât au moment convenu entre eux, on le vit paraître dans le jardin et s'approcher, tandis que ses deux sinistres acolytes occupaient d'instinct les deux seules issues de l'enclos.

— Eh bien ! s'écria Clermont rendu furieux par ce spectacle, vous direz au roi que, si je le voulais, son exempt, ses archers et son médiateur ne m'empêcheraient pas de franchir ce mur, de reprendre ma liberté, de m'enfuir loin d'un pays livré à de telles horreurs. Oui, vous lui direz que je vous passerais facilement sur le ventre à tous quatre, mais, que j'aime mieux, pour l'exemple de l'humanité, pour la honte de ce gouvernement, me laisser prendre comme un mouton et jeter sous les verrous comme un malfaiteur ; vous lui direz que la prison me plaît, que la chaîne fera mes délices, que la mort même, si on veut

bien me l'offrir, sera mille fois la bienvenue, puisque chaîne et mort m'empêcheront de voir les iniquités de ce règne, où tout offense Dieu, depuis le maître qui corrompt son peuple par ses exemples, jusqu'aux peuples assez lâches pour endurer un maître pareil !

— Monsieur ! monsieur ! dit l'exempt s'approchant de Clermont avec compassion, taisez-vous, de grâce, vous vous perdez ; j'ai ordre de consigner votre dire dans un procès-verbal.

— Eh ! laissez monsieur se soulager, reprit Dubois en frottant avec volupté son museau de renard en liesse ; monsieur ne veut pas du mariage, il est parfaitement libre.

— Alors j'arrête monsieur, dit l'exempt consultant d'un regard, et Dubois, qui acquiesça, et ses deux hommes, peu rassurés, malgré leurs mousquetons, à la vue d'un criminel aussi exalté et aussi robuste.

Clermont haussa les épaules et murmura bien bas :

— J'eusse aimé mieux ta solitude, ô Fleurines ! et tes exhortations, mon Didier ! mais je n'eusse peut-être pas assez souffert pour oublier. La Bastille vaudra mieux pour moi !

Il montra le chemin à l'exempt, et salua Dubois sans mépris et sans fiel. Comme ils allaient sortir du jardin pour rentrer dans l'hôtellerie où rien de cette scène n'avait encore pénétré, tant le service de la table s'y accomplissait consciencieusement, Clermont aperçut un courrier

à la livrée de Conti, un vieil écuyer de confiance, qui descendait de cheval et lui apportait l'ordre de la princesse de revenir sur-le-champ à Versailles, sa démission n'étant acceptée ni d'elle ni de Monseigneur.

Clermont sentit un rayon de joie pénétrer dans son cœur navré. Une demi-heure plus tôt, cette démarche bien vague de la princesse l'eût mis dans son tort sans réparer l'offense, et peut-être se fût-on cru trop généreux encore en le rappelant. Les grands font si peu de cas de l'honneur des moindres ! ils s'aiment tant ! ils veulent si féroce ment qu'on baise leur main après qu'elle a frappé !

Mais, Dieu merci ! Clermont allait en prison, il ne pouvait donc retourner à Versailles.

— Mon cher de Vaucelles, dit-il au vieux gentilhomme, vous voudrez bien témoigner à madame la princesse que je suis empêché de lui obéir. Une difficulté se présente. Il paraît qu'à compter de ce moment je suis au roi, mon cher. Sa Majesté se charge de me loger. Demandez à monsieur, qui est exempt de la Prévôté : l'on m'arrête, et je m'en vais à la Bastille.

Sur ces mots, qui changèrent le digne Vaucelles en une statue représentant un courrier le fouet à la main, Clermont se plaça de lui-même dans la chaise amenée pour lui, et demeurée sur un des bas-côtés de la route. Les alguazils montèrent derrière, conduisant au licol le cheval de leur prisonnier. L'exempt, avant de rejoindre celui-ci

dans le carrosse, s'approcha de Dubois, comme pour l'inviter à monter le premier.

— Non, dit Dubois en le repoussant, je ne pars pas. Je n'ai plus rien à tirer de ce jeune homme.

— Monsieur l'abbé a-t-il quelques ordres particuliers à me donner ? demanda l'exempt.

— Ecoute bien. Une fois à Paris, ne rends aucun compte à qui que ce soit de ce qui vient de se passer : pas de rapport, rien ; je me charge de la rédaction du procès-verbal. Mets quatre à cinq bonnes heures pour aller jusqu'à la Bastille, si ce nigaud de prisonnier n'a pas eu l'esprit de s'enfuir en route. Le roi s'impatientera de ne rien savoir et de ne voir personne, il fera demander des nouvelles ; aussitôt, préviens-moi. Je serai rentré à Paris vers neuf heures par le coche qui passe ici ce soir. Tu m'as bien compris ?

L'intelligente figure de l'exempt eût suffi à répondre pour lui, mais il ajouta d'un air fin :

— Soyez tranquille, monsieur l'abbé, nul autre que vous ne remettra le procès-verbal au roi.

Dubois le remercia par un sourire amical qui trahissait une familiarité de longue date, puis il revint dans l'hôtellerie aussitôt que la cage roulante se fut mise en mouvement, suivie timidement à distance par le courrier de la princesse.

XVII

Les gens de la maison, par discrétion non moins que par crainte, étaient rentrés, mais observaient curieusement derrière les fenêtres, car en ce temps-là une arrestation aboutissait trop souvent à l'inconnu. Dubois calma toutes les inquiétudes en déclarant avec bonhomie qu'il s'agissait seulement d'un étourdi réclamé par sa famille. Il ramena surtout la confiance par sa gaité, par l'inspection toute gaillarde qu'il passa de la cuisine, de la broche et des belles servantes ; il commanda son dîner : un de ces poulets dorés à point, une assiettée d'abricots et de prunes, certaines écrevisses rougissant peu à peu dans une étuvée de gros roussillon renforcé d'épices.

Il se montra difficile à choisir le vin, délicat sur le fromage. Bref, il témoigna de tant d'appétit et de jovialité, que l'hôtesse oublia l'arrestation et crut voir s'arrondir la figure de fouine dont les angles et les cavités sinistres lui avaient d'abord donné mauvaise idée du personnage. Tandis que la casserole tintait au cliquetis des carapaces heurtées, tandis que son couvert se dressait dans une salle du rez-de-chaussée, Dubois, ayant lorgné les ser-

vantes pour leur donner du cœur à l'ouvrage, revint sur le seuil de l'hôtellerie et regarda la chaise, point noir encore distinct sur l'horizon de la route qu'elle gravissait tristement. Son visage alors, rejetant comme un masque la triviale gaité, les grossiers instincts, les satisfactions sensuelles, s'ennoblit soudain d'une éclatante expression d'orgueil et d'intelligence. Ses yeux profonds embrassèrent l'espace, se dilatant avec sa pensée. Les bras croisés sur sa poitrine étroite, à demi drapé dans son maigre manteau, un pouce sur ses lèvres minces, le tricorne projetant sur ses pommettes et ses orbites une ombre d'où jaillissaient deux éclairs, il considéra longtemps et cette route, et ce carrosse, et Paris au loin, et au delà Versailles, et encore au delà le monde.

— Ce matin, dit-il, le roi m'eût fait jeter à la porte, si j'eusse été assez niais pour implorer une audience. Demain il me fera chercher par tout Versailles ; il me commandera de lui apporter ma précieuse personne ; il jouira en tête-à-tête de mon incomparable compagnie ; demain, à pareille heure, j'aurai fait un pas qui distancera autant le précepteur en disgrâce que le précepteur avait distancé le laquais. Oui, monsieur de Clermont, j'ai été laquais : vous me l'avez reproché tout à l'heure. Sont-ils en retard les gens de cour, qui ne savent pas que l'appétit le plus vorace est celui du valet qui dîne le dernier. Roule vers la Bastille, naïf jeune homme : tu portes ma fortune, tu cours pour mes affaires, tu es mon laquais aujourd'hui !

La chaise de poste disparut au sommet de la montée.

Comme Dubois achevait de formuler les idées reflétées sur sa bouche méchante par un sardonique sourire, l'hôtesse l'avertit que son repas l'attendait. Il se retourna brusquement et entra dans la chambre qu'on lui avait préparée au rez-de-chaussée.

C'était un vaste carré long, sainement planchéié de chêne, garni d'une boiserie à hauteur d'homme, et dont le plafond, en poutrelles noircies par bien des fumées, laissait pendre de son centre un énorme bouquet de branches de saule dans lesquelles des légions de mouches fourmillaient le jour et dormaient la nuit. Un lit vénérable au fond d'une alcôve, celui de l'hôtesse, sans doute ; un immense bahut en face de la cheminée, celle-ci naïvement taillée dans la pierre et ornée d'un lambrequin de serge : tel était l'ameublement. Dubois trouva devant cette table, bien propre, bien garnie, bien calée, un fauteuil du temps de Henri IV, aux pieds tordus, aux petits bras bourrés d'étoupes. Il s'y installa, dégustant le parfum de la volaille, humant la vapeur vineuse du court-bouillon, et repaissant ses yeux du réjouissant aspect des fruits et des bouteilles à gros ventre. Il débuta par se verser, dans un verre à pied en forme de calice, un glorieux coup de ce nectar jaunissant qu'il regarda perler dans le cristal, puis il en respira largement l'arome et but ou plutôt suçà en fermant les yeux.

L'hôtesse, qui le voyait faire, sourit et se retira con-

vaincue, décidément, qu'elle tenait là un brave homme.

Et de fait, entre ce convive et le sombre railleur qui, l'instant d'avant, songeait sur le seuil de l'auberge, il y avait toute la distance qui sépare d'Arimane d'Oromaze, Dubois esprit de Dubois corps.

Peut-être pensait-il en ce moment aux privations de son enfance, de sa jeunesse, aux hontes faméliques du petit vagabond, du manœuvre, du garçon apothicaire et du laquais. C'est la joie réchauffante du contraste, plus encore que la douce chaleur des bisques et du vin, qui, caressant ce cœur usé, en exprimait, pour les envoyer au cerveau, les fumées chatouillantes, les voluptueuses titillations du bien-être apprécié par une exquise intelligence. Et puis, au travers du gobelet prismatique, les ambitions miroitent plus vermeilles, les triomphes espérés prennent des proportions magiques, et la matière, enchantée d'être de la fête, s'émancipe, agace l'imagination, et cette bête, ivre du picotin, emporte l'esprit dans les espaces.

Quand Dubois eut repu généreusement l'estomac et savouré en gourmet les bienfaits de la cave et de la cuisine, quand, à force d'égayer les grosses filles par ses œillades tantôt sournoises, tantôt libidineuses, il eut fini par leur faire peur, et qu'il se trouva seul, au dessert, devant un champ de bataille dévasté, sur lequel se dressait encore une bouteille assez pleine pour noyer le reste de bon sens qu'il avait su garder, l'abbé, un peu pâle et avec des yeux d'émerillon, tourna au sourire bonhomme et à la poésie

élégiaque. Il appuya ses coudes pointus sur la nappe tachée, concentra son regard sur la fenêtre ouverte en face de sa table et par laquelle, à travers les barreaux, on voyait la route, les maisons d'en face et une mare au pied d'un orme dont les premières branches servaient de perchoir à deux poules jaunes stupides. Il nageait alors dans cette molle atmosphère qui n'est pas encore l'ivresse et n'est plus la raison. Ses yeux voyaient, son pouls battait, son sang circulait ; le tout n'était pas désagréable, mais cependant il lui manquait quelque chose. Soudain, comme pour compléter ses jouissances, une musique bizarre se fit entendre au dehors, accompagnée de chants plus bizarres encore ; à côté du chant pointillaient, à des intervalles fort inégaux, certains gloussements inconciliables avec toute espèce de solfège. Ces harmonies eurent pour résultat immédiat d'attirer devant l'hôtellerie une nuée d'enfants laids, en guenilles et barbouillés, que Dubois vit courir à l'appel de ce charivari grotesque, et qu'il entendit, car il ne les voyait plus, hurler de joie et battre des mains devant les virtuoses.

Il se fût peut-être dérangé pour connaître la cause de tant de musique, mais ses jambes étaient lourdes ; il se contenta de dodeliner la tête en cadence, et d'unir au rythme saccadé de l'instrument et de la voix un branle tremblotant de ses genoux qui lui faisaient l'effet d'avoir grossi à l'égal de sa tête. Était-ce une secrète sympathie ? était-ce seulement le grincement des nerfs ? Dubois s'in-

téressait à cette musique perfide et battait la mesure, il finit par la scander en franc ivrogne, du dos de son couteau, sur la paroi argentine du verre. En sorte que l'hôtesse crut que son convive l'appelait, et elle entra. Et l'abbé réveillé se composa de son mieux et fit semblant d'avoir appelé pour interroger.

— Monsieur l'abbé, répondit l'hôtelière, c'est une de ces mendiantes comme il nous en passe tous les jours, ou plutôt non, comme il ne nous en passe jamais ; car elle arrive du Brésil, à ce qu'elle dit, avec une figure brûlée, des jupes de plumes et les bras couverts de verroteries. Ses chansons ne sont pas agréables et l'on n'y comprend rien, pas plus qu'à sa guitare faite d'une vessie sur laquelle sont tendus deux boyaux qu'elle racle. Mais ce qui attire tant de monde et divertit si bruyamment les enfants, c'est le perroquet qu'elle porte sur l'épaule droite et le petit singe perché sur son épaule gauche d'où il s'élance en faisant mille contorsions et gambades. Tenez, écoutez-la, voici qu'elle recommence sa chanson. Oh ! c'est du brésilien pour le moins.

En effet, Dubois écouta et distingua un pêle-mêle de diphthongues enchâssées dans des doubles consonnes, cacophonie empâtée que l'abbé reconnut aussitôt pour être du limousin le plus pur, ou plutôt le plus corrompu ; et, comme il le pensait, il le dit avec la franchise d'un homme en pleine digestion.

L'hôtesse, un peu contrariée de voir changer sa Brési-

lienne en Limousine, essaya de contester ; mais Dubois haussa les épaules et prétendit qu'on ne lui apprendrait pas à reconnaître le patois de Brives-la-Gaillarde, son pays natal. Cet argument ferma la bouche à l'hôtesse, et Dubois triompha, l'imprudent ! Il se licencia même jusqu'à railler l'hôtesse et à lui traduire en français de Louvres les vers qu'il prétendit être érotiques de l'idylle chantée par la mendicante. Le drôle tenait à sa gaillardise au dessert.

— Eh bien ! n'importe, dit la bonne femme, c'est drôle, et le singe surtout est impayable. Je vous l'enverrai tout à l'heure. Vous lui donnerez vos noyaux d'abricots.

On l'appela de l'intérieur ; elle sortit. Dubois remplit son verre en ricanant, en fredonnant et en narguant le passé brumeux et les trop nombreux accrocs de sa vie limousine.

Tout à coup la musique éclata devant sa fenêtre même. Il vit dans le treillis de fer s'encadrer le perroquet juché sur la traverse ; le singe se faisait de chaque barreau un mât de cocagne, et derrière, à l'avant-dernier plan, car le fond du tableau était une guirlande de têtes inégales, la chanteuse faisait crier les boyaux sous l'archet et tordait assez disgracieusement une grande bouche pour émettre les *pantouns* charabias de Brives-la-Gaillarde.

Jusque-là, tout allait bien, et l'abbé regardait de bon cœur le perroquet battant des ailes, le singe pelé et galeux se multipliant en voltes et culbutes qui tapissaient toute la fenêtre ; mais tout à coup la Brésilienne s'appro-

cha pour demander l'aumône au généreux seigneur, pour qui ses bêtes et elle venaient de *travailler*.

Dubois voit ce masque rouge, cette créature courte et basse, aux joues carrées, aux cheveux filasseux, au béguin noir, aux jambes en poteaux vrillés d'une paire de bas en loques. Il voit, et demeure béant, fasciné.

La femme voit aussi ce museau effilé, ces yeux ronds, ce rictus hébété; elle voit, et laisse tomber sa lyre.

Dubois tremble de tous ses membres; une sueur glacée remplace sur sa peau les moites effluves du bon vin. Il enfonce d'un coup de poing son tricorne sur ses yeux, plonge le nez dans son assiette vide et se verse incessamment de l'autre main dans un verre qui déborde et envoie une cascade vermeille sur la nappe et de la nappe sur le plancher.

— Marotte! ma femme! murmure-t-il abruti par l'épouvante.

Mais la créature a remarqué ce trouble, elle a tressailli; ses yeux de braise s'allument, elle plonge dans la chambre le peu de son faciès que dix pouces d'écartement entre chaque barre lui permettent, hélas! d'y introduire.

Elle parle, elle parle français, elle parle limousin; elle voudrait éveiller quelque souvenir chez cet impitoyable abbé dont la ressemblance l'a frappée. Elle voudrait au moins lui faire lever sa tête, opiniâtrément baissée. Mais Hercule lui-même, Hercule, qui leva Cacus à la force du

poignet, n'eût pas redressé le front de l'abbé, qui se blottit sous la corne protectrice, qui cherche une idée et qui n'en trouve pas.

La chanteuse en trouve une, elle. Sur un signe, son singe bondit jusqu'à Dubois, saisit de la patte droite un abricot, de la gauche le tricorne qu'il enlève, et quand Dubois, démasqué et pantelant, se lève pour assommer la bête, celle-ci lui tend son propre chapeau pour recevoir l'aumône et grignotte l'abricot en même temps.

Les traits bouleversés du malheureux n'ont apparu qu'un instant, mais cet instant a suffi aux yeux dévorants de la Limousine.

— Si ce n'était pas un abbé, murmura-t-elle en secouant les barreaux, je jurerais que c'est bien lui !

Ces terribles paroles ont fait perdre à Dubois le peu de sang-froid qui lui restait. Il arrache son chapeau de la main du singe, qu'il terrasse d'un revers ; le singe enfonce une vitre, le perroquet hurle, la femme recule. L'auditoire, ou plutôt l'assemblée, rit à faire trembler les murailles ; un nuage passe sur les yeux de Dubois, qui croit que toutes les voix le huent et l'accusent. Lui, l'impudent, le cynique effronté, il perd la tête ; tournant comme un bourdon sous une cloche de verre, il cherche à tâton une issue pour s'enfuir en évitant les regards de tout ce monde ; puis il réfléchit qu'il faut payer l'écot, se fouille, trouve un louis qu'il jette sur la table. L'issue se rencontre enfin sous sa main tremblante : c'est une petite porte qui ouvre sur ce

même jardin que nous connaissons. Dubois court jusqu'au mur, l'escalade, le franchit, tombe dans les champs, se relève, court, vole et disparaît.

Cependant le singe a entendu sonner la pièce d'or; l'habitude l'y conduit, il la saisit et la fourre dans la poche de sa maîtresse.

Cependant aussi l'hôtesse entre chez son convive pour savoir son opinion sur la musique brésilienne ou limousine. Plus de convive! On cherche, on s'informe, on suit des traces, le convive s'est enfui; il s'est enfui sans payer, le larron, le coquin; l'hôtesse affirme qu'elle s'en était doutée, qu'elle se défiait de ce brigand d'abbé qui est de la police et a fait arrêter tantôt un si charmant jeune seigneur. La chanteuse jusque-là s'était tenue avidement collée aux barreaux dans l'espoir de revoir le petit collet suspect; mais sur ces mots *police et arrestation*, elle plie bagage, rappelle perroquet et singe.

— Si c'est lui, pense-t-elle, et qu'il m'ait reconnue, il est capable de me faire arrêter aussi. A plus tard! je le retrouverai.

Elle fend le cercle, allonge le pas, gagne le haut du village et se perd dans la brume du soir.

XVIII

Le soir, chez madame de Conti, Monseigneur, ravi de n'avoir plus besoin de recourir au mystère, savourait les joies d'une compagnie charmante où mademoiselle de Choin, désormais admise, apportait sa spirituelle gaîté, sa cordiale reconnaissance.

La princesse, voyant ces deux époux si joyeux, soupirait. Elle comptait les minutes, elle attendait le retour de son vieil écuyer qui devait ramener Clermont.

Belle de sa parure, et plus encore de sa tendresse repentante, Marie-Anne allait, venait, consultait l'horloge qui se permettait de battre seulement soixante secondes à la minute et soixante minutes à l'heure.

Monseigneur, un peu égoïste comme tous les princes, et surtout comme les princes heureux, s'enivrait de paresse, de muets regards et de projets. Il ne pensait à rien qu'à lui-même en deux personnes.

Ce tableau s'anima tout à coup. La princesse rougit et se troubla, mademoiselle de Choin courut à la fenêtre : on venait d'entendre quelque bruit dans la cour, et des pas de chevaux, et des voix empressées.

Marie-Anne sentait qu'on montait l'escalier, elle sentait qu'on traversait l'antichambre, elle rassemblait toutes ses forces pour ne pas courir au-devant de celui qui arrivait, elle se cramponnait à la table, causant éperdûment, sans savoir ce qu'elle disait à Monseigneur.

Ce ne fut pas Clermont, ce fut M. de Conti qui entra, le front soucieux, les lèvres frémissantes.

— Savez-vous, dit-il, que ce pauvre Clermont est arrêté.

La princesse se leva ; mademoiselle de Choin, avec la perspicacité des femmes chez qui tout élan du cœur double les facultés de l'esprit, s'empressa de parler pour elle, devinant qu'elle ne le pouvait pas. Elle demanda pourquoi, comment, ou ; elle donna enfin le temps à Marie-Anne de se remettre.

M. de Conti raconta ce que venait de lui dire l'écuyer de Vaucelles qui, dans son zèle, accouru trop vite pour son âge, venait de tomber essoufflé à l'entrée de la première cour. Mademoiselle de Choin apprit aussi qu'elle était la cause de tout, que son nom courait les ruelles, et que Sa Gracieuse Majesté avait jeté le fiancé à la Bastille.

Monseigneur eût ri peut-être, sans le violent chagrin que témoigna M. de Conti, sans la morne pâleur et le désespoir qu'il lut sur les traits altérés de sa sœur.

Il se leva aussi, l'excellent prince ; c'était un tour de force, mais il faut avouer qu'après s'être levé il se rassit sur-le-champ. M. de Conti méditait profondément.

— Messieurs, messieurs, dit Marie-Anne d'une voix tremblante en regardant l'un et l'autre des princes, est-ce que vous souffrirez que ce brave gentilhomme soit ainsi torturé quand il est innocent !

Son coup d'œil éloquent valait mille reproches. Monseigneur en comprit la puissance. Mais que faire ? M. de Conti tressaillit sous l'aiguillon. Mais que dire ? On ne remédie pas au mal aussi promptement qu'on l'a commis.

Cependant M. de Conti, bouillant d'impatience et se rongant les doigts avec rage, proposa de courir chez le roi et de l'attaquer au coucher, de traiter l'affaire au fond.

Il s'interrompit. Monseigneur, tout étendu, secouait la tête. Et quand M. le Dauphin prenait cette peine, la chose méritait considération.

Marie-Anne demanda son avis au prince taciturne. Alors Monseigneur, avec un laconisme spartiate, répondit que toute démarche, ce soir, serait imprudente et inutile, que le fait même de connaître si tôt l'arrestation de Clermont impliquait une sorte de complicité qui effaroucherait le roi ; que d'ailleurs l'ordre d'élargissement, s'il était obtenu, ne pourrait être porté à la Bastille avant le jour suivant.

Marie-Anne, frémissant de douleur et de colère, frappa du pied.

— Quelle nuit va passer ce malheureux, dit-elle, cet honnête et dévoué serviteur ! Quelle idée prendra-t-il de

ses maîtres, les premiers de l'État, qui n'ont ni le pouvoir ni le courage de lui venir en aide !

M. de Conti bondit sous cette nouvelle piqûre, et, serrant la main de Marie-Anne, il lui déclara qu'elle avait raison, et que, pour lui, il n'hésitait pas, et partait pour Versailles. Aussitôt, mademoiselle de Choin regardant à la dérobée Monseigneur, qui semblait attendre ce regard, on vit le Dauphin se relever et raidir ses jarrets comme un athlète qui se prépare à quelque énorme prouesse.

— Ce n'est pas, dit-il froidement, que je n'aime fort ce cher Clermont et que je ne sois prêt à l'aller défendre : vous voyez que me voilà debout. Mais mon hésitation vient de la persuasion où je suis qu'en demandant sa grâce je vais le faire condamner à quelque horrible traitement : c'est l'usage chez Sa Majesté, chaque fois que je m'intéresse à l'un des miens,

L'argument était si vrai, qu'il demeura sans réplique. Monseigneur continua :

— Demain il y a chasse à tir. Le roi m'a fait inviter, M. de Conti également. Nous nous rendrons à l'heure indiquée chez Sa Majesté. Rien que de naturel dans cette visite. Il sera naturel aussi que nous ayons appris depuis la veille l'arrestation de Clermont. Certes il sera bien hardi de parler de ce sujet au roi ; je ne le ferais pas pour sauver ma tête ! Mais, ajouta le Dauphin en envoyant à l'adresse de sa sœur un coup d'œil chargé de

reconnaissance, pour de vrais amis il n'est rien qu'on ne tente. Je tenterai.

— Et moi, s'écria le prince de Conti, moi qui ne suis pas l'héritier du trône, et qui n'ai rien à ménager, je saurai, après Monseigneur, me faire écouter et comprendre.

Charmée de cette double déclaration des alliés, Marie-Anne ne s'occupa plus qu'à entretenir l'étincelle chez l'un et à tempérer le brasier chez l'autre.

— Cui, mon frère, dit-elle au Dauphin, défendez vos amis, faites des paladins au futur Charlemagne! A demain!

Et à M. de Conti, avec un profond regard d'intelligence :

— Vous, mon cousin, du calme. Il n'est personne ici-bas qui n'ait quelqu'un ou quelque chose à ménager.

Après cet avis énigmatique, parfaitement compris du destinataire, Marie-Anne, au milieu de ses préoccupations douloureuses, sentit comme une secrète joie d'avoir pu garder son secret, en arrachant celui de chacun des princes. Mademoiselle de Choin seule pouvait avoir vu plus loin dans son cœur, mais la princesse la tenait trop bien pour la craindre, et elle se promit tant de réserve, elle parut tout le reste de la soirée si attentive à prévenir chaque désir de Monseigneur, si adroite à donner le change à M. de Conti sur l'intimité des deux nouveaux époux, à Monseigneur sur les confidences de M. de Conti;

elle sut si habilement traiter mademoiselle de Choin en sujette pour celui-ci, en égale pour celui-là, en amie pour elle-même, que ses trois hôtes la quittèrent ravis, dévoués jusqu'au fanatisme, et qu'elle put se dire, en se mettant au lit pour toute une nuit sans sommeil, que désormais elle serait l'âme de cette ligue des amours formée sous ses auspices, institution dont l'utilité pouvait être appelée à grandir avec les événements, et dans laquelle, selon l'occasion, elle se réservait d'agréger certain nouvel allié de son choix.

XIX

Le roi avait contremandé son Marly pour une chasse au tir dans la faisanderie. Ces sortes de parties l'avaient fort diverti quand il était jeune et qu'il faisait tirer les lapins et les faisans par les dames. Mademoiselle de Fontanges, entre autres, s'y montrait fort adroite et passablement cruelle, ce qui ne déplaisait point à Sa Majesté. Sur le penchant de l'âge, les oasis de la jeunesse repaissent avec leurs fraîches délices, et l'homme se souvient de ses vaillances, de ses appétits d'autrefois ; il aime à essayer une comparaison ; quelle joie et quel triomphe, si le point de vue n'a pas changé !

On se demandait bien bas à la fauconnerie si Sa Majesté prierait madame de Maintenon à cette fête, et si les pages auraient la satisfaction de voir la vénérable matrone lever ses coiffes pour faire le coup de feu sur les oiseaux et les lapins. Mais les malicieuses personnes, je parle des pages, en furent pour leurs frais de conjectures. Le temps se mit à la pluie, et les cataractes célestes s'épanchèrent impitoyablement sur les plaisirs du roi.

Il résulta de cette mauvaise pluie que le roi se leva

très-agacé et songea aux affaires, c'est-à-dire aux ennuis, avec une humeur conforme à la tristesse du ciel.

Son premier mot fut pour demander le rapport quotidien ; son second pour Clermont, dont il n'avait pas eu de nouvelles, car l'exempt affidé de Dubois s'était gardé de donner signe d'existence, bien que le roi se fût informé de lui la veille, et, à son défaut, de l'ecclésiastique chargé du rôle de conciliateur.

On apprit à Sa Majesté que cet ecclésiastique, mandé par l'officier de service, était arrivé et attendait les ordres du roi. On allait donc le faire entrer, lorsque parut M. le duc de Bourbon, cambré sur ses reins pour gagner un demi-pouce, et tendant les muscles de son front comme pour projeter hors de leurs orbites jaunes ses yeux bilieux, qui n'avaient pas besoin de ce manège pour paraître effrayants.

Il avait ses entrées, il entra, et de superbe qu'il s'était fait dans les antichambres, il devint tout à coup souple et caressant devant le roi. Caressant, il n'affectait pas de l'être, car il était joyeux, et le sourire, lueur si douce à tout autre visage, semblait chez lui le feu d'une lampe sinistre transparaissant par cette peau de parchemin.

Il venait remercier le roi de l'avoir vengé avec une si généreuse promptitude de l'insolent auteur de sa disgrâce conjugale. Clermont ayant été écroué la veille à la Bastille, nul doute que la paix ne vînt bientôt se rasseoir au foyer du ménage. Madame la duchesse bravait bien en-

core l'autorité maritale, elle avait bien encore fermé sa porte avec cent éclats de rire passablement irrespectueux, mais tout cela était jeunesse, folle gaieté, tout cela passerait, et, pourvu que le grand roi voulût bien continuer de protéger son gendre, tout irait pour le mieux.

Pendant ce torrent de platitudes et de serviles abjections, le roi daignait approuver et promettre d'un regard bienveillant la tutelle demandée. Les deux battants s'ouvrirent, on vit entrer à ce moment Monseigneur, indifférent et comme aveugle entre la haie des courtisans qui le saluaient jusqu'à terre tant que les portes furent fermées, et qui affectèrent de ne le plus regarder quand ils s'aperçurent que le roi pouvait les voir.

Le Dauphin vint faire la révérence à son père avec un respect plus profond que s'il eût été le dernier sujet du royaume. L'aspect de la majesté paternelle l'interdisait toujours : il n'avait jamais pu, disait-on, trouver deux phrases de suite quand le roi le regardait en face. Ce jour-là, soit qu'il eût plus besoin d'intéresser le monarque, auquel il voulait demander une grâce, soit qu'en effet l'idée de solliciter le pénétrât de la crainte d'être refusé comme tant de fois déjà, Monseigneur parut plus humble et plus embarrassé que d'habitude.

Cette timidité, nous le savons, flattait le roi, qui voulut bien rassurer son fils et lui expliquer que la chasse n'aurait pas lieu, à cause du mauvais temps. Ce fut le prétexte d'un dialogue de quelques minutes, et le roi

supposait que toute la faconde de Monseigneur en serait épuisée. M. de Conti venait d'arriver à son tour, et de saluer avec autant de grâce et d'aisance que s'il eût été le favori le plus privilégié. Monseigneur vit sur les lèvres du prince le mot que son honneur lui commandait de prononcer le premier ; il frissonna, mais, domptant sa nature avec autant de volonté qu'en déployait son aïeul Henri IV dans les périls dont son enveloppe mortelle frémissait :

— Sire, dit-il sans préparation et avec l'à-propos d'un boulet de canon qui tombe, ne m'a-t-on pas dit que Clermont, l'enseigne de mes gendarmes, était d'hier à la Bastille ?

Le roi fit un mouvement de surprise, M. de Bourbon tressaillit, M. de Conti admira.

— On vous a dit vrai, répliqua Jupiter s'enveloppant de nuages et d'éclairs qui vinrent expirer comme des vapeurs de théâtre devant l'imperturbable assurance du plus trembleur de ses sujets.

— Et peut-on, sans manquer au respect, demander à Votre Majesté en quoi cet officier a mérité sa disgrâce ? Serait-ce pour le service de ma compagnie de gendarmes ?

Le roi, presque décontenancé par cet aplomb inconcevable, donna dans le piège, il répondit. Sans le travail d'esprit auquel il se livra pour découvrir la cause de tant d'audace de la part de Monseigneur, il se fût contenté de mimer quelques exclamations majestueuses, mais, nous l'avons dit, il s'oublia et répondit.

Sa réponse était destinée à tous les princes présents. Il l'avait combinée de manière à reprocher à l'un sa protection pour un drôle, à gourmander l'autre pour sa complicité avec ce drôle, à faire sentir au troisième la faveur qu'il lui accordait en le délivrant de ce drôle, si puissamment recommandé, après tout.

— Monsieur le Dauphin, dit-il, j'ai dû envoyer à la Bastille votre enseigne Clermont, — qui mérite bien peu vos bonnes grâces, — non pour affaire de service, mais pour cause de mauvaises mœurs, de désordres, qu'il communique comme une contagion à ceux qui ont le tort de le prendre pour familier. Le retrancher de la société, c'est rendre service aux victimes de ses fautes et de son insolence.

La réplique était rude, mais imprudente. Répondre, c'est donner du fer à l'ennemi : gare la riposte !

Monseigneur resta un moment étourdi, mais M. de Conti, brûlé par le regard haineux du duc de Bourbon, dit respectueusement au roi que sa surprise était profonde ; que ces mots : *désordre, immoralité*, appliqués à Clermont, lui paraissaient une énigme, un malentendu ; que, depuis son enfance, c'est-à-dire depuis vingt ans et plus, il connaissait Clermont l'homme le plus pur, le plus châtié, l'homme irrépréhensible.

Le duc roulait des yeux et crispait ses ergots.

Monseigneur appuya le prince d'un : *J'allais le dire*, qui fit monter le sang rapidement aux pommettes du roi. Autre imprudence ; la colère, autre faute.

— C'est donc par suite de cette pureté, de cette correction, de cette infailibilité, s'écria-t-il en regardant de travers M. de Conti, qui ne s'émut point, que *cet homme* a été vu hier, dans la nuit, courant trois aventures à la fois?

Le duc frémit de joie et de ressentiment. Un tel auxiliaire, quelle chance! Monseigneur enfonça ses ongles dans ses charmantes mains. L'effet produit, il regarda M. de Conti, qui le regardait aussi avec toute la naïveté dont l'un et l'autre étaient capables. Ce jeu muet dura longtemps; tous deux le prolongèrent à satiété.

— Eh bien! qu'avez-vous à vous regarder de la sorte? demanda le roi, tout à fait dupe, tout à fait en déroute, le pauvre roi!

— Mon Dieu, Sire, répliqua Monseigneur, c'est que je crains d'avoir entendu mal les paroles de Votre Majesté.

— Et moi aussi, dit le prince. Votre Majesté n'a-t-elle pas dit que Clermont avait été vu courant les aventures hier?

Le duc rougit.

— Oui, dit le roi, hier dans la nuit.

— Dans la nuit, j'avais bien entendu, reprit Monseigneur.

— Moi aussi, fit le prince. Et Votre Majesté a ajouté que c'était pour cette cause, en punition de ce scandale, qu'elle avait envoyé Clermont à la Bastille.

— Assurément, dit le maître de l'Olympe, aussi enferré que possible par ces deux spadassins coalisés.

— Eh bien ! Sire, dit Monseigneur, je tremble que Votre Majesté n'ait été égarée.

— Sa religion surprise, ajouta M. de Conti.

— Parce que ? s'écria le roi.

— Parce que, Sire, articula nettement Monseigneur, hier, dans la nuit, M. de Clermont n'a pas quitté Meudon, où il était arrivé vers onze heures, parce qu'il y a passé jusqu'à deux heures et demie à jouer à l'hombre.

— Avec moi, interrompit le prince, et qu'après cette partie d'hombre, nous avons couché à Meudon, Clermont et moi, dans la même chambre.

Le roi se raidit comme s'il eût vu Méduse. Quant au duc, haletant, le cou tendu, livide d'attention et de saisissement, il se ramassait comme pour s'élancer sur ces deux adversaires.

L'œil bleu de Louis XIV attaqua l'œil ordinairement si indécis de son fils. Mais l'acier soutint l'acier. Le duc en voulut faire autant : Monseigneur, se retournant comme l'aigle taquiné par la chouette, le toisa d'un tel air, que le mari malheureux perdit pour longtemps l'envie de se frotter à ce fils du soleil.

Ce fut un curieux spectacle que cette fermeté de Monseigneur et cette inaltérable patience de M. de Conti. Le roi sentit qu'il avait en tête une ligue ; il comprit que l'on engageait contre lui une lutte, celle de l'avenir contre le passé. Se recueillant pendant un espace de temps assez considérable qu'il employa à observer les physionomies :

— Mon fils, dit-il au dauphin, vous étiez donc venu pour me parler de Clermont?

— Non, Sire, mais je m'estime heureux de le savoir innocent, répliqua Monseigneur.

Ce mot faillit faire éclater la rage du duc, mais le roi avec calme :

— Et il est innocent de tout ce qu'on lui impute, ajouta-t-il d'un ton marqué, les choses s'étant passées comme Monseigneur le déclare?

Un murmure, une protestation ébauchée expira sur les lèvres arides de M. de Bourbon, car, le roi respectant cette parole, qui donc sur la terre en eût osé douter?

— Eh bien ! reprit Louis XIV après une nouvelle pause dans laquelle il étouffa un soupir, il paraît que les rapports m'ont trompé. Ce gentilhomme est absous. Le retenir prisonnier serait une injustice.

Il appela l'un de ses secrétaires.

— Ordre d'élargir M. de Clermont, dit-il. Au gouverneur de la Bastille!

Monseigneur s'inclina imperceptiblement. M. de Conti ne put retenir un mouvement de joie. Quant au duc de Bourbon, ébloui et presque insensé de rage, il salua le roi, oublia Monseigneur et sortit.

Le dauphin, le suivant du regard, rougit de colère, mais, sans rien témoigner, prit congé à son tour après quelques phrases banales. Le roi resta seul, soupçonneux, pensif, se voyant joué sans savoir par qui, sans deviner pourquoi.

XX

Tandis que le roi songeait, un grattement se fit entendre sur le panneau de la porte. Cette porte s'entre-bâilla doucement, et une tête s'encadra dans l'ouverture, tête longue, émaciée, béate, dont les yeux câlins de respect et d'une sorte de tendresse admirative semblaient supplier et remercier à la fois. Après la tête, le rabat, puis un commencement d'habit ecclésiastique conforme à la règle la plus stricte et la plus modeste. Ce saint personnage était pourtant le convive mélomane de l'hôtellerie *des Quatre-Maillets* de Louvres.

Dubois, mandé le matin même chez le roi, ainsi qu'il l'avait prévu la veille, attendait son tour avec une impatience déguisée sous la mansuétude cléricale. A l'arrivée du duc, qui retardait son audience, puis à l'entrée de Monseigneur et de M. de Conti, son œil fauve s'était allumé. Il pressentait. A leur sortie, furieuse de la part du duc, joyeuse de la part des deux autres, cet œil observateur s'assombrit tout à coup. Dubois devinait. Son plan allait ainsi se trouver détruit. Le roi n'avait plus besoin de renseignements. L'ecclésiastique conciliateur, l'aumônier de

la Prévôté, devenait inutile. Comment se sauver d'un pareil danger? Comment ressaisir la fortune, introuvable peut-être, passé cette unique occasion?

De l'audace! ce fut le mot de tous les temps, depuis Virgile et même avant lui. Dubois osa.

Il fit ce qu'un duc et pair, ce qu'un prince du sang, ce que Monseigneur le Dauphin n'eût pas osé faire. Il gratta, pendant une absence de l'huissier, à la porte du roi, et comme si on lui eût répondu, il entra.

Est-il vrai, en effet, que le succès ici-bas aime ceux qui osent? Il arriva en cette circonstance à Dubois ce qui n'était jamais arrivé. Le roi, écrasé par le coup de la scène précédente, ne songea même pas à s'étonner; il vit entrer un ecclésiastique, et, avant d'avoir réfléchi à la brusquerie de l'introduction, il s'entendit adresser ces mots :

— Le roi m'appelle?

Il faut dire que jamais harmonie n'a caressé plus délicatement une oreille royale, que jamais regard n'a plus éloquemment plaidé une mauvaise cause, que jamais bonhomie provinciale n'a fait son entrée inopportune avec une plus spirituelle gaucherie. Le roi aimait l'habit ecclésiastique, il le respectait. Cette abominable figure de Dubois était d'ailleurs transfigurée et s'était assimilé toutes les grâces sérapiques.

— Que voulez-vous? qui êtes-vous? demanda Louis XIV avec douceur; puis il reconnut Dubois et fronça le sourcil, mais déjà la réponse lui arrivait :

— Je suis, Sire, l'aumônier de la Prévôté que Votre Majesté avait envoyé à M. de Clermont, et qui vient rendre compte de sa mission.

Dans l'espace de temps que Dubois mit à prononcer ces paroles, et qu'il prit le plus long possible pour donner au roi le loisir de remarquer son exquise humilité, sa tenue parfaite et la rigoureuse exactitude du costume que Fénelon eût louée, la mauvaise impression produite par son nom s'effaça dans l'examen, et l'abbé eut le temps aussi de constater ce premier avantage. Le résultat était pour Dubois d'autant plus précieux, qu'il savait les fâcheuses dispositions du maître à son égard, et que, l'ayant aidé à marier sa fille au duc de Chartres, il avait le tort d'avoir obligé un roi dans une difficulté de famille : méchante recommandation après tout.

— Ah! monsieur l'abbé Dubois est *aussi* aumônier de la Prévôté? dit le roi froidement.

— C'est mon seul bénéfice, répliqua humblement Dubois. J'ai donc, hier, rempli près de M. de Clermont les fonctions conciliatrices qui m'avaient été confiées par M. le grand prévôt, et j'ai dû partir pour Louvres, où le jeune seigneur s'était transporté. La négociation n'a point réussi.

Là, Dubois, qui avait parlé avec onction, baissa modestement les yeux pour ponctuer la phrase.

Le roi le regardait et ne dit mot.

L'écueil était manifeste. Un silence du roi équivalant a

un congé, tout autre que Dubois eût compris, salué et fait retraite. Mais il n'était pas entré de la sorte pour sortir à si bon marché.

— Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elle ne pouvait réussir.

Le bruit de cette voix éveilla Louis XIV, qui croyait peut-être Dubois déjà parti. Il releva la tête, le vit immobile, et saisissant aussitôt les dernières syllabes qui vibraient encore :

— Quelle chose ne pouvait réussir? demanda-t-il.

— La conciliation, Sire. On exigeait de ce jeune homme une chose impossible : il était innocent, et je savais en lui parlant qu'il n'accepterait point mes offres.

Ces mots, on le conçoit, piquèrent la curiosité du roi, qui se retourna pour mieux voir et mieux entendre.

— Vous saviez, reprit-il, que M. de Clermont n'épouserait pas mademoiselle de Choin?

— Oui, Sire.

— Et qu'il était innocent?

— Oui, Sire.

— Vous connaissiez donc cette affaire?

— Non, Sire; mais en l'apprenant j'ai vu que les rapports faits à Votre Majesté n'avaient pas été exacts.

Pour le coup, le roi prit intérêt à l'entretien. Il connaissait l'art de faire parler les hommes, et sentit qu'il y avait quelque chose à tirer de celui-là.

— J'ai toujours récompensé les services, interrompit-il. Servez-moi, et comptez à la fois sur ma protection et sur ma reconnaissance. Voyons, qui me trompe?

— Je n'ai pas dit, Sire, que l'on eût trompé Votre Majesté, mais on a côtoyé la vérité.

— Vous la savez, alors : dites-la.

— Je ferai observer à Votre Majesté qu'elle me donne un ordre.

— Précis et positif.

— J'aurai l'honneur de lui représenter qu'en obéissant je me perds aussi sûrement que si j'ouvrais cette fenêtre et me jetais en bas sur les dalles de marbre.

— Comment vous perdriez-vous ? Quelles sont donc les paroles qui tuent celui qui les prononce, quand celui qui les entend sait garder un secret ?

— Il suffit, Sire, dit Dubois en s'inclinant profondément ; que Votre Majesté daigne interroger, je vais répondre.

Le roi, se recueillant pour ne point hasarder une parole avec cet homme qu'il soupçonnait encore de quelque ruse ou de quelque trahison, commença l'interrogatoire.

— D'abord, monsieur l'abbé, M. de Clermont est innocent. Voilà qui est convenu, vous l'avez dit.

— Assurément, Sire, puisqu'on lui attribue trois délits simultanés. Certes, il n'a pas été dans trois endroits à la fois.

Le roi tressaillit de se voir ainsi compris. Il continua :

— Pourquoi inventer la présence de M. de Clermont rue du Pot-de-Fer, par exemple ?

Dubois prit la parole à son tour.

— Sire, vos agents n'ont rien inventé quant à la rue du Pot-de-fer ; ils ont vu quelqu'un entrer chez mademoiselle Choin, ils l'ont dit.

— Un homme ?

— Un homme vêtu du manteau de M. de Clermont. Ils ont dit vrai, seulement ils n'ont dit que cela. Est-ce parce qu'ils n'ont pas mieux regardé sous le manteau, ou qu'ils n'ont pas osé dire ce qu'ils y voyaient ? Je veux croire qu'ils n'ont pas vu.

— Ah !... voilà qui est différent, murmura le roi frappé de ce ton ferme, de ce regard clair et assuré. Ainsi la personne cachée sous ce manteau ou cette pelisse, c'est ce personnage que l'on tiendrait à ménager, c'est celui dont la disgrâce fait peur aux fonctionnaires que j'emploie, et à vous-même ?

— Oui, Sire, dit simplement Dubois.

— En vérité, s'écria le roi, dont le visage s'éclaira d'un sourire ironique, je suis heureux d'apprendre qu'il y a en France une personne qu'on craint de désobliger pour me servir, un épouvantail contre lequel ma protection et ma parole semblent insuffisantes et inefficaces, un personnage enfin dont la présence chez mademoiselle Choin, une assez laide fille, a causé toutes ces cachotteries, toutes ces terreurs et l'amas de précautions oratoires que vous avez jugé à propos de dépenser tout à l'heure à ce sujet ! J'avoue que je ne dormirais plus tranquille sur mon trône, si vous ne m'aviez en quelque sorte promis la grâce de me dire son nom.

Dubois laissa passer cette bourrasque ; au sourire malveillant du maître il n'opposa qu'un respect sans bornes comme sa patience. Cependant son maintien n'était plus celui du ver rampant. Déjà l'insecte s'était grossi jusqu'aux proportions du serpent, et sa tête, si elle ne se dressait pas encore, n'était pas loin de dominer.

— Votre Majesté, dit-il avec calme, daigne railler son serviteur ; elle affecte de ne pas croire à l'importance de la révélation que j'ai non point promise, mais consentie à mon grand regret, et sur l'ordre exprès de mon maître. Eh bien ! qu'il veuille en rester là, ce prince magnanime ; qu'il ne s'obstine point à m'arracher ce secret ; car, je le sens bien, je n'aurai pas plutôt parlé que le visage de mon roi changera d'expression.

Le roi, irrité de ces ménagements :

— Bonheur ou malheur, dit-il, je sais tout recevoir de Dieu. Nouvelle mauvaise ou bonne, je puis tout entendre des hommes. Allons ! monsieur l'abbé, votre inconnu, votre mystère, votre épouvantail, l'amant heureux d'une fille de compagnie, faites-le moi apparaître, nommez-le !

— Sire, répondit Dubois, c'est l'avenir, et vous n'êtes que le présent. C'est Monseigneur le Dauphin, votre fils, l'héritier de votre couronne.

Ce coup étonna le roi, qui pourtant le supporta plus patiemment qu'on n'eût pu l'attendre d'un prince fort religieux et rigoriste. Après s'être un instant consulté, sans doute afin d'envisager la question sous toutes ses faces :

— Cela est bien sûr? dit-il.

— Je ne l'eusse pas avancé **témérement**, Sire.

— Eh ! monsieur l'abbé, vous voilà en effet mieux renseigné que ma police. C'est fort bien. Mais on peut admettre que mes gens aient été induits en erreur par le déguisement de Monseigneur le Dauphin.

— C'est ce que j'ai dit tout de suite, Sire.

— On peut admettre encore qu'ils n'aient pas attaché à ce fait de la présence de Monseigneur chez mademoiselle de Choin toute l'importance que vous lui donnez vous-même ; car vous donnez à cette faute du Dauphin une importance que l'on taxerait peut-être d'excessive. Les gens d'église, je le sais, jugent plus sévèrement que les gens du monde, et pour eux tout péché est péché. Rien de plus juste, j'approuve. Seulement le mal, s'il est grand, n'est pas mortel. Vous avez une conscience susceptible, monsieur Dubois, je vous en fais mon compliment.

Dubois attendit, sachant bien qu'il aurait son tour. Il n'était pas fâché de savoir ce que le dépit ferait dire de lui au roi.

— Je m'étais laissé conter, poursuivit le roi, qu'à la cour de mon frère, et chez son fils, votre élève, les mœurs n'étaient pas à ce point sévères qu'on s'alarmât pour des peccadilles amoureuses. M. le duc de Chartres, prétendait-on, avait eu quelques écarts sur lesquels vous n'auriez pas appelé l'attention de son père, comme vous venez de le faire chez moi pour mon fils. Ce sont des on-dit, notez

bien, monsieur Dubois, et je ne prétends pas que ces bruits aient le moindre fondement.

— Ils pourraient en avoir, répliqua tranquillement Dubois, sans que ma conscience se reprochât rien, sans que Votre Majesté pût me reprocher quelque chose ; M. le duc de Chartres, mon élève, est un simple particulier, tellement éloigné du trône, que ses vertus comme sa vie ne peuvent avoir aucun intérêt pour l'Etat ; mais Monseigneur le Grand Dauphin ! mais un fils de Votre Majesté, c'est autre chose, je pense !

Le roi, caressé adroitement par cette diminution de son neveu, qu'il haïssait, ne laissa pas de répondre :

— Eh ! monsieur l'abbé, ne soyons pas trop sévères pour un malheureux prince appelé à gouverner. C'est une condition si misérable, c'est un si douloureux avenir, que la victime destinée à s'immoler ainsi peut être excusée pour avoir cherché, en attendant, à égayer sa vie. Et puis Monseigneur le Grand Dauphin est veuf ; il est libre. Ne poussons point la rigueur à l'extrême.

— C'est votre avis, Sire, dit Dubois. En vérité, je n'eusse par pris tant de détours pour révéler une bagatelle à Votre Majesté ; mais mademoiselle de Choin n'est pas pour Monseigneur le Dauphin un caprice comme tant d'autres.

— Eh ! qu'est-elle donc, cette pauvre laide ? demanda le roi avec enjouement.

— Elle est sa femme légitime, Sire, dit Dubois avec un sérieux qui fit courir le frisson dans les veines royales.

Le roi se leva, oubliant l'étiquette, oubliant tout.

— Un mariage !...balbutia-t-il.

— Fait à Meudon le cinquième jour de ce mois.

Le roi, égaré, marcha sur Dubois comme pour lire de plus près dans ses yeux la confirmation de cette sentence terrible. L'y retrouvant écrite en caractères ineffaçables, il s'arrêta, se souvint de son mariage avec la veuve de Scarron, et, levant les yeux au ciel, lui offrit sa douleur en expiation de cette double mésalliance.

Plusieurs minutes, longues, pesantes comme autant d'années de décrépitude, se traînèrent en silence sur la tête de ce vieillard couronné. Un autre que Dubois, c'est-à-dire que le démon, eût détourné les yeux pour ne pas voir l'affreux spectacle de cet abattement d'une tête éprouvée par tant de deuils, de désastres, et qui jusque-là ne s'était jamais courbée.

Aussitôt qu'il eut repris le sentiment de sa dignité, Louis interrogea Dubois, qui raconta chaque détail et donna chaque preuve de l'événement.

Le roi ne proféra plus une parole. Longtemps il se promena dans son cabinet, les mains inquiètes, derrière le dos, effleurant parfois un dossier de chaise pour s'appuyer, un dessus de marbre pour se rafraîchir.

Quelle humiliation ! quelle dégénérescence ! quel travestissement des grandeurs royales !

Enfin, revenant à Dubois qui se faisait petit pour ne pas éclater dans son triomphe :

— Monsieur, murmura-t-il, ce que vous m'avez dit là, combien y a-t-il de gens qui le sachent?

— Quatre personnes, Sire : les époux, les témoins et l'officiant, qui ne compte pas.

— Et vous ?

— Et moi qui compte moins encore, bégaya Dubois un moment inquiet.

— Oh ! vous, monsieur l'abbé, répliqua le roi avec noblesse, vous m'accorderez bien le secret que je vous promettais tout à l'heure.

— Sire, ma vie et mon sang ne sont-ils pas à Votre Majesté ? n'en ai-je point fait le sacrifice en venant ici ?

— Désormais vous êtes sous ma protection, monsieur, et je prendrai soin de votre fortune. Rassurez-vous : le secret sera bien gardé, car si Monseigneur a intérêt à ne le révéler point, j'ai, moi, la ferme intention de lui persuader que je l'ignore.

Nouvelle protestation muette de Dubois radieux, nouvelle pause douloureuse du monarque.

— Oui, reprit-il, tout le monde me trompe, vous aviez raison. Et ce Clermont... et ces...

Il allait dire ces Conti ; il se retint à temps.

— Ce Clermont est le confident, ajouta-t-il avec une sourde colère ; il est impossible qu'il ne sache rien, puisqu'il sert de paravent et prête son manteau.

— Le comte ne sait rien, j'en répondrais, dit Dubois.

— Hum ! fit le roi avec un doute mêlé de haine, mais

le doute lui permettait de respirer après cette crise.

— J'en répondrais, du moins pour la rue du Pot-de-Fer, dit mielleusement Dubois, qui, par cette satanique réserve, ramenait le roi à l'autre piste sur laquelle l'attendaient de nouvelles et plus poignantes douleurs. Effectivement, il se rappela que Clermont figurait encore dans une autre intrigue, il se rappela le hideux époux de sa fille, et ses plaintes et ses fureurs.

— C'est vrai, dit-il à Dubois, le même manteau a paru chez la duchesse.

Dubois se tut. Le roi le regarda.

— Eh bien ! monsieur l'abbé, ce manteau cachait aussi quelqu'un, j'imagine... quelqu'un que vous connaissez encore, car, je le vois, vous n'ignorez rien !

Même silence, même joie dévorante du démon.

— Un chrétien, dit-il, ne doit pas accuser les coupables, mais ne doit pas non plus laisser soupçonner les innocents. Je manquerais à mon devoir, si, malgré la loi que je me suis faite de me taire en cette affaire, je ne déclarais pas au roi que M. de Clermont est aussi peu entré dans la maison de madame de Bourbon que chez mademoiselle de Choin.

— Alors, s'écria le roi, qui donc a été reçu par la duchesse ?

— Sire, dit le fourbe, j'ai révélé le nom de Monseigneur : il s'agissait d'un secret d'Etat. Je servais le roi, mon maître, dans une question politique ; mais dans une

affaire de famille, désespérer un père, accuser son enfant, non, voilà ce que je ne ferai pas ; non, Sire, dussiez-vous me contraindre, c'est une douleur que je n'infligerai pas au cœur magnanime de Votre Majesté. Je suis un honnête serviteur, une âme chrétienne, je ne suis pas un bourreau.

Une sourde angoisse, pressentiment des catastrophes qui déchirent les cœurs humains, pointa, puis grandit dans la poitrine du malheureux père.

— Il paraît que ce que vous refusez de me dire est affreux ? dit-il d'une voix à peine intelligible.

— Si affreux que vous ne me le demanderez pas, s'écria Dubois en joignant les mains pour implorer.

— Quelque trame, quelque complot... quelque trahison de famille, n'est-ce pas ?... Allons, allons, monsieur, du courage, ayez-en autant que moi.

— Sire ! qui donc a osé dire à Auguste les fautes de sa fille ?

— Un ami, monsieur, et Auguste en avait.

— Pas de plus dévoué que moi, je le jure.

— Si, car au milieu des embûches de sa maison, dans le terrible réseau des intrigues domestiques, un ami de ce prince a dû l'avertir et le sauver, puisqu'il est mort dans son lit, tranquille et respecté, et toujours empereur !

— Oh ! murmura Dubois en se courbant, funeste ascendant du génie, où menez-vous les malheureux comme

moi ! Irrésistible vérité, comme vous triomphez de la faiblesse de nos cœurs vulgaires ! Il est vrai, Sire, les intrigues intérieures menacent Votre Majesté ; le réseau fatal se serre, peut-être devrait-on le signaler à vos regards si perfidement abusés.

— Il le faut, dit le roi avec force ; pas de faiblesse, servez votre maître d'abord, parlez...

— Eh bien ! Sire, puisque vous commandez au nom d'un intérêt sacré, je révélerai ce qu'imprudemment je voulais taire. Oui, l'autorité du trône pourrait en être compromise, et me taire serait trahir ; car ce ne peut être pour une intrigue ordinaire que madame la duchesse reçoit en secret M. le prince de Conti.

La foudre accompagna ce nom exécré. Elle tomba sur le front chancelant de Louis XIV. Son ennemi mortel, le seul concurrent redoutable pour ses bâtards, ce loup incessamment rejeté du bercail, il était donc dans l'intime secret de la famille, il était donc appelé par la propre fille à ruiner le père ! Mais, quoi ! n'y avait-il que ce malheur ! Honte ! opprobre ! cette tête criminelle cumulait peut-être la conspiration et l'inceste.

Cette fois, le désespoir du roi éclata aussi majestueusement que la colère des dieux olympiens.

— Oh ! s'écria-t-il, c'en est trop, et le roi vengera le père !

Le roi en ce moment était pâle, il était terrible, il n'avait plus d'âge. Une vigueur indomptable galvanisait tout son être, et le feu de la jeunesse resplendissait dans ses

yeux. Dubois eut peur de cette effervescence ; il ressentit un éclat plus violent qu'il ne l'avait souhaité pour la réussite de ses projets.

— Un excès, pensa-t-il, amènera le remords, et le remords me fera sacrifier. Doucement, — abbé Dubois, doucement dans le succès, dit Machiavel.

Il tomba aux genoux du roi, il lui baisa les pieds avec ferveur.

— Je ne me relèverai pas, dit-il, que mon roi ne m'ait écouté un instant encore, car c'est pour son honneur que je veux parler. Auguste, dont nous citons l'exemple, Auguste, à qui Louis le Grand est supérieur sous tous les rapports, a su mener à bien ses difficultés domestiques et ensevelir dans un secret profond les fautes et le châtement. Aujourd'hui même encore l'histoire n'a pas levé ce voile. Voilà la véritable politique. J'en appelle à la sagesse toute-puissante de Votre Majesté.

— Ne pas punir de véritables crimes ! s'écria le roi.

— Il est des punitions dangereuses, Sire : elles doublent l'intérêt que le coupable a su inspirer à certains partisans. D'un criminel elles font un martyr.

Le roi fut frappé de la justesse du raisonnement. Ce qu'il redoutait le plus, ce qui jusqu'alors avait suspendu ses ressentiments à l'égard de Conti, c'était l'accroissement de popularité qui résultait pour le prince de chaque disgrâce essuyée à Versailles. Cependant l'idée de perpétuer le mal par l'impunité exaspérait le monarque ; on

voyait à son agitation qu'il serait capable, dans cet accès de haine, d'oublier la plus élémentaire prudence pour satisfaire le besoin de se venger.

— Sire, continua Dubois, que mon maître se rappelle les exemples donnés par ses sages prédécesseurs en des circonstances analogues.

Le roi chercha ; il écouta.

— Quand le roi Charles IX, poursuivit Dubois, sentit à côté de lui la rivalité, suscitée par sa mère elle-même, d'un prince populaire, jeune, vaillant, de son propre frère le duc d'Anjou, que fit-il ? Il le punit. Mais ce châtiement eut toutes les apparences d'une faveur. Le roi prudent se débarrassa d'un ennemi sans que personne pût lui reprocher une action inique. Il satisfit sa juste colère sans se dépopulariser au profit du rival. Il exila son frère à l'autre bout de l'Europe, mais en le faisant roi.

On eût pu voir Louis attentif et comme captivé par l'habileté de ce politique, auquel l'élévation du sujet et la gravité des circonstances communiquaient une noblesse et une éloquence irrésistibles.

— Chose étrange, providentielle ! s'écria Dubois. La même veine se représente pour cette partie décisive que peut jouer Votre Majesté et dont l'enjeu est sa sûreté, sa gloire. Charles IX envoyait le futur Henri III occuper le trône de Pologne, alors vacant, et voilà qu'aujourd'hui ce même trône est vacant encore. Voilà qu'un prince du sang français pourrait y monter.

— Vous savez que le trône de Pologne est vacant ? dit le roi avec saisissement.

— Par la mort du roi Jean Sobieski, oui, Sire.

— Mais je n'ai appris cette nouvelle qu'hier, et je l'ai tenue secrète.

— Moi, répliqua humblement Dubois, je l'ai sue ce matin... ayant quelques amis influents en Pologne... de sages amis.

— Ah ! fit le roi en regardant avec une sorte d'admiration ce pygmée si vite grandi à ses yeux.

— Eh bien ! Sire, acheva Dubois emporté par son imagination puissante et la soif du succès prochain, puisque ce trône va être vacant, puisqu'il va être l'objet d'une élection, puisque, en 1672, ce même Jean Sobieski, qui ne savait pas encore devenir roi, a écrit à Votre Majesté au nom des magnats, pour demander un roi à la France, soit Turenne, soit Condé, soit quelqu'un de leur sang ; puisqu'à ce moment, si je ne me trompe, il fut question d'élire un Conti, — encore enfant et qui est mort depuis, — sous la tutelle du grand Turenne, ne semble-t-il pas à Votre Majesté que la fortune lui offre l'occasion qu'elle cherche d'éloigner le dangereux adversaire, le compétiteur encouragé, le conspirateur perpétuel ? Votre Majesté n'a-t-elle pas déjà entrevu avec son regard infallible la possibilité d'entourer ce fléau royal de tous les mécontents ses amis ou ses complices destinés à lui faire escorte dans ses États ? N'est-ce pas là un magnifique exil, et me suis-

je trompé en croyant deviner que ce projet gigantesque occupe déjà l'esprit de mon souverain maître?

— Un trône à ce rebelle!... Quelle arme! murmura le roi, séduit au fond par la grandeur et l'utilité du plan.

— Un trône à jamais vassal de la France, une vice-royauté relevant de votre couronne, une arme bien fragile, bien éphémère, puisque ce trône n'est point transmissible par héritage, et qu'après avoir éloigné le chef, Votre Majesté n'aura plus jamais rien à craindre de sa postérité occupée à d'autres ambitions.

— La punition, après tout, serait douce, dit le roi réfléchissant et admirant.

— Sire, elle sera si terrible, elle brisera une ligue si bien ourdie, elle bouleversera tant de projets de bonheur, tant de rêves d'amour, elle rompra tant de fibres, soit au cœur, soit au cerveau du prince dont il s'agit, elle frappera si cruellement le coupable, que je ne suis pas certain de le voir accepter cette couronne.

Un vague sourire apparut sur les lèvres du roi. Ce sourire signifiait que la difficulté n'était pas là, et qu'il saurait bien forcer l'acceptation.

En même temps, il calculait, non sans un frémissement de joie, la portée de ce coup mortel aux Condé, qu'il rejetait à jamais hors de France; mortel à l'esprit d'antagonisme, qui armait ses enfants légitimes contre ses bâtards.

— L'important est de faire cette élection, dit-il en se répondant à lui-même.

Dubois reçut avidement la balle ; il la renvoya au but.

— Votre Majesté, dit-il, a en Pologne un ambassadeur dévoué, habile et capable d'efforts plus pénibles que celui-là : l'abbé de Polignac, dont j'ai l'honneur d'être connu, ne serait pas éloigné, j'ose le croire, d'approuver la politique dont j'ai osé me faire l'interprète. Les difficultés peuvent être surmontées, si l'on use d'un secret absolu et qu'on fasse quelque sacrifice.

— Se taire n'est rien, monsieur Dubois ; des ressources, on les a.

— Eh bien ! Sire, les obstacles, où sont-ils ? Les trois héritiers de Sobieski n'ont que peu de chances. Les électeurs polonais sont trop jaloux de leurs droits pour fonder par le choix d'un fils du défunt un précédent du principe d'hérédité. Le prince Auguste, Électeur de Saxe, se mettra sur les rangs, mais les Polonais craindront en lui l'influence de l'Allemagne et son alliance avec les Moscovites. Un prince français, connu par sa valeur et appuyé de Votre Majesté, rencontrera de nombreux partisans ; j'en connais déjà que je pourrais citer. L'orgueil national n'a jamais pardonné à Sobieski, à ce héros, la perte de Kamienieck ; que M. de Conti s'engage à reprendre cette ville aux Turcs, et son élection est assurée. L'entreprise est grave, elle sera meurtrière. Ce siège donnera au prince l'occasion de se signaler. Peut-être y succombera-t-il, ajouta Dubois avec un de ces regards que traduirait imparfaitement un volume de commentaires. Mais enfin, s'il

succombe, ce sera glorieusement pour lui et pour la France. Personne, pas même parmi les siens, n'aura le droit de regretter ou de récriminer.

Tandis qu'il parlait, le roi ne dissimulait plus sa surprise et son approbation. Il se disait que depuis sa jeunesse, entourée de tant d'hommes forts, illuminée de tant d'idées grandes, il n'avait pas trouvé un esprit aussi adroit, une intelligence aussi hardie, aussi lumineuse.

— Monsieur l'abbé, reprit-il après une longue méditation, en dépit de tous les chagrins qu'il amène, ce jour sera heureux pour moi qui ai trouvé un habile homme ; il sera heureux aussi pour vous qui trouverez un bon maître. Je ne regrette pas que mon frère et mon neveu vous aient méconnu. Je recueillerai les miettes tombées de leur table. Votre plan est bon, conforme à mes vœux et à mes besoins. Avez-vous quelque empêchement à partir aujourd'hui même pour porter mes instructions à l'abbé de Polignac ?

Dubois faillit suffoquer de bonheur. Il eût bien eu la force de simuler l'indifférence, mais il réfléchit que rien ne flattait autant le roi qu'une manifestation bruyante de reconnaissance. Il se rappela Chamillart et la Feuillade, et tous ces champignons de fortune épanouis sous un souffle royal et perpétués dans la faveur à cause de leurs extravagances de gratitude. Sa joie fut donc expansive jusqu'à l'imbécillité : il réussit à flatter le roi selon son goût.

Muni de recommandations, gorgé d'or, tremblant de

voir s'évanouir le rêve, un moment enivré de lui, puis refroidi subitement par la peur et la prudence, Dubois se mettait en route quelques heures après. Il avait tout oublié, ses ennemis, ses amis et sa femme. Sa chaise de poste traversa Louvres au galop de quatre chevaux ; il ne vit même pas l'hôtellerie d'où partaient les plus respectueux saluts pour ce même coquin tant vilipendé la veille.

Dubois repassait en son esprit chaque détail de sa prouesse, et supputait ce qu'il faut de fils à l'araignée pour tisser des lacs capables de garrotter un vieux lion.

XXI

Lorsque Clermont reçut au parloir de la Bastille l'exeat sollicité par ses puissants amis, l'innocente victime de ce complot avait eu le temps de réfléchir et d'affermir sa résolution, dans l'effrayant silence d'une nuit de captivité.

Plus que jamais il voulait quitter la cour, vivre pour lui seul, rejoindre Didier à Fleurines, et effacer de son esprit malade la trace honteuse d'une folie si rudement châtiée.

En apprenant qu'il était libre, il ne témoigna rien de ces joies délirantes bien connues des pauvres prisonniers ; ses adieux au gouverneur furent ceux d'un visiteur qui prend congé avec indifférence, et, comme l'usage était qu'un prisonnier élargi fût toujours conduit en carrosse fermé à la destination qu'il indiquait, Clermont avait demandé d'être conduit chez MM. de Monvalat.

D'après la démarche de la princesse et les promesses de l'écuyer de Vaucelles, nul doute que madame de Conti n'eût pris part à sa délivrance. Soit ! elle l'avait outragé, elle le secourait, ils étaient quittes. Clermont, pour échapper à la tentation de faiblir, décida qu'il ne la verrait point.

Quand on vint lui dire que des amis l'envoyaient chercher, il demanda quels étaient ces amis.

Il lui fut répondu que c'étaient le lieutenant des gendarmes et les deux brigadiers envoyés par Monseigneur pour le mener à Meudon.

A cela, point de réplique. Monseigneur n'était pas madame de Conti ; Monseigneur était bon, égal et capitaine. Nul prétexte pour désobéir.

Dans le carrosse, il n'est pas nécessaire de dire combien le prisonnier fut embrassé, fêté, choyé. Clermont s'avoua, malgré toute sa misanthropie, qu'il y a de bien bons cœurs en ce monde. L'enseigne interrogé ne manqua pas de dire qu'après avoir remercié Monseigneur il avait l'intention de quitter le service et d'aller s'abrutir dans ses terres. Les motifs ne lui manquaient pas. Et comme, si les murs ont des oreilles, les voitures, Dieu merci ! ne passent point pour en avoir, surtout quand elles roulent sur le pavé, on s'en donna cordialement à piler dans le même mortier les cagots, les prudes et les bâtards.

Au moment où l'on arrivait à Meudon, Clermont pria ses amis de ne pas s'éloigner, promettant qu'après l'audience de Monseigneur il viendrait les rejoindre, pour cette fois se diriger sans encombre vers Fleurines.

On introduisit l'enseigne dans le petit pavillon d'été où déjà nous avons vu Monseigneur. La chaleur étant la même, il y régnait même fraîcheur avec même obscurité.

L'air était embaumé de roses et d'œillets. Sous les ri-

deux épais qui fermaient le pavillon du côté du jardin passait une brise enivrante, avec un mince filet de lumière qui ne franchissait pas le seuil. Vingt fois, cent fois peut-être, Clermont avait pénétré dans cette chambre, toujours heureux d'y trouver le prince qu'il aimait, toujours caressé par ces parfums qui lui étaient familiers. Ce jour-là pourtant les fleurs expiraient de plus suaves aromes, un air vertigineux se dégageait de tout. Clermont se sentit pris au cœur : est-ce donc l'effet que peut produire la liberté après une nuit de prison ? Il tremblait en approchant du lit de repos de Monseigneur, et il s'arrêta, une main étendue, aussi bien pour ne rien heurter dans les ténèbres que pour flatter en passant le chien Pyrame, habitué à venir au devant de cette caresse.

Mais sa main rencontra une autre main, tiède et fine, une main frémissante, dont il fuit le contact avec un religieux respect.

— Pardon ! Monseigneur, dit-il, pardon ! Et sa voix altérée ne put réussir à exprimer l'enjouement. C'est Clermont qui vous revient, et vous en avez pu juger, ce n'est pas une ombre, bien qu'au sortir de l'enfer.

Rien ne lui répondit. Cependant il entendait marcher vers la fenêtre. Tout à coup les rideaux crièrent, le volet s'entr'ouvrit, et à la lueur qui pénétra dans la chambre, Clermont faillit tomber à la renverse. La main qu'il avait rencontrée était une main de femme. Ce n'était pas Monseigneur qu'il avait en face de lui, c'était la princesse.

Elle était indécise, pâle ; ses yeux ne regardaient point. En passant devant Clermont pour s'aller rasseoir, elle frôla son pied du pan de sa longue robe flottante, il recula comme au toucher d'une nappe de flammes. Elle passa, dis-je, la tête baissée, ses beaux cheveux noirs frisés en petites boucles luisantes sur un cou de satin, sa main, celle-là même qui avait touché Clermont, paresseusement infléchie au niveau de ses lèvres. Et enfin elle s'assit, à demi détournée, comme si elle eût été seule dans ce pavillon.

Et certes elle était bien seule ; Clermont n'était que sa pensée. Il se tut. Dix ans de sa vie, il les eût donnés pour payer le bonheur de l'avoir vue si triste et si belle ; sa vie entière, il la donnerait pour être délivré de cette vision.

— Monsieur de Clermont, dit-elle, vous eussiez mieux aimé trouver Monseigneur que moi ?

Il ébaucha une dénégation polie.

— Je le sais, interrompit Marie-Anne, de Vaucelles me l'a dit, tout le monde me l'a dit. Vous n'avez pas craint, hier, en revenant de Louvres, d'exprimer la joie que vous causait l'emprisonnement. Pour préférer la Bastille à quelqu'un, il faut énergiquement haïr. Mais laissons cela. Si vous me trouvez ici au lieu d'y trouver Monseigneur, c'est que j'ai demandé à mon frère de vous parler la première. Vous avez, hier, je crois, envoyé votre démission à tous les deux.

Elle attendait une réponse, elle ne croyait pas qu'il osât la faire rigoureuse sous le feu de pareils yeux, sous le charme d'une pareille voix.

— En effet, madame, murmura Clermont avec respect.

— Mais ni mon frère ni moi nous ne l'avons acceptée, elle est donc non avenue.

Il fit un grand effort.

— J'ai l'honneur, dit-il d'une voix étranglée, de supplier Votre Altesse de me l'accorder définitive.

La princesse fit un mouvement brusque ; elle rougit de dépit.

— Comme il vous plaira, murmura-t-elle. J'ai dû vous offrir les moyens de revenir sur un coup de tête — assez inconvenant d'ailleurs. — Pour un ancien serviteur, on a des indulgences. Mais puisque vous persistez, vous êtes libre. Je ne vous retiens plus.

Elle mit à prononcer ces paroles une dignité, une sensibilité, qui prouvèrent à Clermont combien une femme qui se contient est supérieure à un homme dans des circonstances délicates. Saluer et se retirer eût été une brutalité indigne.

— Je ne partirai point, dit-il, madame la princesse, sans emporter le souvenir de toutes les bontés dont votre famille m'a comblé depuis mon enfance.

— Il faut croire qu'elles n'ont pas suffi pour vous enchaîner à notre service, répliqua Marie-Anne. Quelqu'un est coupable en tout ceci : est-ce nous, d'un défaut de

générosité? est-ce vous, d'un manque de reconnaissance?

— Moi, madame, je n'ai rien à me reprocher, dit Clermont bien bas. Toute ma vie a été consacrée à la défense de vos intérêts, au maintien de votre grandeur ; enfant, les princes de votre race ont pu me mettre à l'épreuve ; homme, j'ai tout dédaigné, tout sacrifié pour la gloire et le bonheur de votre maison.

— C'est vrai, balbutia la princesse. Vous êtes un loyal gentilhomme, un ami sûr. Heureux ceux pour qui vous nous quittez !

— Je ne vous quitte pour personne, madame, interrompit Clermont plus vivement qu'il ne le voulait. Non, personne ici-bas n'aura mes services. Je ne veux plus penser qu'à Dieu, souverain sans faiblesse ni caprice, maître indulgent et juste. Puis, s'il me reste un peu de loisir après le service de Dieu, je l'emploierai à songer à moi.

La princesse n'entendit point ces paroles, ce doux reproche, sans une douloureuse agitation. Ce maître exempt de caprice, ce souverain plein de bonté, Clermont ne l'avait donc pas trouvé en elle, puisqu'il la quittait. Un mot de regret vint jusqu'au bord de ses lèvres ; mais une princesse, une femme, s'excuser, c'est une extrémité : on lutte avant de s'y soumettre, et toute lutte offre une chance de salut.

— Vous vous réfugiez près de Dieu, dit-elle, à votre

âge!... En vérité, monsieur, vous feriez croire que vous cachez quelque désespoir.

— Nullement, dit-il en s'efforçant de sourire. Mon esprit n'a jamais joui d'une plus parfaite tranquillité, mais le repos et la liberté sont des biens qu'on trouve seulement dans la retraite.

— Il n'est pas possible, dit-elle vivement, que vous quitiez avec tranquillité ceux qui vous ont été des amis plutôt que des maîtres. Monseigneur n'a jamais distingué personne autant que vous. M. de Conti, mon frère, vous aime et vous le prouve. Je ne parle pas de moi, puisqu'il paraît que je suis une ennemie.

— Madame!...

— Vous l'avez dit.

— Je ne nie jamais une parole prononcée, madame. J'ai pu proférer quelque plainte contre Votre Altesse, il ne m'est pas arrivé de dire qu'elle fût mon ennemie. Ce terme impliquerait certaine égalité qui n'existe point, d'un rang comme le vôtre, à un respect aussi profond que le mien.

Marie-Anne avait réussi à soulever la discussion sans risquer d'avances ; elle poursuivit :

— Quelle plainte pouvez-vous avoir à faire ?

— Je supplie Votre Altesse, dit Clermont, de ne point prolonger ma souffrance. Je n'ai pas fait de plainte... je n'ai pas à en faire, tout est juste, tout est bien.

— Vous venez de dire à l'instant même le contraire.

— Je me rétracte ; j'en demande humblement pardon.

— Enfin, de quoi s'agit-il ? s'écria la princesse irritée par cette modération et emportée au delà des bornes qu'elle s'était assignées. Vous quittez notre service, vous prenez parti contre nous. Sachons au moins pourquoi, ne fût-ce que pour ne pas l'apprendre par d'autres.

Clermont voulut essayer de faire honorablement retraite, mais son adversaire était non moins dangereux dans l'emportement que dans la prudence.

— Le direz-vous ? continua-t-elle : voyons, la cause.

— Madame, il n'y a pas de cause.

— Alors, un prétexte, un subterfuge, quelque chose enfin ! que je puisse répondre à ceux qui m'interrogeront, et répondre à peu près selon le sens commun. Voyons, monsieur, ne restez pas ainsi muet, immobile, atone... Convenons d'une raison... tout ce que vous voudrez... que je suis acariâtre, impossible, folle... que je vous ai offensé, maltraité même.

— Disons cela, si Votre Altesse le juge bon, répliqua Clermont de plus en plus glacial. Mieux vaut d'ailleurs toujours déclarer la vérité.

— Je vous ai offensé, moi !

— Cruellement, madame.

— Quoi!... pour cette liaison qu'on vous attribuait avec mademoiselle de Choin... Mais ne comprenez-vous pas...

— Je comprends tout ordinairement, madame la prin-

cesse ; je comprends même l'injustice.... mais l'outrage, je ne le comprends jamais ; il est inutile avec des gens de ma condition et de mon caractère. Deux sortes de personnes n'ont pas le droit d'insulter un gentilhomme, madame : ce sont les princes et les femmes, à qui nous ne pouvons demander raison.

— Mais, monsieur de Clermont, vous étiez accusé d'un fait qui déshonorait ma maison.

— Je n'en étais pas convaincu, madame.

— En vous le reprochant avec force, je vous témoignais de l'intérêt.

— Votre Altesse m'en eût témoigné bien plus en attendant que je me justifiasse.

— Je suis vive, monsieur.

— Et moi sensible, madame,

Elle le regarda, il était rouge d'un reste de colère que le souvenir de l'offense faisait encore monter jusqu'à son front. Quant à elle, tremblante de remords et de crainte, elle subissait par degrés l'influence de ce cœur ardent et vigoureux pour aimer comme pour haïr. Elle se demandait avec angoisse si en effet le ressentiment n'avait pas étouffé tout à fait l'amitié.

— Si vous prescrivez aux femmes de respecter la susceptibilité des hommes au plus fort de leurs petites colères, dit-elle avec une amertume mélancolique, prescrivez donc aux hommes d'être moins orgueilleux envers les femmes qui ont à se faire pardonner.

— O madame, s'écria Clermont, à Dieu ne plaise que je prenne au sérieux vos paroles ! Votre Altesse ne sera jamais offensée par mon orgueil, et si j'ai osé lui répondre avec trop de franchise, c'est elle qui me pardonnera. Elle m'interrogeait avec trop d'insistance.

Marie-Anne souffrait horriblement. Dans l'attitude, dans le ton de Clermont, elle ne sentait ni apaisement ni rémission de la volonté. Pourtant elle croyait avoir descendu jusqu'aux avances.

— Oui, dit-elle irritée, vous êtes un homme d'orgueil, voilà tout, et quand il serait vrai que mes paroles d'hier vous eussent offensé, — comptez bien ! — j'évalue la satisfaction supérieure à l'offense.

— Votre Altesse m'a chassé hier, s'écria Clermont navré.

Elle ouvrit ses beaux yeux, elle ouvrit ses lèvres comme pour dire qu'elle le rappelait aujourd'hui ; mais cet effort, sa fierté n'y put consentir. Découragée, honteuse, ulcérée, elle quitta la partie ; elle se hâta de cacher son visage altéré par trop de combats ; elle détourna ses paupières, où peut-être il eût vu trembler une larme.

Lui, prenant ce silence pour un congé définitif, s'inclina lentement, longuement, et balbutia si bas qu'elle ne l'entendit qu'avec le cœur :

— Adieu, madame !

Et il s'éloigna, traînant son pas aussi lourd que si chacun de ses pieds eût été enraciné dans le parquet.

— Oh! dit-il avec désespoir en ensevelissant son front dans ses mains brûlantes, comptez donc, comptez donc sur quelque chose en ce monde!

Il s'arrêta défaillant, car, au moment de franchir le seuil sacré, le son de sa propre voix, l'écho de ce dernier adieu, lui avait fait peur, et pour la première fois il venait de sentir à quel point son misérable cœur souffrait du déchirement de la séparation.

— Oui, répéta-t-il d'une voix amère, brisée, oui, c'est bien vrai, comptez sur l'amitié, comptez sur la reconnaissance; donnez vos jours, vos années, votre vie, donnez votre âme pour un semblant de réciprocité, une minute viendra pendant laquelle vous vous entendrez dire: «Sortez! et n'ayez pas l'impudence de lever les yeux sur moi ou de vous trouver sur mon passage, sinon vous recevrez le châtement proportionné à votre insolence!» Oh! c'est ici, à cette même place... c'était hier!... Adieu, madame, adieu!

Il s'enfuyait en délire, épuisé de souffrance. Marie-Anne bondit jusqu'à lui, le saisit par la main et l'arrêta:

— Oui! dit-elle pâle et frissonnante, oui, j'ai dit cela; c'était cruel... mais, je ne sais pas, moi, si j'étais homme, homme d'honneur, bon, brave et irréprochable, il me semble qu'en m'entendant traiter avec cette rigueur, ce n'est pas de la colère que j'éprouverais, non, ce serait d'abord de la surprise. Je me dirais qu'un simple mécontentement ne s'exprime pas avec cette violence; je réfléchirais que

la voix qui parle si rudement a dix ans été douce, affectueuse, qu'elle était tout cela la veille encore; enfin, je soupçonnerais quelque chose sous cette tempête sans raison, je voudrais à tout prix comprendre, et, au lieu de m'emporter, de m'enfuir... eh bien! j'attendrais, je chercherais, je trouverais!...

La véhémence de ce discours, l'éblouissante ardeur qui faisait Marie-Anne si pathétique et si belle, subjuguèrent en un moment le jeune homme, et il tressaillit au sens mystérieux du cri de douleur bien imprudent qu'elle n'avait pu retenir.

— Serait-il vrai, dit-il avec émotion, que Votre Altesse eût la bonté de me rappeler auprès d'elle?

Et, en parlant ainsi, Clermont se rapprochait, et une joie ineffable rassérénait son visage, et un rayon d'espoir brillait dans ses yeux, à la fois suppliants et avides. La princesse était trop heureuse de ce retour pour faire évanouir sitôt l'illusion, trop effrayée du feu de ces regards pour ne pas s'arrêter sur la pente où le désespoir l'allait précipiter. Confuse et palpitante, mais bien sûre du cœur dans lequel venaient de tomber ces demi-aveux:

— Oui, dit-elle d'une voix suave comme une caresse, je vous rappelle, puisque vous vous êtes cru offensé. Je vous dois bien d'oublier un moment la fierté naturelle à une femme et à une princesse. Il y a longtemps que nous nous connaissons, monsieur, et j'ai toujours devant

les yeux ce jeune page blessé, expirant, qui vint tomber à mes pieds chez M. de Sillery après m'avoir sauvée moi et mon mari de la disgrâce royale. Ce jour-là, Clermont, je fis le serment, si vous surviviez, de vous être une amie sincère et dévouée. Plus tard, M. de Conti, en me laissant veuve à dix-neuf ans, me légua vos services, et vous me promîtes alors une fidélité éternelle. Peut-être avez-vous oublié cette promesse, murmura Marie-Anne en rougissant, mais moi je m'en étais souvenue : voilà mon tort.

— Oh ! madame, s'écria Clermont en joignant les mains, puissé-je être foudroyé à vos pieds, si, depuis le jour dont vous parlez, j'ai passé une heure, une minute, sans me rappeler mon serment et sans le renouveler de toutes les forces de mon âme !

La princesse se détourna ; les yeux de Clermont la brûlaient, et elle craignait d'en regarder la flamme,

— Voilà, dit-elle d'une voix étouffée, tant son cœur battait vite, voilà ce qu'il eût fallu me dire, Monsieur de Clermont, au lieu de vous irriter, au lieu de manquer de confiance. Les apparences étaient contre vous ; je ne puis lire dans votre cœur, que vous tenez fermé, c'est votre droit. On vous accusait d'une passion effrénée, folle, incompatible avec vos devoirs, car une pareille liaison sous mes yeux eût été un scandale irrespectueux de votre part.

Je sais bien que vous êtes libre, ajouta-t-elle en affectant une gaieté contredite par son trouble et le tremble-

ment de ses mains nerveuses ; je sais bien que votre serment de fidélité réserve certaines régions du cœur et s'arrête à certaines limites connues de vous seul ; mais enfin, soit orgueil, soit jalousie même, car je suis jalouse, je l'avoue, j'ai été blessée de voir mon homme-lige reconnaître une autre suzeraineté que la mienne. Promettre la fidélité à une princesse, c'est beaucoup s'exposer. Nous sommes toujours prêtes à envahir. Déesses, nous exigeons trop des mortels, et leur fidélité sans réserve aucune nous paraît un des attributs les plus ordinaires de notre grandeur. De là nos colères, nos injustices ; de là, quelquefois, nos chagrins, surtout quand il arrive que par abus d'autorité nous avons failli perdre un serviteur dont l'amitié nous est chère. Tenez, monsieur de Clermont, acheva Marie-Anne avec un effort courageux pour vaincre son trouble et regarder fixement le jeune homme et pour lui sourire, oublions tous ces enfantillages, ne songeons plus, moi qu'à vous témoigner un intérêt dont vous êtes digne à tous égards, vous qu'à faire votre chemin et votre bonheur comme vous l'entendrez, sans réserve, sans préoccupation de me déplaire. Vous êtes jeune, recherché, en âge de vous produire : pensez à vous, et comptez sur mon inaltérable dévouement pour vous servir en toute circonstance. Vous m'entendez, monsieur de Clermont : en toute circonstance ! C'est l'amie qui vous parle et non la suzeraine.

Tandis qu'elle achevait ces paroles, lui baissait les yeux

à son tour. La princesse suivait avec anxiété sur cette mâle physionomie les progrès de la tristesse et de l'abattement qui venaient d'y succéder à la plus enivrante espérance. Clermont redevint pensif, mélancolique, et Marie-Anne savoura délicieusement ces soupirs et cette mélancolie. Voyant qu'il ne répondait rien à ses offres brillantes d'appui et de protection :

— A quoi rêvez-vous encore ? dit-elle d'une voix douce et provoquante.

— Je songeais, madame, répliqua-t-il, que votre bonté est grande, mais que je ne saurais la mettre à profit. Ce départ que j'annonçais, et auquel vous voulez bien vous opposer, n'est qu'ajourné à bien peu de temps peut-être.

— Comment, ajourné ? fit Marie-Anne avec inquiétude.

— Oui, madame, si Votre Altesse est un peu jalouse du zèle de ses serviteurs, je suis un serviteur très-jaloux du cœur de mes maîtres... Or, tout ce qui vient de se passer m'a fait beaucoup réfléchir. Vous, madame, si parfaite pour moi et si égale depuis plusieurs années, vous ne m'avez pas ainsi rudoyé hier sans une cause que j'ai recherchée, que j'ai trouvée, peut-être, pardonnez-le-moi, puisque vous le conseilliez tout à l'heure. J'ai pensé...

— Mon Dieu, qu'avez-vous pensé, monsieur ? s'écria la princesse alarmée.

— J'ai cru comprendre, madame, qu'une influence nouvelle avait pu indisposer Son Altesse contre moi, et,

si ce qu'on rapporte est vrai, si M. de Lorraine aspire à votre main...

— M. de Lorraine ! dit Marie-Anne impétueusement, lui que j'ai refusé de recevoir hier, vous le savez !

— Hélas ! madame, vous avez refusé hier, mais vous accepterez peut-être demain. Si ce n'est pas demain, ce sera dans un mois, dans un an ! Oh ! pardonnez encore ! Vous dans la fleur de la jeunesse, de la beauté ; vous que tous les princes du monde recherchent avec passion, vous qu'une raison d'État, qu'un penchant du cœur, détermineront tôt ou tard à une nouvelle alliance, vous me donnerez donc tôt ou tard un maître ? Eh bien ! madame la princesse, ce maître, je ne l'aimerais pas, je ne saurais le servir. A celui-là je n'ai rien promis, mes serments ne le concernent pas, et vous ne pousseriez point la rigueur jusqu'à me contraindre à le reconnaître. D'ailleurs, malgré moi, malgré vous, je n'y réussirais pas. Ainsi, à cette époque, le congé que j'ai voulu prendre, il me faudrait vous le redemander, et d'ici là que de blessures, que de souffrances, que de douleurs !... Madame, je vous en supplie, si dans mes paroles vous daignez trouver quelque raison, s'il est en moi quelque humble mérite qui me concilie votre estime, prenez pitié de votre serviteur, épargnez-lui un avenir qui lui fait horreur, et, comme au début de cet entretien, permettez-lui de reprendre sa parole. Oh ! jamais bienfait, jamais largesse n'aura imprimé dans un cœur une plus profonde reconnaissance

Elle écoutait, elle dévorait ces phrases entrecoupées de soupirs mal contenus, de silences haletants. Ce désordre d'une âme généreuse aux prises avec le respect et la passion se communiquait malgré elle à son âme. Rien de plus dangereux que cette faiblesse du vaincu après tant d'énergie et de révolte.

— En vérité, dit-elle, vous m'embarrassez de plus en plus, monsieur de Clermont, car je vois que, pour vous retenir près de moi, les conditions seraient graves.

— Madame, s'écria-t-il en se courbant avec terreur, pardonnez à mon désespoir, à ma folie ! Madame, depuis hier, je suis hors de moi-même. Pardonnez-moi pour la dernière fois !

— Eh bien ! oui, je vous pardonne, répondit Marie-Anne en s'avancant vers lui avec un front riant, avec un regard d'enchanteresse. Quand vous feriez vos conditions, Clermont, quoi de plus naturel ? Vous m'apportez votre loyauté, vos bons services, un cœur de diamant. Vous m'avez juré fidélité à toute épreuve. Certes, tout cela vaut son prix, c'est à moi d'examiner. Or, que demandez-vous en échange de tant de choses ! Vous voulez que je ne vous fasse pas subir un nouveau maître ? Vous voulez que je ne me remarie point ?

— Madame ! dit-il éperdu.

— N'est-ce pas ce que vous venez de dire ?

— Votre Altesse me raille !

— Dieu m'en garde ! Jamais je n'ai parlé si sérieuse-

ment dans toute ma vie ! Clermont, soyez toujours ce que vous êtes, ami fidèle, chevalier sans tache, et moi, je vous le jure, je ne me remarierai jamais !

Il pâlit de joie et poussa un cri avec lequel faillit s'exhaler son âme. Elle le regardait comme regardent les anges, et lui tendait sa belle main qu'il couvrit, qu'il dévora d'un long baiser.

— Voici mon frère, s'écria-t-elle tout à coup, chassant avec effroi l'enivrante torpeur de félicité qui engourdisait tout son être.

Elle courut au-devant de Monseigneur, qui, en effet, revenait du jardin, paresseux et impassible comme à son ordinaire.

— Eh bien ! mon frère, dit-elle avec volubilité, Clermont avoue ses torts. Il reste avec nous et vous supplie de le reprendre. Il dit qu'il n'aura plus peur des ennemis de cour, puisqu'il est si bien défendu.

— Très-bien ! dit Monseigneur sans autre commentaire. Dînez-vous avec moi, Marie-Anne ?

— Oh ! non, Monseigneur : j'ai un besoin dévorant de courir les chemins ; j'ai soif d'embrasser quelqu'un ; je vais aux Carmélites voir ma bonne mère.

— Quoi ! aujourd'hui !

— Aujourd'hui surtout.

— Vous pouvez m'embrasser, si vous voulez, Marie-Anne, dit le prince avec son flegme imperturbable.

Elle l'embrassa en riant de tout son cœur, puis tout

à coup ses yeux se mouillèrent de larmes; elle regarda Clermont, lui sourit, et partit comme l'oiseau s'envole.

— Eh bien! allons dîner, dit tranquillement Monseigneur. Viens, Pyrame; viens, Clermont.

XXII

Le calme le plus doux succéda aux neures d'orage. Clermont et la princesse trouvaient ce repos bien meilleur après l'avoir cherché si longtemps. Leur amour chaste et mystérieux échappait à tous les regards, l'amant redoublant de respects et de prudence, l'amante épuisant toutes les ressources de son génie pour ne point livrer son secret à ses plus sûrs amis. Monseigneur, soulagé après la grande secousse de son aveu à Marie-Anne, ne songeait plus qu'à jouir d'une liberté à jamais conquise, et mademoiselle de Choin, type accompli de désintéressement et de bonté, payait en bonheur l'honneur qu'elle avait reçu d'un si illustre époux.

Quant au prince de Conti avec sa folle passion pour la duchesse de Bourbon, il n'était pas heureux, il était ivre. Cette fièvre dévorante des amours illicites remplaçait pour lui la gloire, la puissance, toutes les hautes ambitions naturelles à un Condé. Qu'on la risque au grand jeu des batailles, qu'on la joue dans les embuscades d'un roman périlleux, la vie est occupée, le cœur bat, le génie fermente ; le délire suffit à certains tempéraments.

La duchesse, audacieuse, infatigable, coquette à la rage, infaillible par orgueil plus que par vertu ou même par calcul, attisait furieusement l'incendie, malgré la surveillance du gnome son terrible époux, malgré les efforts délicats de Marie-Anne pour la retenir au bord de l'abîme; Conti, le seul qui eût pu obtenir d'elle un peu de prudence, était trop fier de se voir aimé pour tempérer l'essor des témérités qu'il attribuait à l'amour. De là mille fautes dont une seule eût suffi pour assurer le triomphe de leurs ennemis. On se réunissait soit chez Monseigneur à Meudon, soit chez la princesse à Versailles et à Paris, soit chez M. le prince de Condé à Chantilly. Ce sixain amoureux, dont chaque couple avait avec lui sa cour, multipliait par trois toute occasion de se voir. Une fête donnée par Monseigneur était rendue scrupuleusement par Marie-Anne, puis par la duchesse. On ne se quittait plus, on vivait, on s'adorait en famille. Quoi de plus édifiant! M. le duc, toujours avec sa femme, gênait toujours, mais donnait aux amants la joie de le tromper toujours. Vainement la duchesse, vainement Conti, eussent-ils allégué l'innocence de ces supercheries. La passion finit fatalement par faire de toute supercherie une trahison, de toute trahison un crime.

Quelque chose eût dû révéler à cette jeunesse le nuage suspendu sur son Eden. L'impassible attitude de la vieille cour n'était pas naturelle. Le roi, si jaloux d'ordinaire des moindres absences du moindre de ses courtisans,

laissait les six inséparables à eux-mêmes et souffrait sans se plaindre que ses Marlys fussent déserts, quand on courait de partout aux brillants Meudons et aux magnifiques Chantillys. Quoi de plus significatif que le silence ! Les oiseaux ne comprennent-ils pas celui du ciel avant la tempête ? Mais le bandeau traditionnel des amants leur ferme l'oreille aussi bien que les yeux, et Jupiter ôte l'esprit à ceux qu'il veut perdre.

XXIII

Les trois cours du Dauphin, de la princesse et de madame de Bourbon avaient formé leur jonction à Chantilly, chez M. le prince, pour la saison des chasses. Le séjour promettait une longue série d'enchantements. M. de Conti et Clermont, âmes de ces fêtes, y déployaient la double richesse d'un amour et d'une imagination intarissables. On parlait de prodiges destinés à éblouir les profanes. Éblouir est un moyen sûr d'éteindre les vues trop perçantes ou de les égarer. Ce Chantilly s'annonçait donc comme une merveille, et nos amants avaient compté acheter, au prix de quelques jours de représentation et d'esclavage, une longue période de solitude et de liberté.

M. le duc de Bourbon contraint de présider, avec M. le prince son père, à ces fêtes qui se donnaient dans le palais de ses pères, dissimulait mal sa colère et ses terreurs. Toujours exaspéré contre Clermont, sur le compte duquel il n'était pas encore détrompé, il voyait sa femme pour toute une mortelle saison en relations permanentes avec ce jeune homme, son épouvantail. Clermont organisait la comédie, les bals, les courses et les concerts sur

l'eau. Madame la duchesse, comédienne zélée, nageuse intrépide, musicienne folle, ne quitterait pas ce Clermont de tout le jour, de toutes les nuits. M. le duc en desséchait de rage. Mais comment parer cette disgrâce ? Monseigneur, venu en grand équipage, avait amené un peloton de ses gendarmes, et Clermont, l'inévitable enseigne, commandait naturellement ce peloton.

Les fêtes ne furent cependant attristées par aucun événement fâcheux. Elles eurent grand succès. Chantilly, si vaste et si riche en ombrages, en mystères, fournit à tous les visiteurs ce que chacun était venu lui demander : aux uns des chasses incomparables, aux autres la magnificence des festins ; aux amoureux les rencontres ; aux orgueilleux l'occasion d'étaler leur splendeur ou leur coquetterie. M. le duc seul, toujours sur le qui-vive, s'épuisa en espionnages et n'eut pas le bonheur qu'il se promettait de surprendre Clermont et la duchesse.

Peu à peu s'éclipsèrent les étrangers. On vit diminuer les carrosses sous les remises, les écuries de marbre se dépeuplèrent, les ombres se promenèrent plus rares au bord du canal et sous les charmilles embaumées. C'était le moment attendu si impatiemment par Monseigneur et les deux princesses. Leur fête allait enfin commencer.

Pour M. de Conti, pour la duchesse, quel enivrement ! Jamais la duchesse n'avait été plus tendre et plus belle. Aimer et donner l'hospitalité à ce qu'on aime ! une hospitalité de reine au fils des héros, héros lui-même par l'âme

et la beauté ; le noble palais avait logé tant de gloire qu'il pouvait bien loger un peu d'amour !

De Marie-Anne, de Clermont, que dire, sinon qu'ils n'avaient jusque-là ni pensé, ni vécu, ni respiré ? Monseigneur était toujours le même bienheureux, avec un degré de plus, la sécurité au lieu du calme.

C'est dans ce paradis qu'éclata le premier coup de tonnerre.

Une grande partie était liée depuis plusieurs jours entre les conjurés. Il s'agissait d'un dîner au fond des bois, après une petite chasse pour les dames. On attendait, pour l'exécution de ce plan, le départ des derniers hôtes, et surtout le départ des deux Condé, le père et le fils, qui, chaque semaine invariablement, payaient au roi, en son Versailles, une visite de cour fort attendue et par conséquent indispensable.

M. le duc, plus inquiet que jamais de ce qui eût dû le rassurer, c'est-à-dire la parfaite innocence des relations de Clermont et de la duchesse, méditait depuis longtemps de tendre un piège à ces prétendus amants. Il choisit le jour de sa visite à Versailles, et l'espoir qu'il conçut de réussir enfin à les surprendre, à se venger, le rendit presque poli et presque point hideux à son départ.

Ce départ eut lieu vers huit heures du matin. Le cœur de tous les amoureux battait de plaisir. Ils allaient donc se trouver seuls, libres, tout un grand jour, toute une belle soirée, car les deux princes ne pouvaient guère revenir à Chantilly avant minuit.

Comme ils regardaient, palpitants de joie, disparaître le carrosse de M. le prince sur la route de Luzarches, comme ils n'entendaient plus qu'à peine les derniers chevaux de l'escorte trottant sous la voûte opaque des bois, un courrier, venu par l'autre route, plus courte pour les cavaliers, entra dans la cour de Chantilly, porteur d'une lettre qui mandait à Versailles, sans le moindre délai, M. le prince de Condé et M. le prince de Conti pour une communication importante, déception qui eût été un désespoir sans l'intrépide résolution du jeune prince. Il donna ses ordres, s'assura des relais; il choisit des chemins de traverse, promit à ses amis de faire le chemin à franc étrier, de gagner moitié sur le temps du voyage, et de revenir pour l'heure de la partie. La duchesse frappa mutinement du pied, mais Marie-Anne réfléchit, mais mademoiselle de Choin secoua la tête, mais Monseigneur, au seul nom du roi, s'alla promener dans les quinconces, sans rien vouloir écouter ni dire.

Clermont, en soupirant, offrit au prince de l'accompagner. Marie-Anne, en soupirant aussi, le remercia du regard. M. de Conti, qu'il comprit ou non ces deux soupirs, refusa le sacrifice. Il dit que Clermont restait la seule consolation des dames, le seul garde du corps de Monseigneur : il essaya de rire, de railler. Il partit la mort dans le cœur.

Lui dehors, les amis désœuvrés, désorientés, commentèrent l'ordre du roi. Ils n'y virent qu'un appel au conseil,

une consultation, une taquinerie comme toutes celles à l'aide desquelles le vieux roi tenait ses jeunes neveux en haleine. Madame de Conti, seule, assura qu'elle ne pouvait rien préciser ni définir, mais qu'elle sentait son cœur serré, ses tempes bourdonnantes, et qu'un malheur était dans l'air.

En vain Clermont, en vain la duchesse et Monseigneur lui-même, essayèrent-ils de la rassurer; elle persista. Ce fut chez elle, pendant quelques heures, une tristesse qui ne disparut pas, mais qui devint seulement supportable par le raisonnement et avec l'habitude.

La journée s'avancait. Trois heures sonnèrent à Chantilly. Monseigneur, dans un angle du grand salon, sommeillait sous prétexte de mieux entendre une lecture quelconque. La duchesse, comptant tout bas les minutes, commençait à trouver le supplice intolérable. Elle riait cependant avec son cercle de courtisans et d'amis. Madame de Conti se leva tout à coup et courut aux fenêtres. Clermont la comprit et se précipita vers l'escalier pour avoir plus tôt des nouvelles.

Alors on vit entrer le prince de Conti défait et pâle. Il avait vieilli d'une année par chaque heure d'absence. Il s'avancait essuyant son front mouillé de sueur, et, derrière lui, ses éperons rouges laissaient du sang sur le parquet.

— Mon prince! mon ami! mon frère! Armand, qu'avez-vous! s'écrièrent toutes les voix tremblantes à l'aspect de cette ombre sinistre.

— Un malheur ! n'est-ce pas ? dit Marie-Anne en lui saisissant la main.

Le prince promena çà et là un regard de désespoir ; il cherchait la duchesse, son idole, il ne la voyait pas dans cette salle. Elle était en face de lui, haletante comme lui.

— Un malheur ? murmura-t-il en essayant un sourire funèbre. Qui donc parle ici de malheur ? C'est vous, je crois, Marie-Anne ? Rassurez-vous, c'est au contraire un grand bonheur qui m'arrive ; c'est une grande joie. Le roi me l'a dit, toute la cour le dit comme lui.

— Ah ! mon Dieu ! dit Marie-Anne une main sur son cœur.

— Armand, de grâce, interrompit la duchesse, vous nous faites mourir. Que vous est-il arrivé ?

— Il est arrivé, madame, répondit le prince, sublime de beauté dans sa pâleur de cire, que vous avez quitté ce matin un prince, et que vous revoyez ce soir un roi. Il paraît que je suis roi, madame, roi nommé par un peuple idolâtre, roi de Pologne, un royaume magnifique, à quatre cents lieues de Versailles !

Monseigneur se leva, saisi de stupeur ; il accourut.

Un silence effrayant accueillit autour d'eux la nouvelle. Le prince, sans effacer ce sourire navrant imprimé sur ses lèvres comme par le cachet de la mort :

— Je n'ai donc pas d'amis ici, dit-il, qu'on ne me saute pas au cou, qu'on ne me baise pas la main et qu'on ne crie pas avec ivresse : — Vive le roi !

La duchesse le regarda, morne et muette. Elle chancelait et faillit perdre connaissance. Marie-Anne, la saisissant comme pour l'embrasser, la releva, et, la rappelant à elle par une pression de main énergique qui lui fit comprendre que, même dans ce cercle intime, trop de regards étaient à craindre :

— Il a raison, ma sœur, dit-elle. Filles de roi, félicitons notre frère devenu roi : Vive le roi de Pologne !

— Vive le roi de Pologne ! répétèrent quelques voix rares et désolées comme des échos de sépulcre.

XXIV

Tous ceux qui comprirent la situation, les amis délicats comme les moins intimes, quittèrent bientôt l'appartement, laissant le prince avec sa seule famille. Ils sortirent, mornes et attendris, portant déjà sur leurs visages le deuil de ce maître chéri qu'on avait réussi à leur enlever.

Clermont, discret comme les simples étrangers, salua aussi, et allait sortir avec les autres quand le prince, l'arrêtant par la main sur le seuil, lui commanda de demeurer.

— Encore un peu, dit-il avec mélancolie. Tu as bien le temps de rester en France sans moi.

A ces mots, exhalés d'un cœur tendre et empreints de cette grâce irrésistible dont Conti possédait seul le secret, les princesses fondirent en larmes. Monseigneur, ému, fronça le sourcil; Clermont sentit comme un remords d'être épargné par la tempête qui foudroyait son maître et de vivre heureux dans la patrie que perdait ce cher exilé. Madame de Conti, vaillante comme toujours, rebondit la première sous ce coup terrible. Elle vint consoler

son beau-frère par des paroles aussi judicieuses qu'énergiques.

— Armand, dit-elle, vous avez le temps aussi de vous attrister. L'éloignement qui vous effraye me rassure : oui, l'on compte quatre cents lieues de Versailles à Varsovie !

— Marie-Anne a raison. Il vous faudra bien du temps pour aller en Pologne, ajouta la duchesse.

— Il me faudra l'éternité, répondit le prince, si toutefois l'on me consulte.

— Et l'on vous consultera, mon prince, puisque vous êtes roi, s'écria Clermont.

Monseigneur rompit le silence dans lequel il s'était si prudemment enfermé, pour demander comment le roi avait fait annoncer cette nomination traîtresse.

Le prince donna les détails de son voyage : ayant brûlé la route en quatre heures, il avait pris un chemin de traverse et était arrivé à Versailles avant M. le prince et M. le duc, lesquels dînaient ordinairement à Paris.

Le roi, surpris de le voir seul, quand il l'attendait avec son oncle, écouta le récit de son voyage avant de lui rien dire. Conti, pour bien disposer le vieux monarque, lui offrit le gâteau de Cerbère, une flatterie compacte. Il prétendit n'être venu si vite et seul que pour arriver le premier et prouver au roi son empressement à obéir.

Mais toutes les concessions les plus emmiellées n'eussent pu réussir à détourner le coup de dents. Le roi, en grande cérémonie, annonça au prince que son empresse-

ment lui vaudrait d'apprendre une bonne et illustre nouvelle. Il ajouta que depuis longtemps son ambassadeur, l'abbé de Polignac, travaillait par ses ordres à l'élection d'un prince français au trône de Jean Sobieski; que l'élection venait d'avoir lieu; qu'elle était favorable, et que Louis-Armand de Conti était nommé roi de Pologne.

— Je tombai anéanti, continua le malheureux prince : heureusement je tombai à genoux. Le roi m'embrassa, très-touché de me voir si reconnaissant. Il me permit d'annoncer cette faveur à mes amis, se réservant de la déclarer à mon oncle et à sa cour. Je me relevai sitôt que les forces me furent revenues; je sortis à moitié fou, à moitié mort de Versailles, où le bruit doit courir, si l'on m'a regardé en face, que je suis disgracié, chassé ou condamné à mort.

En ce moment, sans doute, M. le prince et M. le duc, instruits de mon bonheur, détrompent les courtisans et reçoivent les félicitations générales. Moi, j'ai fui par une porte basse, retrouvé mes chevaux, repris le galop, et me voici chez moi! Qu'on m'en arrache! qu'on m'enlève à ma famille, à mes amis! Depuis que j'ai touché ce sol, je ressemble à Antée, je suis invincible!

Un regard de la duchesse paya son supplice et sa générosité. Mais le Dauphin cessa de battre avec sa canne la mesure de sa chanson éternelle. Il fixa sur le prince des yeux scrutateurs presque sévères :

— Imprudence! faute grave! dit-il. Vous êtes roi : c'est

une haute fortune qu'il convient d'apprécier mieux que vous ne le faites.

— Je ne l'ai point cherchée, répliqua le prince tristement.

— Soit ! mais puisqu'elle vient vous trouver, faites-lui bon accueil.

— Je la maudis !

— Vous maudissez donc votre destinée, prince ? continua Monseigneur. Votre destinée vous a fait naître parmi ceux qui doivent occuper les trônes. Régner est un devoir pour nous, comme travailler et obéir sont des devoirs pour les autres hommes. Régnant quand Dieu l'ordonne, nous ne saurions pas plus nous soustraire à cette nécessité qu'à celle de la mort.

Et après ces paroles peu consolantes, mais qui empruntaient dans la bouche du Dauphin une si étrange autorité, Monseigneur se promena quelque temps, les bras croisés, dans la vaste salle ; puis, effrayé d'avoir dit tant de choses, il recommença une fanfare et sortit, laissant l'assemblée à ses perplexités.

— Monseigneur a raison, dit enfin la princesse : vous avez commis une grosse faute, Armand, et je souhaite qu'elle n'ait pas pour vous des conséquences funestes. Le roi saura que vous avez quitté Versailles sans voir personne pour revenir plus tôt ici ; chacun fera ses commentaires sur cette disparition, et les commentaires de cour, nul n'est assez puissant pour en braver la malignité. Comment expliquerez-vous ce départ brusque ?

— Je ne l'expliquerai pas, ma sœur, répliqua Conti.

— Quoi ! dit Marie-Anne avec une insistance significative, pas même à M. le prince votre oncle ? pas même à M. le duc votre cousin ?

— Oh ! pour M. le duc, pour mon cher mari, s'écria impétueusement la petite duchesse, voilà le plus inutile. Qu'il me demande des explications, à moi ! Qu'il s'y risque !

— Si ce n'est point à votre mari que vous devez compte, ma sœur, prenez garde que ce ne soit au roi que M. le duc ira, une fois de plus, chercher pour mettre la paix dans votre ménage.

Ces mots, prononcés sans affectation, comme par une indifférente, firent cependant leur effet sur la duchesse, et surtout sur le prince de Conti, qui se leva et s'écria qu'il n'était pas né heureux !

— Mon prince, dit Clermont, rappelez votre courage. Je vous ai vu dans des circonstances bien plus difficiles ; l'élection est faite, mais avec ces enragés Polonais un roi n'est pas aussitôt accepté qu'il est élu. Il faut le temps d'opérer la ratification, la notification ; le temps de vous faire une armée, une cour, un trésor royal surtout. Oh ! le trésor nous donnera quelque répit ! j'y compte beaucoup. Ce n'est pas Votre Altesse qui a voulu être roi de Pologne. Le roi Louis XIV a eu seul cette glorieuse idée. Qu'il paye. Or, en ce moment, nous savons que les fonds manquent. On n'envoie pas un prince français prendre possession d'une

couronne avec une bourse de cent pistoles. Avant que les millions indispensables à votre avènement soient exprimés de ce pauvre desséché pressoir de France, avant que vos régiments soient levés, habillés, instruits et surtout payés, il se passera plus de mois, que dis-je? plus d'années, qu'il n'en faut pour que votre douleur s'apaise.

— Pauvre Clermont! est-il mauvais courtisan, dit le prince.

Et d'un regard furtif à l'adresse de madame de Bourbon, il sembla démentir et excuser cette naïveté de l'ignorant ami.

— Il y a du bon dans ce que dit Clermont! s'écria la duchesse.

— Tout en est bon, interrompit Marie-Anne, car il vous prouve par des arguments sans réplique que votre départ ne peut avoir lieu.

— C'est la peur qu'il a de partir avec moi, dit le prince.

Clermont pâlit, et Marie-Anne frissonna, l'un et l'autre en dépit de leur confiance fanfaronne.

— Rassure-toi, je ne t'emmènerai pas, se hâta de dire M. de Conti; cependant tu en as blémi d'épouvante, ce qui prouve combien tu as peu de foi dans tes horoscopes: car, si tu étais sûr que je ne puis partir, tu n'aurais pas tremblé ainsi de m'accompagner. Allons, du courage! avec mes amis je ne partage que le bonheur.

On pouvait voir cependant, au ton presque enjoué de ce

dialogue, que ces arguments si discutés avaient versé leur baume dans le cœur du prince.

Il était trop courageux pour se rendre ainsi sans combat, trop amoureux pour ne point conserver d'espérance ; l'amour est une volonté puissante qui soumet tout et ne craint rien, excepté l'indifférence et la mort.

On en était donc, dans le petit conciliabule de Chantilly, à chercher les expédients dilatoires, et ils naissaient en foule dans des imaginations échauffées par la passion ; déjà l'avenir paraissait dégagé, le ciel libre et pur ; déjà ressuscitait l'idée du plaisir, fleur vivace de jeunesse, toujours prompte à relever son front courbé par la tempête, quand arrivèrent, six heures plus tôt qu'on ne les attendait, M. le prince, tout radieux de l'honneur fait à sa famille, et avant lui M. le duc de Bourbon, qui, pour la réussite de ses projets, avait, sur la route, doublé chaque attelage et chaque relais, volé comme un tourbillon, et qui se précipitait sur sa proie, activant d'un surcroît d'envie, de haine et de colère, les poisons bouillants de sa jalousie.

Il entra. Son premier coup d'œil fut pour les deux prétendus coupables. Il les vit ensemble, car, instinctivement, sous la seule impulsion de la conscience, trahisseuse inexorable, la duchesse, au bruit des carrosses, s'était éloignée de M. de Conti, Clermont de la princesse, et les groupes ainsi modifiés offraient au duc furieux le semblant du délit qu'il cherchait.

Tandis que M. de Bourbon couvait d'un regard mortel

son innocent rival incapable de le comprendre, M. le prince embrassait son neveu de Conti et le saluait roi. Ce fut ensuite le tour de M. le duc, qui ne dissimula, dans son affreux et hypocrite sourire, ni la rage qu'il ressentait de voir son cousin élevé au trône, ni la joie qu'il éprouvait de voir disparaître à jamais un semblable point de comparaison.

Le prince de Conti, entouré, fêté, complimenté, recevait comme autant de coups de poignard les honneurs rendus à sa dignité nouvelle. Il croyait avoir épuisé toutes ses douleurs, il n'avait épuisé que ses forces.

L'antique demeure des héros de la famille se para comme aux jours les plus glorieux de ses splendeurs. On vit accourir en foule, par toutes les routes encombrées, tous les hôtes qui, partis peu de jours avant, s'attendaient si peu à revenir si vite et pour une pareille cause.

Un roi n'est pas une tête qu'on néglige, fût-ce un roi de Pologne. Princes, ducs, ambassadeurs, officiers, magistrats, toute la cour, toute la noblesse, multitude empressée, souriante, inondait déjà Chantilly de vœux plus ou moins sincères, puis refluaient vivement sur Versailles, tremblante entre ces deux rois dont elle ne pouvait satisfaire l'un sans blesser l'autre.

M. de Chamillart, le ministre, arriva en même temps. Dès qu'on l'annonça, le prince de Conti crut sentir la fin de ses tortures. Il allait pouvoir prétexter l'importance de cette visite pour éviter les autres et respirer et réfléchir!

Visite importante en effet, beaucoup plus que ne l'eût soupçonné le malheureux prince.

M. de Chamillart entra dans le grand salon, traversa lentement l'assemblée, et, s'approchant du prince, qu'il salua comme on salue les têtes couronnées :

— Sire, dit-il, j'apporte à Votre Majesté, avec mes humbles respects et mes vœux ardents, un message du roi de France, mon auguste maître.

A ces mots qui éloignèrent aussitôt la foule, à ces mots prononcés avec une gravité redoutable, madame de Conti trembla de la tête aux pieds, la duchesse se cacha sous son éventail. Clermont, retiré derrière Monseigneur, échangea un regard troublé avec la princesse. M. de Conti seul, gracieux comme le gladiateur qui va mourir, sentait venir un coup et attendait avec sérénité. Chamillart laissa le vide se faire dans le salon du prince ; mais voyant s'écarter de lui jusqu'à ses proches, jusqu'à Monseigneur et MM. de Condé, jusqu'aux princesses, il les retint d'un air à la fois affable et affligé, pour leur dire que l'intention du roi de France n'était pas de priver M. de Conti de sa famille et de ses amis à une heure aussi rapide et aussi solennelle.

— De quelle heure et avec quel air parlez-vous, cher monsieur Chamillart ? dit le prince frissonnant malgré son sourire. On dirait, en vérité, que vous venez m'annoncer l'instant fatal.

— L'instant des séparations est toujours cruel aux

cœurs comme le vôtre, Sire, répliqua le ministre d'une voix altérée.

— Des séparations?... murmurèrent tous les assistants.

— Sire, continua Chamillart, vos sujets vous appellent; les intérêts de votre couronne pourraient souffrir d'une absence trop longue.

Le prince de Conti l'interrompit.

— Mes sujets m'appellent déjà ! dit-il avec ironie ; ma couronne est déjà chancelante ! roi depuis une heure, j'ai déjà manqué à mes devoirs ! Est-ce bien sérieux ce que vous me dites là, cher monsieur Chamillart ?

— Tellement sérieux, Sire, que le roi compte sur votre départ.

Le prince pâlit.

— Je rêve, dit-il. Partir... et des troupes ?

— Elles sont en marche.

— Des vaisseaux pour passer la mer ?

— Ils sont prêts à appareiller.

— Mais les flottes ennemies me fermeront le passage ?

— Le roi vous donne Jean Bart, qui répond de vous conduire au but.

— Mais l'argent nécessaire manque à moi et au roi lui-même ?

— Deux millions sont à la disposition de Votre Majesté. Samuel Bernard se charge des suppléments. J'apporte dans

mon carrosse deux cent mille livres pour votre voyage.

— Oh ! murmura le prince éperdu. Mais les chevaux, les armes, les équipages...

— Seront ici dans deux heures.

— Ici !... Ici !... Pourquoi ici ?... pourquoi dans deux heures ?... Quand donc le roi veut-il que je parte ?

— Cette nuit même, Sire, dit en s'inclinant Chamillart, homme honnête, âme douce, navré de cette féroce exécution.

M. de Conti, un moment écrasé, un moment absent de lui-même, tout à coup se reprit à la vie, se cramponna au salut.

— Allons donc ! s'écria-t-il, c'est folie ! C'est folie, vous dis-je ! Est-ce qu'un roi part comme un aventurier, comme un batteur d'estrade ? Est-ce qu'un Condé s'en va la nuit, sans amis et sans suite ? Nommez d'abord ma maison, mes officiers ; fixez leurs postes, leurs qualifications, leurs soldes ; préparez leurs bagages, et nous verrons.

— Tout cela est fait, dit Chamillart. J'apporte à Votre Majesté la liste des personnes qu'elle emmène et le rang qu'elles occuperont à sa cour. Toutes ces personnes, d'ailleurs, n'ont pas besoin de partir immédiatement. Elles arriveront en Pologne à mesure que leur présence y sera nécessaire au service de votre couronne.

Quant à la suite qui doit partir avec vous, Sire, elle se compose seulement de six gentilshommes. Le roi a pourvu avec sa générosité habituelle aux moindres détails de leur

équipement et de leurs dépenses pour que le voyage s'effectue plus facile et plus rapide. On parle de divers concurrents suscités à Votre Majesté par la jalousie des cours du Nord. A tout prix vous devez arriver le premier à Varsovie : le succès dépend donc du secret, de la rapidité. Rassurez-vous, Sire, sur votre escorte, le roi mon maître l'a choisie dans vos plus chères affections : vos meilleurs, vos plus fidèles serviteurs sont désignés. Je vois ici même celui qui occupe le premier rang sur cette liste d'honneur, M. le comte de Clermont, nommé votre capitaine des gardes.

La princesse tremblante, Clermont foudroyé, madame de Bourbon à moitié folle et hors de toute mesure, M. de Conti sans voix, sans souffle, sans regard, Monseigneur lui-même attentif à force d'être ému, tel fut l'agréable spectacle dont le duc, délirant de joie, reput ses yeux et son âme pendant l'instant de silence qui succéda aux communications de Chamillart.

Le roi l'avait donc vengé ! Le roi le délivrait donc enfin de son offenseur, de son mortel ennemi ! Elle était donc brisée à jamais, cette ligue invincible dont Monseigneur s'était déclaré le protecteur, et à laquelle madame de Bourbon avait su emprunter assez de force pour secouer le joug d'un mari et d'un père tel que Louis XIV !

L'exaltation du nain farouche éclata en mouvements si vifs, en approbations si hostiles, que, sans la consternation qui ôtait leurs facultés aux victimes du guet-apens,

l'insulte contenue dans cette manifestation indécente eût été relevée par l'un ou par l'autre, et peut-être châtiée dans un premier transport .

Un seul des acteurs de cette scène avait repris assez de calme pour bien voir. Monseigneur vit donc la joie du prince haineux, il mesura les profondeurs de cette âme sombre, et, emporté par l'indignation hors de sa réserve ordinaire, il allait éteindre cet éclair impur ; mais, pareil aux vaisseaux géants qui, croisant sur les mers un assassin pirate, démasquent soudain leurs batteries formidables pour absorber le brigand d'un seul coup, et puis, le jugeant indigne de tant de flamme, le réservent tout simplement pour la potence, le Grand Dauphin détourna ses yeux du visage empourpré de M. le duc : il ajourna sa colère et parut n'avoir rien vu.

Cependant M. le prince, oncle du nouveau roi, se confondait en protestations de reconnaissance pour l'honneur dont le roi comblait sa famille. Il embrassait Chamillart, il embrassait M. de Conti, peut-être afin de l'étourdir et de dérober à l'ambassadeur du roi ce visage bouleversé où tous les sentiments pouvaient se lire, hormis la gratitude.

M. le prince remerciait à satiété pour son neveu muet ; il remerciait de l'argent, des soldats, des vaisseaux ; il trouvait le roi trop généreux d'avoir accordé tant d'heures de grâce à l'exilé. Il eût déjà voulu le voir partir. Il poussait ce malheureux vers son trône, sans comprendre que ce trône n'était qu'un illustre échafaud !

Ce qui dévorait l'âme du futur roi pendant cette scène émouvante, un long poème ne suffirait pas à le détailler. Son premier mouvement fut la résistance. Mordu par une sauvage douleur, il sentit vingt fois ce cri au bord de ses lèvres : — Non ! non ! je ne partirai pas ! je ne veux pas être roi de Pologne ! Vingt fois la raison et l'honneur refoulèrent ce cri jusqu'au fond de ses entrailles.

Quel prétexte eût-il allégué ? Prince obscur, on le faisait roi ; soldat mis à la retraite, il voyait s'ouvrir devant lui la carrière des victoires. Aurait-il dit non au grand Condé, si le héros ressuscité lui avait apporté l'épée et la couronne ? Eût-il osé dire : — Je souffre !... je meurs... et la cause qui me fait désertir au moment du péril, c'est un amour insensé... criminel... Oh ! Conti tremblait de se l'avouer à lui-même ; il tremblait d'avoir hésité si longtemps à répondre, d'avoir été remarqué, deviné. Déjà il n'osait plus lever les yeux sur madame de Bourbon, il se figurait entendre Chamillart ou M. le duc se demander avec surprise : — Qu'a donc le prince ? qu'a donc madame la duchesse ?

Aiguillonné par cette terreur, et comprenant que son secret, c'est-à-dire l'honneur et la vie d'une femme adorée, tenait à une seconde, Conti, par un élan de courage familier aux grands cœurs, redressa la tête, et, s'approchant de Chamillart, le remercia en termes à la fois nobles et affectueux.

Il s'excusa d'avoir été surpris par une si haute fortune

et d'avoir donné un regret à sa patrie. Il ajouta que la plus brillante royauté pour un bon Français ne compense point l'exil. D'ailleurs, s'éloigner joyeux eût été une ingratitude envers le roi son bienfaiteur, envers Monseigneur le Dauphin, envers sa famille et ses amis, qui l'avaient rendu heureux depuis sa naissance. Enfin, les quelques mots de sa harangue suffirent à rétablir la situation trop compromise, et il termina en déclarant que, ne connaissant rien au monde au-dessus de son devoir, il exécuterait ponctuellement les ordres du roi, et partirait à l'heure fixée par Sa Majesté.

Ce fut alors que le ministre lui remit la liste des gentilshommes désignés pour son escorte. M. de Conti la parcourut avec M. le prince. Ce fut alors aussi qu'appelant Clermont avec un bienveillant sourire, Chamillart tira de son portefeuille le brevet de capitaine des gardes, et Clermont ne le reçut pas si héroïquement que M. de Conti avait accepté sa couronne.

Il ouvrit la dépêche et la lut. Elle lui enjoignait de ne plus quitter le nouveau roi ; elle lui défendait presque brutalement de revenir en France sans un ordre exprès du ministre de la guerre. Rien de plus précis. Rien de plus complet que cette vengeance : c'était l'exil à perpétuité.

La princesse, qui pendant cette lecture suivait avidement chaque impression sur le visage du jeune homme, le vit soudain lever les yeux au ciel avec un sarcasme désespéré. Ce défi jeté à Dieu d'ajouter quelque chose au malheur

d'un homme, Marie-Anne le comprit, et elle eût donné sa vie pour courir à Clermont, pour le plaindre ou le rassurer; mais la fille d'un roi et d'une carmélite n'a pas le droit d'avoir un cœur, et surtout de le laisser voir.

Clermont, furieux de douleur et sur le point de révéler sa colère par un éclat qui eût rejailli sur la princesse, recueillit tout juste assez de force pour donner ce brevet à Monseigneur, afin de lui faire apprécier les bienfaits du roi. Mais à peine Monseigneur eut-il la dépêche entre les mains, que l'enseigne, vaincu par son intolérable souffrance, adressa un regard désolé à Marie-Anne, un regard effrayant comme un adieu, et craignant, s'il demeurait là plus longtemps, de se trahir en expirant sur la place, il gagna la porte et disparut.

Mais le cœur généreux et tendre qui veillait sur lui et ne perdait aucun de ses mouvements, l'amante intrépide qui voulait sauver l'honneur, mais ne point perdre l'amour, Marie-Anne s'approcha de Monseigneur aussitôt que Clermont fut parti, et, avec la familiarité d'une sœur, elle lut dans ses mains la sentence d'exil.

A ce moment nul ne songeait à eux; Chamillart occupait tout le monde des prouesses réservées au nouveau roi de Pologne, et le duc de Bourbon suivait de son œil férocement triomphant le pauvre enseigne dont il avait deviné le désespoir.

— Eh bien ! dit Marie-Anne bas à son frère, voilà Clermont banni pour jamais. C'est une lâche revanche de la rue du

Pot-de-Fer. Qu'en pense Monsieur le Dauphin de France?

— M. le Dauphin ne pense jamais, répliqua froidement Monseigneur.

— Pas même à ses amis qu'on sacrifie? demanda la courageuse femme... Un dauphin n'a donc pas de cœur?

— On ne sait cela que lorsqu'il devient roi.

Et Monseigneur quitta la princesse pour rejoindre le groupe. Marie-Anne resta un moment rêveuse.

— En attendant ce jour, murmura-t-elle, que deviendra Clermont? Et moi, que deviendrai-je? Son salut et le mien, qui me les donnera?

On eût pu la voir, seule et le front penché, demander une inspiration à son génie, à son audace, à Dieu. Mais Dieu, lorsqu'il veut nous sauver, ne déclare pas sa providence avant d'avoir éprouvé la victime. L'inspiration si ardemment appelée n'était pas encore descendue sur la tête de Marie-Anne lorsque Chamillart annonça qu'ayant à communiquer à M. de Conti les ordres secrets du roi, il désirait l'entretenir un moment sans témoins.

Le roi de Pologne conduisit le ministre dans son cabinet. Les autres princes se séparèrent: M. le prince, pour activer les premiers et les derniers préparatifs du départ de son neveu; Monseigneur, pour ne plus communiquer avec personne jusqu'après ce départ; M. le duc, afin de ramener la duchesse sa femme dans ses appartements. Il n'était pas fâché d'essayer sur elle quelques piqures en forme d'actions de grâces ironiques; une piqure, c'est peu sans

doute, mais cela rapporte toujours une goutte de sang. Par malheur, à peine sur le palier, il fut repoussé avec une énergie qui présageait à ce vainqueur certaines représailles pour l'intervention du royal beau-père dans les affaires du ménage. Cette fureur de sa femme le combla de joie. Elle prouvait irrécusablement son intelligence avec Clermont. M. le duc se frotta les mains et se promit d'attendre les deux amants aux adieux.

XXV.

Pendant que toute la cour de Chantilly frémissait d'orgueil et de douleur, tandis qu'on voyait courir çà et là secrétaires, gentilshommes, pages, s'abordant pour se féliciter ou se plaindre, Clermont, tombé dans cette ourmière à sa sortie du salon royal, avait failli arracher le cœur à vingt ardélions qui, sachant *son bonheur*, l'étouffaient de caresses, de questions et de requêtes.

Ivre de tant de torture, incapable d'assembler deux idées, incapable d'articuler autre chose que des rugissements, il avait couru à sa chambre afin de s'y enfermer; puis, la sentant déjà pleine d'amis complimenteurs qui l'attendaient, il s'était rejeté sur le quartier occupé par ses gendarmes, mais le hurrah de joie qui l'accueillit à son apparition le fit fuir comme un malheureux cerf relancé; il fit aux deux brigadiers un signe suppliant pour obtenir qu'on le laissât libre, se jeta dans l'escalier tournant du corps de garde, et, d'instinct, sans autre guide qu'une soif ardente de solitude, il pénétra dans le petit jardin particulier situé derrière l'appartement des princesses et réservé à madame de Conti seule, lorsqu'elle venait à Chantilly.

L'habitude est le grand ressort de l'homme aux moments de prostration morale. Clermont avait l'habitude d'entrer chaque jour dans ce jardin, où l'attendait la princesse entourée d'un petit nombre d'élus. Là descendaient avec l'ombre repos, fraîcheur, silence et liberté. Le sentiment de ce bien-être tant de fois savouré par le pauvre Clermont le conduisit tout droit dans ce parterre où Dieu voulait qu'il vînt, et où il ne fut pas plutôt qu'il éclata, se voyant seul, en mille transports d'un de ces désespoirs qui soulagent une âme ou la brisent.

Trois grands murs garnis de treillages sur lesquels s'épanouissaient des jasmins formaient ce quadrilatère, dont le quatrième côté était le rez-de chaussée de l'appartement de Marie-Anne. Quelques corbeilles de fleurs bordées de buis taillés en chiffres, comme ceux de l'Escorial; çà et là une statue de marbre, pâle fantôme souriant sous sa niche d'ifs et de tuyas; un filet d'eau glacée perlant dans une conque de porphyre, des sièges rustiques, une table à ouvrage: tel était ce réduit solitaire que Condé avait dessiné pour sa nièce, aussi facilement qu'il eût fait un plan de bataille.

Clermont, sans se souvenir qu'il fût là dans un sanctuaire, et sans rien remarquer, sinon qu'il était seul et libre de dégonfler son cœur, s'assit sur les marches du large perron, appuyé contre un grand vase de marbre d'où tombaient sur son front les liserons aux campanules vermeilles.

Il cacha son visage dans ses mains, secoua ses cheveux

avec violence, comme pour chasser le mal moral par une souffrance physique, et, vaincu dans ce combat trop long pour les forces d'un homme fou d'amour, il poussa un cri sourd, se débattit encore quelques secondes contre sa faiblesse, et enfin pleura.

Elles coulaient entre ses doigts crispés, ces larmes brûlantes, rosée amère, et son cœur se fondait, et d'un pied convulsif il battait le pavé de marbre. Ce vaillant, ce fort, ce petit-fils de Bussy d'Amboise, qui, comme son aïeul, n'avait jamais connu le découragement ni la peur, il se tordait terrassé par la fièvre d'amour. Il pleurait.

Une porte s'ouvrit, quelqu'un entra précipitamment. Clermont, reconnaissant où il était, se leva pour fuir. Il eût voulu s'abîmer dans la terre, il eût voulu s'arracher des joues, avec la chair vive, les sillons brillants qui le trahissaient. Marie-Anne l'arrêta, car c'était elle ; elle, éperdue comme lui ; elle, qui le cherchait depuis une heure et dont le cœur avait senti qu'il devait s'être réfugié là.

Elle lui saisit, avec une force qu'on n'eût pas soupçonnée, les mains dont il déchirait son visage ; elle le regarda avidement, elle s'enivra de le voir tant souffrir : lui, luttait comme un enfant orgueilleux qui ne veut pas qu'on le voie sensible,

— Louis, dit-elle, cher Louis, vous m'aimez ! je vous remercie !

— Si j'e vous aime ! s'écria-t-il ; ô madame ! mon sang coulé bien des fois, — jamais mes larmes !

Elle lui serra passionnément la main.

— Voyons ! dit-elle, les instants sont précieux. On nous oublie dans tout ce tumulte d'hommes, de chevaux, d'ambitions et de vengeances. Ne nous oublions pas, nous deux ! Que comptez-vous faire ?

— Moi, madame, c'est bien simple : avant une heure je serai mort de chagrin ou de rage.

— Allons donc ! interrompit-elle avec exaltation, est-ce bien Clermont qui parle ?

— Quoi ! princesse, j'ai souffert dix ans, attendu dix ans, dévoré dix ans leurs persécutions et leurs outrages. Fortune, avancement, renommée, ils m'ont tout refusé depuis ces dix ans. Enfin vous me payez d'un mot mes souffrances ; votre amitié si douce efface le passé, je renais et voilà qu'ils m'arrachent à jamais votre amitié ! Car c'est pour jamais qu'ils m'exilent, le savez-vous ? Car leur vengeance, cette fois, frappe juste : elle frappe au cœur. Est-il possible que je ne meure pas ?

— Clermont ! Clermont !

— Je devine tout ce que Votre Altesse va me dire, s'écria l'infortuné : des consolations... des avis... ~~des~~ espérances.

— J'en appelle à votre seul honneur.

— Oui, mon devoir... le service du prince, n'est-ce pas ? Oui, la reconnaissance qui doit m'enchaîner à votre frère, à la famille dont je m'enorgueillis d'être le serviteur... Oh ! rassurez-vous, madame, en me faisant libre, je ne déshonorerai ni vous ~~ni~~ moi !

— Voilà des paroles impies, insensées !

— Si j'avais la raison, je n'aurais pas l'amour !

— Vous êtes soldat, vous êtes gentilhomme !

— Je suis amant, rien qu'amant ! s'écria-t-il avec délire. Moi parti, vous m'oublierez ! Votre promesse, vos serments, mais une princesse n'a pas le droit d'en faire, encore moins de les tenir ! Quel souvenir assez lumineux laissera-t-il, ce misérable atome, pour lutter contre les enchantements de la cour, contre les trahisons de votre jeunesse, contre la volonté du roi, votre père et mon immortel ennemi ? D'ailleurs, fussiez-vous, non pas une femme, mais une créature céleste, inaccessible aux faiblesses de ce monde, êtes-vous moins perdue pour moi, puisque vous restez en France, où jamais je ne dois revenir ? Non ! c'est être assez lâche ! j'ai passé à pleurer le temps que j'aurais dû prendre pour délivrer mon corps et mon âme. Voyons ! madame, voyons, Marie-Anne adorée, si vous m'aimez un peu pour tant d'amour et de respect, comprenez que ma perte est certaine ; ne m'encouragez pas à une lutte qui éterniserait mon agonie. Dans ce naufrage qui va m'engloutir, pouvez-vous me sauver, honneur et existence ? tendez-moi la main, je la saisisrai avec transport. Mais puisque vous ne pouvez rien, puisque mes forces s'épuisent, puisque j'appelle à mon secours la mort qui peut finir mes souffrances, ô ! Marie-Anne, pas de faiblesse cruelle, laissez-moi rouler dans l'abîme. Par pitié, détournez les yeux !

Elle l'écoutait, elle le regardait, patiente et douce comme un de ces anges qui assistent les mourants dans la crise suprême. Le rayon de l'inspiration divine resplendissait sur son front.

— Vous dites vrai, répondit-elle ; dans l'absence on doute, et le doute, c'est la mort. Je veux que vous ne doutiez plus, homme de peu de foi, je veux que vous viviez.

— Je crois que c'est impossible, madame.

— Et moi, je crois que j'ai trouvé un moyen de tout concilier ; le moyen est hardi, n'importe, cette faible main vous arrachera du naufrage. Ecoutez-moi, mes idées sont un peu confuses ; vous m'avez fort émue tout à l'heure. Ecoutez-moi.

— A genoux, madame, et avec ferveur sinon avec espoir.

— Le départ de M. de Conti est fixé à minuit, continue-t-elle pensive. Vous partirez devant. Ne m'interrompez pas. Vous partirez, dis-je, sans affecter ni trouble ni joie. A une lieue d'ici, à la croix de Saint-Pierre, vous tournerez à droite par la route que vous connaissez.

— La route de Fleurines ?

— Oui, comte, la route de Fleurines. A propos, avez-vous des amis bien sûrs ?

— Je n'en ai pas beaucoup, madame.

— Deux suffiraient... Les avez-vous sous la main ?

— Oui, et bien dévoués.

— Qui sont ?

— Les brigadiers du détachement amené ici par Monseigneur, MM. Robert et Henri de Montvalat.

La princesse le regarda avec surprise.

— Quoi ! dit-elle, des parents de ce jeune prêtre, de ce saint apôtre, votre compagnon d'enfance, Didier de Montvalat... curé de ma paroisse de Fleurines ?

— Ses propres frères, madame la princesse.

Un sourire caressa les lèvres de Marie-Anne...

— Quoi ! tous les trois, se dit-elle mystérieusement... Eh bien ! soit... j'accepte vos deux amis... Clermont, vous leur donnerez rendez-vous à minuit devant la maison de Sillery-aux-Bois, vous savez ? sous la terrasse.

— Oui, princesse.

— Ils sont brigadiers des gendarmes-Dauphin ; dites-leur sans affectation de se faire accompagner par quelques-uns de leurs cavaliers.

— Fort bien, madame ; mais ces cavaliers, que feront-ils ?

— Ils vous attendront.

— Et moi, quand je serai arrivé, que ferai-je ?

— Vous m'attendrez...

Clermont la regarda saisi de surprise.

— Eh bien ! dit-elle, qu'y a-t-il de si étonnant ? Vous partez, et je veux vous dire adieu. Refusez-vous ?

— O madame !... Mais ces cavaliers... mais les deux gentilshommes mes amis...

— Il ne serait pas prudent que j'allasse seule par la

forêt. Au surplus, monsieur de Clermont, ne me questionnez plus, je ne répondrais pas. A quoi me suis-je engagée ? A vous guérir de vos doutes, à vous prouver que je suis loyale, sûre : les moyens sont à mon choix, je pense.

— Madame, en sauvant la vie, sauvez-vous aussi l'honneur ?

— Je ne sais pas séparer l'un de l'autre, monsieur de Clermont. Du reste, si mon moyen ne vous satisfait pas, vous serez toujours libre de refuser. Vous aurez là vos gendarmes pour vous rassurer contre mes entreprises.

En parlant ainsi, elle regardait Clermont avec des yeux tellement voilés de tendresse et de mélancolie qu'il s'inclinait déjà comme pour s'agenouiller et adorer cette divinité consolatrice.

— Six heures ! s'écria-t-elle. Allez prévenir vos amis, moi, je ferai le reste. Séparons-nous !

Il voulut prendre et baiser sa main. Cette main capricieuse glissa hors des siennes. La porte se ferma entre eux. Il n'entendit que ces mots jetés rapidement au travers :

— Sous la terrasse, à minuit :

FIN DU PREMIER VOLUME.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

126 n. 48

(27)

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

AUGUSTE MAQUET

L'ENVERS

ET

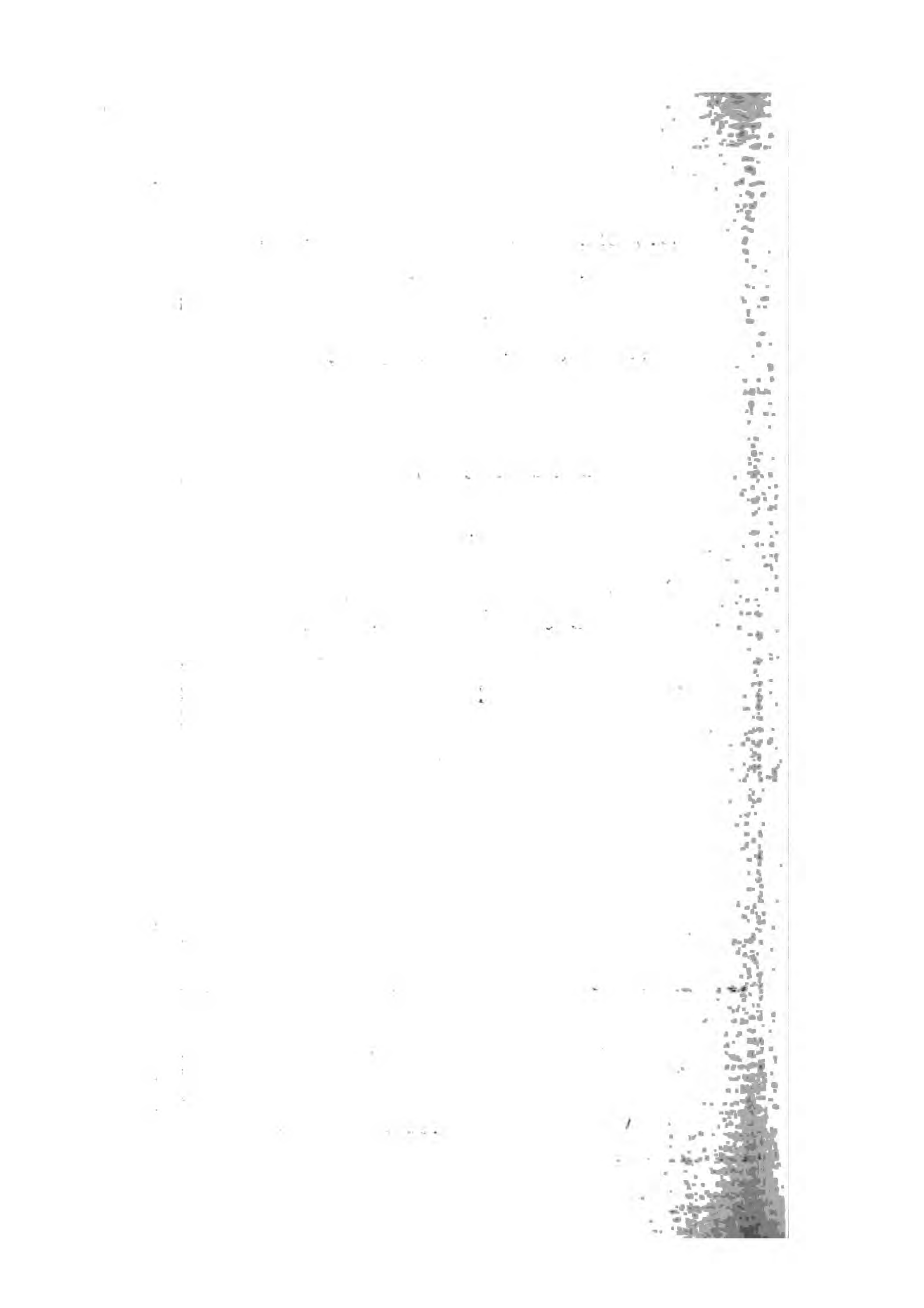
L'ENDROIT

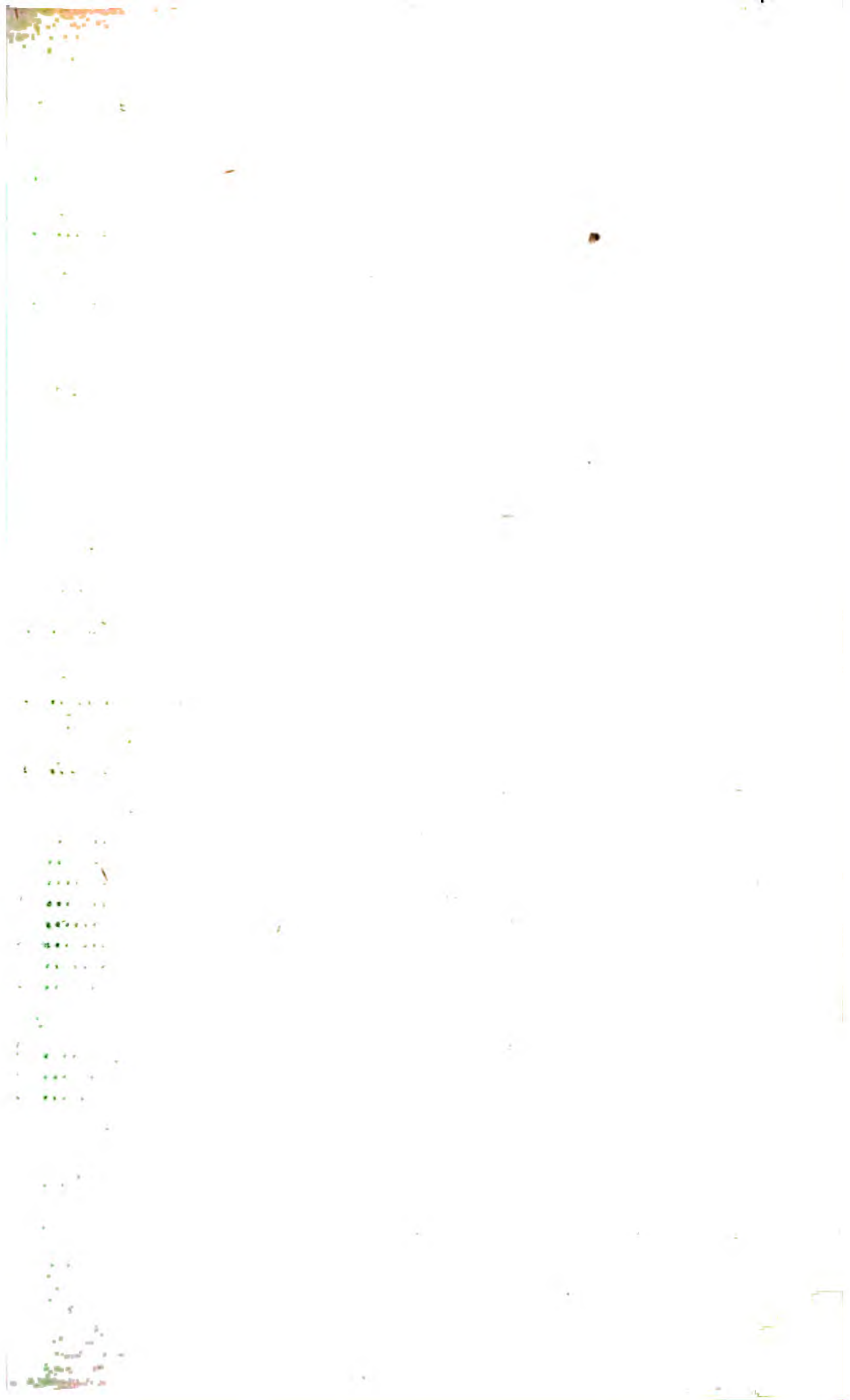
I



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Provisoirement : 2 fr.





EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

<p>ÉMILE AUGIER, de l'Acad. fr. vol.</p> <p>POÉSIES COMPLÈTES 1</p> <p style="text-align: center;">DU C D'AUMALE, de l'Acad. fr.</p> <p>INSTITUTIONS MILIT. DE LA FRANCE. 1</p> <p>LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED 1</p> <p style="text-align: center;">LOUIS BOUILHET</p> <p>MELÆNIS, conte romain 1</p> <p style="text-align: center;">PHILARÈTE CHASLÈS</p> <p>LE JEUNE MÉDECIN 1</p> <p>LE MÉDECIN DES PAUVRES 1</p> <p>LE VIEUX MÉDECIN 1</p> <p style="text-align: center;">MAXIME DU CAMP</p> <p>L'HOMME AU BRACELET D'OR 1</p> <p>LE SALON DE 1857 1</p> <p>LES SIX AVENTURES 1</p> <p style="text-align: center;">ARSÈNE HOUSSAYE</p> <p>L'AMOUR COMME IL EST 1</p> <p>LES AMOURS DE CE TEMPS-LA 1</p> <p>AVENTURES GALANTES DE MARGOT .. 1</p> <p>LA BELLE RAFAELLA 1</p> <p>BIANCA 1</p> <p>BLANCHE ET MARGUERITE 1</p> <p>LES CHARMERESSES 1</p> <p>LES DIANES ET LES VÉNUS 1</p> <p>LES FEMMES COMME ELLES SONT... 1</p> <p>LES FEMMES DU DIABLE 1</p> <p>MADemoiselle CLÉOPATRE 1</p> <p>MADemoiselle MARIANI 1</p> <p>MADemoiselle PHRYNÉ 1</p> <p>MADemoiselle ROSA 1</p> <p>MAINS PLEINES DE ROSES 1</p> <p>LA PÉCHERESSE 1</p> <p>LE REPENTIR DE MARION 1</p> <p>ROMAN DE LA DUCHESSE 1</p> <p>LA VERTU DE ROSINE 1</p> <p style="text-align: center;">F. VICTOR HUGO, Traducteur</p> <p>LE FAUST ANGLAIS (de Marlowe) ... 1</p> <p>SONNETS (de Shakspeare) 1</p> <p style="text-align: center;">JULES JANIN</p> <p>LE CHEMIN DE TRAVERSE 1</p> <p>L'INTERNÉ 1</p>	<p style="text-align: right;">PRINCE DE JOINVILLE vol.</p> <p>GUERRE D'AMÉRIQUE, CAMPAGNE DU POTOMAC 1</p> <p style="text-align: center;">X. MARMIER, de l'Acad. fr.</p> <p>AU BORD DE LA NÉVA 1</p> <p>LES DRAMES DU CŒUR 1</p> <p>LES DRAMES INTIMES 1</p> <p>HISTOIRES ALLEMANDES ET SCANDIN. 1</p> <p>LES SENTIERS PÉRILLEUX 1</p> <p>UNE GRANDE DAME RUSSE 1</p> <p style="text-align: center;">COMTE DE MONTALIVET</p> <p>DIX-HUIT ANNÉES DE GOUV. PARLEM. 1</p> <p style="text-align: center;">EDGAR POE, Tr. Ch. Baudelaire</p> <p>AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. 1</p> <p>EURÉKA 1</p> <p>HISTOIRES EXTRAORDINAIRES 1</p> <p>HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES 1</p> <p>NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORD... 1</p> <p style="text-align: center;">F. PONSARD</p> <p>ÉTUDES ANTIQUES 1</p> <p style="text-align: center;">RÉMUSAT ET MONTALIVET</p> <p>CASIMIR PÉRIER et la polit. conserv. 1</p> <p style="text-align: center;">DE STENDHAL</p> <p>L'ABBESSE DE CASTRO 1</p> <p>DE L'AMOUR 1</p> <p>ARMANCE 1</p> <p>LA CHARTREUSE DE PARME 1</p> <p>MÉMOIRES D'UN TOURISTE 2</p> <p>PROMENADES DANS ROME 2</p> <p>LE ROUGE ET LE NOIR 2</p> <p>VIE DE NAPOLÉON 1</p> <p style="text-align: center;">M^{me} SURVILLE, née de Balzac</p> <p>BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES 1</p> <p>LE COMPAGNON DU FOYER 1</p> <p>LES RÊVES DE MARIANNE 1</p> <p style="text-align: center;">ALFRED DE VIGNY</p> <p>CINQ-MARS 2</p> <p>LAURETTE OU LE CACHET ROUGE 1</p> <p>LA VEILLÉE DE VINCENNE 1</p> <p>VIE ET MORT DU CAPITAINE RENAUD. 1</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

*Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne
qui en fera la demande par lettre affranchie.*

